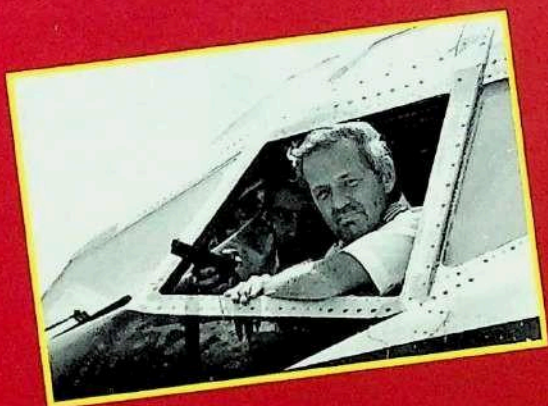


Commandant
John Testrake

Terreur

sur
le



Vol 847



Le pilote d'un avion détourné raconte

ebv

Commandant
John Testrake

Terreur sur le **V**ol 847

Le pilote d'un avion détourné raconte

éditions brunnen verlag bâle

ebv

L'édition originale de ce livre a paru en américain
sous le titre *Triumph over Terror on Flight 847*.

© 1987 by John Testrake

Tous droits réservés

Elle a été publiée par Fleming H. Revell Company,
Old Tappan, New Jersey 07675.

© de l'édition française :
Editions Brunnen Verlag Bâle
Première édition 1991

Traduction d'Alain Gangloff

Graphisme : Christian Roux
Photocomposition : Casterman, Tournai, Belgique
Imprimé en Allemagne par Clausen et Bosse, Leck

ISBN 3 7655 7623 9

à Robert Stethem,
de l'U. S. Navy,
patriote et chrétien.

A l'aube du 15 juin 1985, sur la piste de l'aéroport de
Beyrouth, au Liban, Robert Stethem a donné sa vie pour son
pays. Il a regardé la haine et la mort en face, sans
sourciller, et l'on n'a entendu de lui aucune plainte.

Il était seul, cette nuit-là, loin des siens, loin de
nous. C'est un honneur pour moi d'être son compatriote.

Commandant John Testrake

*Soyez courageux et forts, ne tremblez pas de peur devant eux,
car le Seigneur votre Dieu marchera avec vous,
sans jamais vous abandonner.*

Deutéronome 31, 6

Chapitre un

Le calme avant la tempête

Le ciel d'un bleu profond et la brise qui venait du golfe d'Egine auguraient d'une journée magnifique. Par une telle matinée, on pense qu'il fait bon vivre, et une joie toute particulière sourdait en moi à la vue de la charmante personne, petite, svelte et aux cheveux dorés, qui était assise en face de moi.

Phyllis, mon épouse, et moi-même allions fêter notre huitième anniversaire de mariage cinq jours plus tard, et nous songions avec plaisir à la croisière que nous voulions faire dans les îles grecques à cette occasion.

Ni elle ni moi ne soupçonnions l'ombre d'un instant que notre vie allait brutalement être comme interrompue. Plus tard ce jour-là — nous étions le 14 juin 1985 — j'allais être le commandant de bord du vol 847 de la TWA pour un voyage relativement court jusqu'à Rome. Rien, pas le moindre signe précurseur ni même un nuage menaçant dans le ciel ne permettait de prévoir que j'allais m'envoler non pour Rome, mais pour un calvaire de dix-sept jours dans les entrailles de la folie terroriste.

Phyllis et moi prenions tranquillement notre petit déjeuner sur la terrasse de notre chambre d'hôtel. Athènes regorge de centaines de boutiques où l'on peut acheter des oranges, des dattes, et toutes sortes de délicieuses pâtisseries pour le petit déjeuner, ou encore de la charcuterie ou du fromage pour le repas de midi. Nous aimions nous asseoir à la terrasse, surplombant ainsi la ville et étant simplement seuls en cet endroit historique si magnifique.

Je jetai un nouveau coup d'œil à ma montre et avalai rapidement ma seconde tasse de café. « Je crois qu'il est temps que j'y aille. »

Phyllis acquiesça.

Je me levai en écartant ma chaise de la table et contournai celle-ci pour embrasser Phyllis. « Je vais donc à Rome ce matin, lui rappelai-je, et je repasserai par ici en allant à Tel Aviv. » Je me penchai vers elle et l'embrassai. « Et demain, je ferai un saut ici en allant au Caire. »

*Soyez courageux et forts, ne tremblez pas de peur devant eux,
car le Seigneur votre Dieu marchera avec vous,
sans jamais vous abandonner.*

Deutéronome 31, 6

Chapitre un

Le calme avant la tempête

Le ciel d'un bleu profond et la brise qui venait du golfe d'Egine auguraient d'une journée magnifique. Par une telle matinée, on pense qu'il fait bon vivre, et une joie toute particulière sourdait en moi à la vue de la charmante personne, petite, svelte et aux cheveux dorés, qui était assise en face de moi.

Phyllis, mon épouse, et moi-même allions fêter notre huitième anniversaire de mariage cinq jours plus tard, et nous songions avec plaisir à la croisière que nous voulions faire dans les îles grecques à cette occasion.

Ni elle ni moi ne soupçonnions l'ombre d'un instant que notre vie allait brutalement être comme interrompue. Plus tard ce jour-là — nous étions le 14 juin 1985 — j'allais être le commandant de bord du vol 847 de la TWA pour un voyage relativement court jusqu'à Rome. Rien, pas le moindre signe précurseur ni même un nuage menaçant dans le ciel ne permettait de prévoir que j'allais m'envoler non pour Rome, mais pour un calvaire de dix-sept jours dans les entrailles de la folie terroriste.

Phyllis et moi prenions tranquillement notre petit déjeuner sur la terrasse de notre chambre d'hôtel. Athènes regorge de centaines de boutiques où l'on peut acheter des oranges, des dattes, et toutes sortes de délicieuses pâtisseries pour le petit déjeuner, ou encore de la charcuterie ou du fromage pour le repas de midi. Nous aimions nous asseoir à la terrasse, surplombant ainsi la ville et étant simplement seuls en cet endroit historique si magnifique.

Je jetai un nouveau coup d'œil à ma montre et avalai rapidement ma seconde tasse de café. « Je crois qu'il est temps que j'y aille. »

Phyllis acquiesça.

Je me levai en écartant ma chaise de la table et contournai celle-ci pour embrasser Phyllis. « Je vais donc à Rome ce matin, lui rap-pelai-je, et je repasserai par ici en allant à Tel Aviv. » Je me penchai vers elle et l'embrassai. « Et demain, je ferai un saut ici en allant au Caire. »

Phyllis prit mes mains dans les siennes. « Bon voyage et à bientôt!
— Ecoute, j'ai une idée. On pourrait s'arranger pour que tu viennes demain avec moi au Caire.

— Ce serait formidable si...

— Lorsque je serai à l'aéroport, je consulterai la liste des passagers. Je t'appellerai cet après-midi s'il y a de la place. »

Si Phyllis pouvait m'accompagner au Caire, ce serait un cadeau d'anniversaire de mariage supplémentaire pour nous deux. Phyllis ne savait pas que la dernière fois que j'y avais été, je lui avais acheté un collier en or et un bracelet assortis pour cette occasion. Je réfléchissais déjà à la façon de les lui offrir, imaginant l'étincelle de plaisir dans ses yeux.

Je l'embrassai, pris mon sac posé sur le lit et me dirigeai vers la porte, comme n'importe quel employé qui se rendrait à son bureau pour une journée sans histoire.

Les autres membres de l'équipage s'étaient déjà rassemblés dans le hall de l'hôtel. Mon copilote était Phil Maresca et mon mécanicien navigant Christian Zimmermann. Je n'avais fait leur connaissance que la veille au soir. Phyllis et moi les avions rencontrés à l'hôtel, et nous les avions invités à prendre le repas avec nous. Zimmermann avait décliné l'invitation, car il avait d'autres projets pour la soirée, mais Maresca l'avait acceptée.

Phil était natif de New York et s'était installé à Salt Lake City à cause de sa passion pour le ski. C'était un célibataire vigoureux qui aimait la vie au grand air ; Phyllis et moi l'avons tout de suite apprécié. Il nous informa qu'il avait été affecté à la dernière minute au vol 847, car il lui manquait encore une mission pour atteindre son quota mensuel.

Lors de notre brève conversation avec Christian, nous avons appris qu'il se trouvait en Europe depuis un mois déjà, et en principe il n'était plus de service. Mais on lui avait demandé de remplacer un mécanicien navigant qui devait régler une affaire de famille.

Il était intéressant de constater qu'aucun de nous trois n'aurait dû être de ce vol. En ce qui me concerne, bien qu'à l'origine, il fût prévu que j'en sois le commandant de bord, la compagnie m'avait demandé quelques jours auparavant si j'étais d'accord d'échanger ma place contre une autre sur un vol ultérieur, pour des questions d'organisation d'emploi du temps. D'habitude, lorsque la compagnie me demandait un tel échange, je faisais tout ce qui était en mon pouvoir pour collaborer. Mais cette fois, Phyllis et moi avions des projets pour notre anniversaire de mariage, et je n'allais pas y changer quoi que ce soit. Du moins, je le croyais !

Dans le hall de l'hôtel se trouvaient également notre chef de cabine, Uli Derickson, ainsi que ses quatre hôtesses. Je ne connaissais aucune d'entre elles. Après les présentations d'usage, nous avons pris place à bord du bus qui nous attendait pour nous amener à l'aéroport.

Je dois peut-être préciser qu'il n'est pas inhabituel pour des membres d'équipage de ne faire connaissance que juste avant le vol. La TWA forme son personnel navigant de manière très rigoureuse, en sorte que les membres d'équipage sont toujours interchangeables. Les critères stricts et élevés permettent à des membres d'équipages différents de travailler ensemble sans perdre la moindre parcelle de leur efficacité. Chacun sait exactement ce qu'on attend de lui et fait face à ses responsabilités.

Sur le chemin de l'aéroport, il n'était pas question de bavarder ou de faire meilleure connaissance. C'était surtout Uli Derickson qui dominait la conversation, car elle donnait ses instructions à ses subordonnées concernant leur service lorsque le vol aurait commencé. Elle pensait à tout jusque dans les moindres détails, et j'étais impressionné par son efficacité toute professionnelle.

Arrivés à l'aéroport, les hôtesses allèrent de leur côté tandis que Maresca, Zimmermann et moi nous rendîmes à la salle de briefing, dans le sous-sol.

Christian ne resta que le temps de s'informer sur la quantité de carburant nécessaire au voyage jusqu'à Rome, puis il rejoignit l'avion. Pendant ce temps, Phil et moi scrutons le téléscripneur pour glaner les rapports météorologiques et d'autres informations concernant notre vol. Nous allions avoir du beau temps sur tout le trajet.

« On devrait avoir un ciel dégagé jusqu'à Rome, dit Phil.

— Ce n'est pas trop tôt », répondis-je. Il avait fait un sale temps sur l'Italie les deux derniers mois.

Une demi-heure avant le départ, Phil et moi primes nos sacs et nous dirigeâmes vers l'avion. Christian était déjà installé à son poste, et les passagers montaient à bord.

J'informai Uli du fait que nous devions avoir du beau temps jusqu'à Rome, ainsi que de l'heure d'arrivée. Puis Phil et moi avons pénétré dans le cockpit (la cabine de pilotage), pris place dans nos sièges, examiné nos masques à oxygène et nous sommes préparés au vol. Je demandai à Christian de me faire un rapport succinct sur l'état de l'avion, et il me répondit que tout avait l'air en ordre. Puis, tandis que Phil sortait ses cartes, je commençai à manipuler les différents interrupteurs pour m'assurer que tout fonctionnait normalement.

Vint le moment du « cockpit check », de la procédure de contrôle prévol obligatoire.

« Commandes de train et des feux ? demanda Phil.

— Verrouillé et en ordre, répondis-je.

— Freins ? continua-t-il.

— Sur parking.

— Instruments de vol ?

— En ordre.

— Radios ?

— Allumées et en ordre. »

Et ainsi de suite.

Le contrôleur des billets passa la tête dans le cadre de la porte et nous informa que tout le monde était à bord. « Etes-vous prêts à partir ?

— Prêts ! répondis-je.

— Très bien. Bon voyage, et à cet après-midi. »

Alors qu'il sortait, fermant la porte derrière lui, la voix du mécanicien se fit entendre dans la radio. « Prêt à lancer les moteurs. »

Phil appela immédiatement la tour de contrôle par radio, demandant l'autorisation de lancer les moteurs. Cette permission accordée, je les allumai en séquence : le numéro un, le numéro deux, le numéro trois — ils se mirent à rugir.

« Trois bons démarrages, fis-je à l'adresse du mécanicien au sol.

— Attendez les signes de la main », répondit-il.

Un dernier contrôle des équipements avec le mécanicien navigant, puis, sur le signal du mécanicien, je sortis l'avion de son parking et gagnai la piste de roulage.

Normalement, on peut s'attendre à rester coincé au bout de la piste de décollage jusqu'à ce que la voie soit libre. Mais ce jour-là tout semblait jouer en notre faveur. Il n'y avait pas autant de trafic que d'habitude, et l'attente fut brève.

Nous décollâmes vers le nord, passant au-dessus d'une importante zone habitée. Lorsque nous fûmes en l'air, nous reçûmes un signal radio d'Athènes. Nous allions nous y conformer jusqu'à ce que nous captions le radiophare non directionnel de Corinthe, ce qui nous dirigerait au travers du golfe d'Egine au-dessus de Corinthe en direction de Corfou. La procédure normale après un décollage consiste à grimper raide jusqu'à une altitude de 10 000 pieds à 200 nœuds, puis de réduire l'angle de montée et d'accélérer jusqu'à la vitesse de montée normale. On réduit ainsi le temps de présence d'un avion à réaction hautement performant dans la zone d'évolution des avions plus lents.

Cependant, en Europe, le trafic de ces petits avions est quasi inexistant en certains endroits, et cette règle est fréquemment abandonnée. Dans le cas présent, comme l'air était doux et qu'il n'y avait pas de trafic, j'avais demandé et reçu l'autorisation de faire une montée à grande vitesse, donc moins raide. Ainsi, les hôtessees pouvaient commencer leur service plus tôt — et en entendant Uli parler à son équipe, je sus que le service sur ce vol allait être impeccable.

Alors que nous montions au-dessus d'Athènes, j'inclinai l'avion sur l'aile en m'éloignant de l'aéroport pour éviter autant que possible les zones habitées et mis le cap à l'ouest. Regardant vers le sol, je pus voir des bateaux de croisière et d'autres bâtiments parsemés sur la surface scintillante de la mer. C'était un spectacle digne des catalogues d'agences de voyage.

Après quelques minutes de vol à peine, alors que nous n'étions pas à plus de 4 — 5 000 pieds d'altitude, j'éteignis le panneau lumineux *Veillez attacher vos ceintures*. « Les filles pourront ainsi commencer leur service », pensai-je.

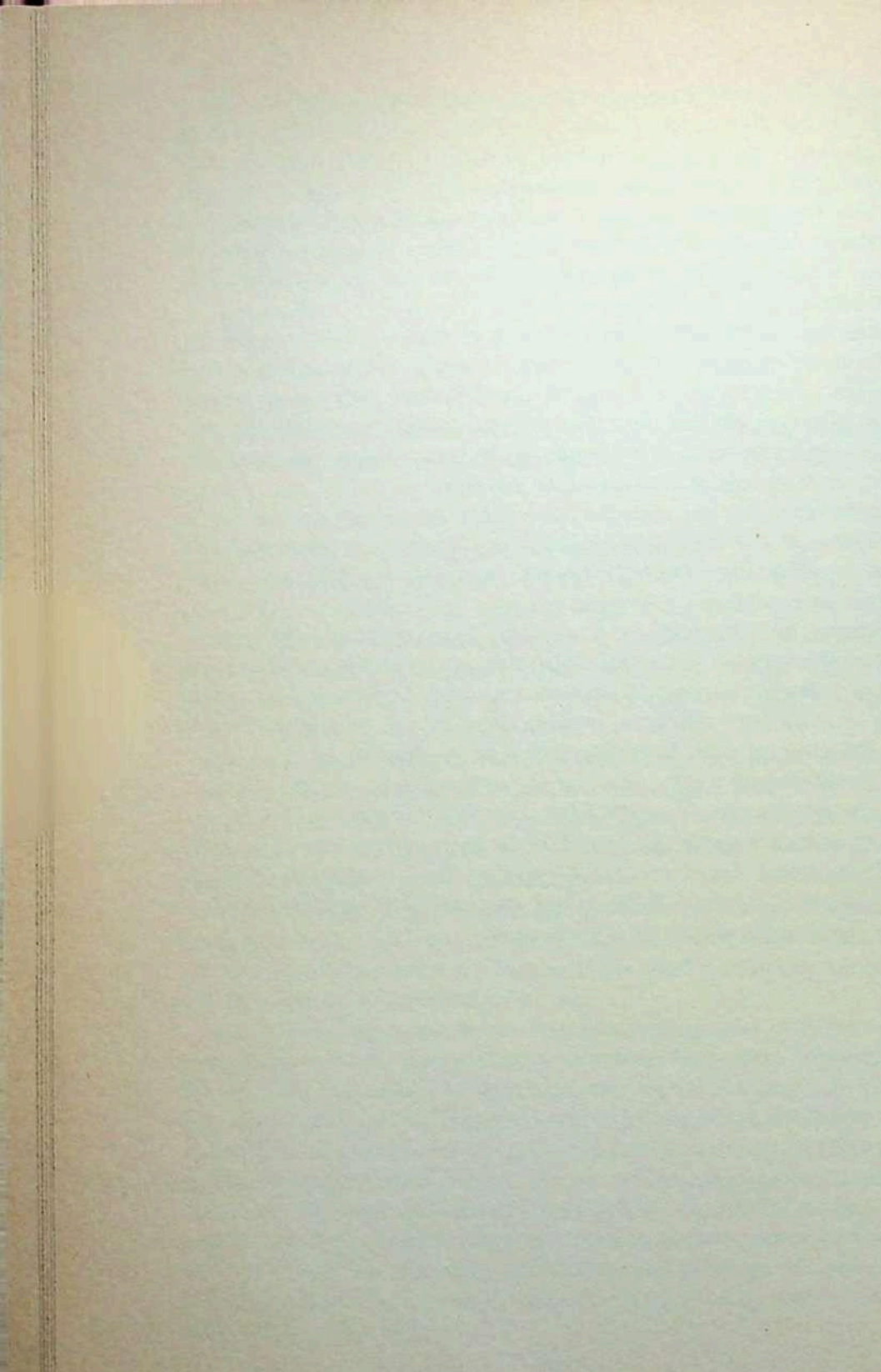
Presque immédiatement, il y eut un bruit de coups dans la cabine derrière nous. Je pensai d'abord que c'étaient les hôtessees qui sortaient leurs chariots de service, car cela fait pas mal de potin. Mais ce bruit était différent, et il ne s'arrêtait pas. Je me rendis vite compte qu'il ne pouvait provenir des seuls chariots.

« Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? demandai-je.

— Je ne sais pas, répondit Christian. Je vais voir. »

Il se leva et regarda par le hublot de la porte qui sépare le cockpit de la cabine. Deux secondes plus tard, il se retourna et dit d'une voix calme et posée : « Nous avons un pirate de l'air à bord. »

Le cauchemar venait de commencer.



Chapitre deux

J'apprends à voler

Cela paraît à peine croyable, mais cela fait plus de trente ans que je pilote des avions pour le compte de la TWA. C'est un lieu commun de dire que le temps file lorsqu'on fait ce qu'on aime. Mais il doit y avoir du vrai, car je n'ai pas vu les années passer. Cependant, quand je repense aux machines des années cinquante et que je vois à quel degré de perfection technologique nous sommes parvenus, je me rends compte que beaucoup de temps s'est écoulé. Les avions à réaction effilés d'aujourd'hui confèrent aux appareils à hélice d'il y a trente ans un air de char à bœufs.

Il n'en reste pas moins que j'ai du mal à croire que je vais bientôt atteindre la soixantaine et que je serai obligé de prendre ma retraite. Il ne me sera pas facile de m'arrêter, car j'aime énormément voler. Je continuerai de piloter mon petit avion privé, mais cela me manquera de ne plus être aux commandes d'un *Boeing 747* ou d'un *Lockheed L-1011 Tristar* en route pour Paris, New York ou Bombay. Plus j'approche de cette limite fatidique, plus cette idée de retraite à soixante ans me paraît ridicule. Mais il y a des dizaines de jeunes hommes et femmes tout à fait qualifiés qui attendent avec impatience leur tour de s'asseoir dans le siège du commandant de bord, et la seule possibilité pour eux d'obtenir la chance qu'ils méritent est que les anciens comme moi se mettent sur la touche. Cependant, quand mon heure sonnera, une chose sera sûre : j'aurai assez de souvenirs pour meubler les soixante années suivantes.

J'ai grandi dans l'ouest de l'Etat de New York, à une époque où le monde était immense et où le Moyen-Orient aurait très bien pu être à dix millions de kilomètres. L'idée ne m'a jamais effleuré qu'un jour je serais un pion sur l'échiquier politique mondial, et que cette mésaventure me propulserait sur le devant de la scène internationale.

Gamin, j'évitais soigneusement d'être la vedette. J'étais dégingandé, maladroit et timide — un fils de la campagne qui ne pensait

pas pouvoir se mesurer aux garçons de Ripley, la ville la plus proche.

Mon grand-père était venu de Hollande. Il avait travaillé comme garçon de ferme pour pouvoir se payer la traversée de l'Atlantique. Par la suite, il a pu s'acheter du terrain sur les berges du lac Erié où il a planté des vignes.

Mon père était son fils aîné. Lorsqu'il eut 21 ans, il épousa ma mère et acheta une ferme avec un terrain de 28 hectares, à un kilomètre de chez mon grand-père. Mon père se mit à planter des vignes et c'est là que je suis né en 1927. La crise de 1929 frappait alors même que mes parents étaient en train de s'établir. La vie n'était pas facile. Nous étions désespérément pauvres, mais à cette époque tout le monde l'était. En fait, comme nous étions propriétaires terriens, nous nous en tirions à meilleur compte que les citadins. Nous n'avions ni argent ni voiture, et nous ne pouvions pas nous offrir de nouveaux habits. Mais du moins nous pouvions pourvoir à notre propre nourriture, car nous avions un immense jardin et quelques vaches laitières.

Je compensais ma timidité et ce que je considérais comme mon manque de popularité en m'évadant dans des livres d'aventure dont le récit se déroulait dans les pays lointains. Je lisais constamment : des livres dans lesquels des hommes construisaient des ponts, chassaient des tigres, naviguaient sur des bateaux à voile ou survolaient des étendues de glaces. Puis, lorsque j'eus douze ans, mon père nous emmena, mon frère et moi, au petit aéroport de Ripley avec ses pistes en herbe, et il nous offrit pour cinq dollars un tour en avion. C'est ainsi que commença une histoire d'amour entre l'aviation et moi, qui dure encore aujourd'hui. Alors que nous nous élevions au-dessus de Ripley et des champs environnants et que je voyais le soleil étinceler sur les eaux du lac Erié, je sus qu'un jour je serais pilote.

Dès cet instant, mes livres d'aventures n'occupèrent plus qu'une lointaine seconde place dans ma vie. L'aviation était devenue ma raison de vivre. Je me mis à construire des modèles réduits d'avions, des dizaines, des centaines, et je lus tous les livres en rapport avec l'aviation sur lesquels je pus mettre la main. J'étais si gravement atteint que bientôt les modèles réduits envahirent le moindre recoin de ma chambre. Finalement, ma mère en eut assez : « Maintenant, cela suffit ! » cria-t-elle. Trop, c'est trop ! Trouve quelque chose de plus intelligent à faire de ton temps ! » Il faut dire qu'il y avait tant d'avions dans la maison qu'elle a dû penser qu'ils étaient comme les lapins, se reproduisant à l'infini !

Mais maman ne put m'arrêter. Lorsque l'ordre vint de m'arrêter et de renoncer, je transférai simplement mon usine d'aviation dans la grange. Là, dans le grenier, au-dessus de la réserve à grains, je pus construire mes avions autant que le cœur m'en dit, sans que ma mère eut besoin de le savoir.

Lorsque la Deuxième Guerre mondiale éclata, tous les hommes qui travaillaient dans les fermes durent s'occuper de choses plus urgentes. La plupart d'entre eux rejoignirent l'armée. D'autres comme mon père allèrent travailler dans des usines d'armements. Il était employé pour le généreux salaire de vingt-cinq dollars par semaine. Je n'oublierai jamais le jour où il rentra avec son premier chèque d'une semaine. Nous pensions tous que vingt-cinq dollars était un salaire confortable, surtout avec la perspective d'une rentrée hebdomadaire régulière. En pleine dépression, jamais le travail de la ferme n'avait rapporté autant.

Finalement, papa économisa suffisamment pour acheter un tracteur. Et comme il n'était pas en mesure de le conduire lui-même, c'est moi qui le fis. Je proposais aussi mes services aux fermes voisines. Pendant la journée, j'étais au lycée de Ripley. Après l'école et pendant les week-ends, j'étais en général juché sur ce tracteur.

Mais jamais je n'éprouvai de passion pour le travail de la ferme. J'avais toujours le vif désir de voler. Et je savais que je le ferais dès que cela me serait possible. Comme la plupart des garçons du lycée de Ripley, j'étais impatient de rejoindre l'armée pour goûter à l'action avant que la guerre ne se termine. Et j'avais l'intention de servir mon pays aux commandes d'une *forteresse volante* ou d'un *Lockheed Lightning*.

Malheureusement, j'étais astigmate. C'est pourquoi j'ai été refusé lorsque je me suis présenté pour m'engager en tant que pilote dans l'U.S. Air Force. J'essayai de m'engager en temps que mitrailleur, mais je découvris à mon regret qu'un mitrailleur devait aussi avoir de bons yeux. Une fois de plus, on me renvoya. Et ainsi, après avoir obtenu mon baccalauréat en juin 1945, au lieu de rejoindre le champ de bataille, je me retrouvai dans une usine d'emballage. Je mourais d'ennui, je ne tenais pas en place et j'étais en colère contre moi-même de n'avoir pas réussi à devenir pilote.

Néanmoins, ma carrière dans l'usine d'emballage ne fit pas long feu. Un jour, j'eus le patron sur le dos pour une raison quelconque et je lui envoyai une réponse cinglante. Il me fit comprendre sans ambiguïté que je ne devais plus remettre les pieds dans son usine pour le restant de mes jours.

Mais je ne retournai pas à la maison. Je pris la direction de l'auto-

route, tendis mon pouce et fis en stop la cinquantaine de kilomètres qui me séparait de Jamestown, où se trouvait le centre de recrutement de la marine le plus proche. Il était dirigé par un officier bourru, aux manches recouvertes de galons des poignets jusqu'aux épaules. Je lui dis que je voulais m'engager pour six ans, ce qui était la période la plus longue possible.

Il m'observa pendant quelques secondes sans dire un mot. Puis il se cala dans son fauteuil, se frotta le menton et dit : « Fiston, je ne pense pas que c'est ce que tu veux. Je t'inscris pour trois ans. »

Ainsi l'aventure avait commencé. J'étais dans la marine. J'allais mener une vie passionnante et dangereuse, vivant certains des récits que j'avais lus dans les livres d'aventures des années auparavant.

Mais dès le départ, on découvrit que j'avais suivi des cours de dactylographie au lycée. Le temps de faire mes classes, et on m'envoya à Washington pour taper des rapports au Ministère de la Marine. Et j'étais là, marin de deuxième classe qui venait de quitter sa ferme, à sillonner les couloirs du Pentagone en compagnie de personnalités comme les amiraux Halsey et Nimitz. Je les croisais souvent, tout étincelants de leurs galons dorés et entraînant dans leur sillage toute une armada d'aides de camp et de fusiliers marins. Ce fut toute l'excitation à laquelle je pus goûter !

Taper sur une machine à écrire n'était vraiment pas le genre d'aventures auquel j'avais rêvé ! Je voulais de l'action ; bien plus, j'espérais toujours que la Marine m'intégrerait à son aviation. Finalement, ma frustration étant à son comble, je tapai une demande de transfert flamboyante et passionnée pour un service en mer. Je l'apportai ensuite à mon supérieur pour savoir ce qu'il en pensait. Il réagit en levant les bras au ciel — non à cause de ma demande en elle-même, mais de la façon dont je l'avais rédigée.

« Non, non, non ! cria-t-il. Ce n'est pas du tout de cette façon que cela se fait ! » Et enfilant une feuille dans sa machine, il retapa ma demande dans un style formel, militaire, propre, clair et froid. En tout, elle ne faisait plus que trois phrases, en comparaison de mon chef-d'œuvre de trois pages.

J'étais déçu, c'est le moins que l'on puisse dire, car j'avais passé des heures à rédiger cette demande de transfert qui dégageait des relents d'idéalisme passionné à chaque mot. Je ne pouvais me faire à l'idée de m'en tenir à ce document froid et insensible. Je retournai donc à mon bureau et tapai une nouvelle demande, qui fut un compromis entre mon texte original et la rédaction du chef. Cela fit l'affaire.

Lorsqu'on me demanda ce que je voulais faire en haute mer, je répondis que cela importait peu dans la mesure où j'avais à faire avec des avions. Une semaine plus tard, je me retrouvai sur un porte-avions, un élément de la sixième Flotte américaine qui croissait en Méditerranée.

Je travaillais sur le pont d'envol avec les équipes qui, vêtues de tenues de couleurs très variées (chaque couleur correspondant à une fonction précise), déplaçaient les avions sur le pont. Je me rendis vite compte que le travail sur un porte-avions n'est pas chose aisée. C'est une vie passionnante et dangereuse. Il pouvait arriver qu'un avion s'écrase sur le pont et prenne feu. Ou alors il glissait et tombait à la mer. Il est aussi arrivé que les catapultes hydrauliques en usage à l'époque fonctionnent mal. L'avion catapulté, au lieu de s'élever dans les airs, tombait à l'eau devant le navire. S'il avait de la chance, le pilote réussissait à s'extirper de l'avion en train de couler et à s'éloigner à la nage de l'étrave du navire, flottant comme un bouchon dans son sillage jusqu'à ce qu'un destroyer d'escorte le récupère. Moi-même, je ne travaillais qu'à quelques centimètres des hélices invisibles. Pourtant, j'en vins rapidement à accepter le danger. Je ne peux pas dire que je me sois vraiment habitué à voir des gens tués ou blessés, mais j'en vins à accepter le danger comme faisant partie intégrante de mon travail. Et j'étais heureux, car je n'avais jamais été aussi près de voler.

Lorsque mon temps de service en mer arriva à son terme, on m'envoya à Jacksonville, en Floride, et de là à San Francisco, où je pus observer chaque jour les immenses hydravions *Martin Mars* amerrir après un voyage transpacifique fascinant. En 1948, mon service militaire achevé, je décidai de m'inscrire à la *Spartan School of Aeronautics*, l'Ecole aéronautique de Tulsa, dans l'Oklahoma. Mon plan initial était d'y obtenir un diplôme de génie aéronautique. Je découvris avec consternation que je m'étais engagé deux jours trop tard pour pouvoir bénéficier des lois régissant les droits au recyclage des militaires du temps de guerre au temps de paix, et je n'eus droit qu'à la moitié de l'allocation escomptée. En second choix, je m'inscrivis à une école de mécanique aéronautique. Je pensais mettre cette formation à profit en Alaska. En effet, j'avais entendu dire qu'on pouvait y faire fortune en travaillant avec les pilotes locaux. Et ainsi, en hiver 1949, j'enfourchai ma moto et pris la direction de l'Oklahoma.

Peu après mon arrivée à Tulsa, je rencontrai une jolie jeune fille douce et svelte aux yeux foncés, nommée Patricia. Elle était la plus jolie femme que j'avais jamais vue, et soudain, pour la première

fois de ma vie, l'aviation fut reléguée à la deuxième place sur la liste de mes centres d'intérêt.

Patricia était chrétienne, elle fréquentait l'église méthodiste à peu près toutes les fois que les portes en étaient ouvertes. C'était une grande église très active, dont le programme pour la jeunesse était particulièrement captivant. Et comme je voulais être avec Patricia, je me mis à mon tour à aller régulièrement à l'église. Je ne prenais pas vraiment au sérieux tout ce que j'y entendais. Oh, je voulais bien admettre qu'il y avait un Dieu — quelque part. Mais je ne croyais pas qu'une religion pouvait avoir toutes les réponses, et je ne me fiais pas à la Bible. Pour moi, ce n'était qu'un vieux livre, et je ne voyais pas pourquoi j'aurais dû croire que ceux qui l'avaient écrit en savaient plus long que les autres. Je me souvins que quand j'étais dans la Marine, lors d'une sortie à terre à Norfolk, en Virginie, un homme m'avait accosté dans la rue pour m'inviter à une soirée réservée aux sous-officiers et officiers, soirée qui se révéla être organisée par les chrétiens de la ville. Il m'avait donné un Nouveau Testament de poche. Je l'en avais remercié et avais fourré le livre au fond de mon sac de marine. Puis j'avais oublié cet incident, pensant que je n'avais pas de temps à perdre à cette lecture.

Cependant, j'aimais bien aller à l'église et participer à la vie de cette communauté, même si je me disais que c'était seulement pour être avec Patricia.

Mon séjour à Tulsa se prolongea du fait qu'au moment où je terminais mes études de mécanicien en aéronautique, l'école annonça le lancement d'un tout nouveau cours de formation pour mécaniciens navigants. La Pan Am utilisait des mécaniciens navigants sur ses hydravions longs-courriers, et la TWA en avait à bord des *Boeing Stratoliner* et *Lockheed Constellation* qui venaient d'être mis en service. Mais à ce moment-là, l'Administration fédérale américaine de l'Aviation Civile fit passer une nouvelle loi exigeant la présence d'un mécanicien navigant à bord de tout long-courrier civil d'un poids supérieur à 36 tonnes. Cela incluait le *Douglas DC 6* et tous les grands avions commerciaux construits après lui.

J'avais encore droit, par suite de mon engagement volontaire dans l'armée, à un certain temps de formation ; je me décidai donc à en profiter pour suivre ce nouveau cours. En outre, on était en période de récession et il était impossible de trouver du travail. Mon meilleur ami, Bob Wilson, et moi-même décidâmes de nous inscrire ensemble à ce cours de formation pour mécaniciens navigants.

Malheureusement, lorsque le cours prit fin, la situation économique du pays ne s'était guère améliorée. Bob et moi avons donc travaillé en tant que mécaniciens dans un petit aérodrome aux pistes engazonnées, tout près de Tulsa. Nous avons attendu là les offres d'emploi formidables qui ne devaient pas tarder. Le travail ne payait vraiment pas beaucoup, 125 dollars par mois, mais nous avions un endroit à l'aérodrome où dormir. Le propriétaire avait installé deux lits de camp dans le hangar. Pour nos repas, Bob et moi nous préparions des hot-dogs et hamburgers sur une plaque chauffante. Nous n'avions donc pas besoin de beaucoup d'argent pour vivre. L'inconvénient majeur de ce travail était, en ce qui me concernait, que je n'avais pas assez d'argent pour sortir avec Patricia.

La plupart du temps passé avec elle le fut à son domicile. Nous discussions et écoutions la radio ; nous sortions aussi à l'aérodrome et faisions des tours à moto. Nous étions alors fiancés. Nous nous aimions beaucoup et voulions nous marier dès que mes moyens le permettraient.

C'est alors qu'éclata la guerre de Corée, et un jeune homme qui avait entreposé son avion dans notre aérodrome fut mobilisé. L'avion en question était un *Fairchild PT 19*, un appareil d'entraînement primaire provenant des surplus de guerre de l'armée, qui n'avait jamais reçu d'immatriculation civile. En fait, il portait encore la cocarde étoilée de l'U.S. Air Force, ainsi que le numéro de série de l'Armée sur l'empennage. On ne pouvait s'en servir dans cet état et il n'avait donc que peu de valeur.

Son propriétaire nous demanda, à Bob et moi, si nous voulions l'acheter. Nous lui offrîmes 50 dollars et un parachute, et il accepta. Quelle ne fut pas notre surprise de constater que l'avion était en excellent état. Il n'avait volé qu'une quarantaine d'heures depuis sa sortie d'usine. Tout ce que Bob et moi avions à faire était de l'inspecter d'un bout à l'autre, de le déclarer en état de vol et de nous occuper de tous les papiers pour lui donner une immatriculation civile, et aussitôt dit aussitôt fait, nous étions les fiers propriétaires d'un aéroplane ! La plus grosse dépense de toute l'opération consista à faire peindre artistement l'appareil en cinq couleurs.

C'est dans cet avion que j'ai appris à piloter. Notre patron avait été pilote de bombardier *Superfortress B 29* pendant la guerre, et chaque soir il me prit pendant une heure environ à bord de notre *Fairchild* flambant neuf. Le fait d'être assis derrière les commandes dans l'un des deux cockpits ouverts de l'avion dépassait tout ce que j'en avais rêvé. Lorsque je volais, je me sentais en paix avec

moi-même et le reste du monde. Je ressentais la même excitation que celle que j'avais connue à l'âge de douze ans, lorsque mon père avait fait une folie sur le plan financier en nous emmenant, mon frère et moi, faire un petit tour en avion à l'aéroport de Ripley.

J'étais heureux, et je savais que d'autres surprises agréables m'attendaient encore. J'en eus confirmation par un télégramme des *American Airlines*. On me proposait de m'embaucher comme mécanicien navigant sur *DC 6*. Ma formation allait être payante. Je réalisais mes buts l'un après l'autre.

Mais un drôle d'événement surgit et s'interposa entre *American Airlines* et moi. J'étais chez Patricia ce soir-là, pour l'un de nos fameux « rancarts », et nous lisions le journal. Nous avions déjà lu les informations importantes et nous en étions aux dernières pages. Soudain, le regard de Patricia s'arrêta. « Hé ! C'est ton nom !

— Où ça ?

— Juste ici ! » Et de m'indiquer un petit article en milieu de page. En tout, il faisait au plus deux centimètres. « Il dit que tu es appelé au service actif !

— Quoi ? » Je n'en crus pas mes yeux, mais c'était vrai. J'étais appelé sous les drapeaux, dans la Marine. Lorsque je l'avais quittée, j'avais rejoint la Réserve, pensant que ce serait une bonne façon d'arrondir mes fins de mois. Mais après avoir signé, j'avais découvert que le secteur de Tulsa n'avait pas de poste pour des gens avec mes qualifications, et ne pouvait donc pas me payer. De ce fait, je ne me suis plus rendu aux diverses rencontres et perdis le contact avec les autres réservistes. Cela faisait plus d'un an que je n'en avais plus rencontrés.

Notre soirée se termina sur une note un peu amère, et le lendemain matin, la première chose que je fis fut d'appeler le bureau des réservistes pour savoir ce qu'il en était. « Qu'est-ce que c'est que cet article que j'ai lu dans le journal de Tulsa ? demandai-je.

— C'est vrai, répondit la voix au bout du fil. Il vaudrait mieux que vous veniez nous voir ici. »

Lorsque je m'y rendis, l'officier de permanence sembla tout surpris de me voir. Il avait le nez plongé dans ses papiers au moment où j'entrai et ne me remarqua pas. Je m'éclaircis la gorge pour attirer son attention.

Il me jeta un coup d'œil par-dessus ses lunettes. « Testrake ? Mais où étiez-vous donc passé ?

— Ici. Je travaille à l'aérodrome.

— Vraiment ? Nous pensions que vous étiez retourné quelque part dans l'Illinois. »

Je compris alors que si je n'avais pas vu ce minuscule article dans le journal, on n'aurait pas pu retrouver ma trace. J'aurais pu avoir mon travail aux *American Airlines* si j'avais su me taire ! Ce n'est pas que je n'étais pas patriote, que je ne voulais pas servir mon pays. Mais j'avais le sentiment d'avoir déjà fait ma part. J'étais sur le point de m'engager dans une nouvelle carrière, et je ne voulais pas faire marche arrière.

Je dis à tous ceux qui étaient prêts à m'écouter — et même à ceux qui ne l'étaient pas — que je ne voulais pas retourner dans la Marine, parce qu'*American Airlines* m'offrait un poste parmi les « volants ».

« C'est vraiment dur, me répéta-t-on plusieurs fois, mais vous devez rejoindre la Marine.

— Non ! Non ! » Je protestai. J'essayai tous les moyens pour sortir de cette situation, mais rien n'y fit. Il devint vite évident que même si l'on devait me ramener de force, je n'y couperais pas.

On était au printemps 1951. Comme prime de départ, mon patron m'offrit deux semaines de congés payés. Je voulais voir ma famille à New York et lui demandai s'il pensait que je pouvais piloter un avion jusque là-bas, ce qui représentait une distance d'environ mille cinq cents kilomètres. J'avais une licence de débutant et une vingtaine d'heures de vol à mon actif, dont aucune d'un point à un autre.

« Pourquoi pas ? Tu y arriveras sans problème », m'assura-t-il. Les choses étaient nettement moins strictes à l'époque.

L'avion n'était équipé ni de radio ni de matériel de navigation, à l'exception d'un compas magnétique dans le cockpit arrière. Je dessinaï donc un itinéraire sur la carte, coinçai celle-ci sous ma jambe pour qu'elle ne s'envole pas hors du cockpit ouvert et décollai.

Il me fallut quatre heures pour atteindre ma première escale de carburant, près de Saint Louis, et aucun incident ne vint émailler ce trajet, sinon que j'appris qu'il ne fallait jamais avaler de grande tasse de café avant un long trajet en avion !

Décollant de Saint Louis, je mis le cap à l'est et décidai de suivre l'autoroute fédérale 40 en me passant de compas. Cette formule me permettait de piloter dans le cockpit avant, où le courant d'air était moins violent. J'avais décidé que mon escale suivante serait Waco Airfield à Troy, dans l'Ohio. Là-bas, je me laisserais aller à un peu de nostalgie, car je savais qu'on y avait construit les célèbres biplans *Waco*. Et le Guide des Aviateurs disait qu'on y trouvait du carburant.

Des airs, Waco Airfield avait l'air d'un joli aérodrome comme il s'en faisait autrefois. Mais en atterrissant, je me rendis compte que les choses ne correspondent pas toujours à ce que l'on voit d'en haut. Ce que je croyais être un terrain engazonné n'était plus qu'une prairie d'herbe non coupée, non entretenue. Et il n'y avait pas le moindre signe de vie alentour — à l'exception des milliers d'insectes que mon atterrissage avait excités !

J'arrachai l'avion à cette prairie, me dirigeai vers Urbana qui était tout proche, fis le plein et mis le cap sur Cleveland. Mon intention avait été de dépasser Cleveland pour atteindre le lac Érié, puis de suivre ses rives jusqu'à Ripley. Cependant, du fait de l'arrêt supplémentaire et imprévu que j'avais dû faire, j'étais en retard sur mon horaire. Le soleil glissait à l'ouest derrière l'horizon, et l'idée de chercher l'aéroport de Ripley non éclairé de nuit ne m'enchantait guère. J'atterris sur l'aéroport d'une banlieue de Cleveland, trouvai un hôtel bon marché à proximité et décidai de décoller de bonne heure le lendemain matin.

À l'aube, le ciel semblait parfaitement dégagé, et je n'estimai pas nécessaire de m'informer sur la météo. Après tout, je n'avais qu'à suivre les rives du lac Érié, et cela ne me serait certainement pas trop difficile.

Cependant, tandis que je prenais de l'altitude, de fins rubans de nuages se mirent à apparaître sur ma verrière. Pendant un moment, les nuages s'épaissirent... puis je me retrouvai sous un ciel tout bleu. Mais lorsque je jetai un coup d'œil vers le sol, mon cœur s'arrêta. Le sol avait disparu ! Sous mon avion, et aussi loin que je pouvais voir dans toutes les directions, s'étendait une énorme et compacte masse nuageuse blanche et éblouissante. J'étais en train de découvrir ce que tout pilote ne tarde pas à apprendre : la fine couche de stratus qui a l'air presque transparente vue de dessous peut être opaque vue de dessus, lorsque le soleil se reflète sur sa surface.

Je volai un moment sans direction précise, cherchant une trouée dans les nuages, mais il n'y en avait pas la moindre. Je pensai au compas, qui se trouvait dans le cockpit arrière. Il n'allait m'être d'aucune utilité là-dedans ! J'étais perdu et commençais à me sentir désespéré. La seule chose qui me restait à faire était de traverser la couche nuageuse et jeter un coup d'œil alentour pour essayer de me situer. J'engageai l'avion dans une descente très lente. Je ne voulais pas perdre d'altitude trop vite, n'ayant aucune idée de la configuration du terrain en-dessous.

En descendant, je m'aperçus que la couche nuageuse s'épaissis-

sait. J'avais besoin de plus de temps pour la traverser dans ce sens qu'en grim pant. Lorsqu'enfin je l'eus percée, ce que je vis ne me réjouit guère. J'étais au-dessus d'une zone habitée — où, je n'en savais rien — et je m'approchais dangereusement de cimes d'arbres et de cheminées.

Je remontai pour réfléchir à la situation. La couverture nuageuse s'étendait toujours à perte de vue. Après avoir volé à nouveau un moment sans direction précise, je compris que la solution n'était pas là-haut, et je plongeai à nouveau en pente douce. Cette fois, je me retrouvai en pleine campagne, sans cheminée menaçante, et seuls quelques arbres épars se dressaient.

Mais il y avait un autre problème. C'était un paysage de collines, et celles-ci s'élevaient de plus en plus haut. Je devais faire du saute-moutons par-dessus ces proéminences pour garder une certaine visibilité. Et à mesure que les collines s'élevaient, je m'approchais de plus en plus de la « crasse » pour franchir chaque sommet. J'étais en mauvaise posture !

La silhouette d'une nouvelle colline verdoyante apparut devant le nez de l'appareil. Ce serait la dernière. Je la franchirais, et s'il n'y avait rien de l'autre côté, je remonterais à nouveau au-dessus des nuages pour reconsidérer la situation.

Je sautai la crête de la colline, la verrière balayée par les nuages. Puis je redescendis le long de l'autre versant. Et là, droit devant moi, une centaine de mètres plus bas, se présenta le plus bel aéroport que j'avais jamais vu. Trente secondes plus tard, mes roues touchaient la piste !

Ce jour-là, j'ai appris une leçon très importante : lorsqu'on vole, il ne faut rien laisser au hasard. Et il faut avoir un plan de rechange.

J'attendis la majeure partie de la journée que le ciel se dégage. J'appris que j'avais atterri à Chardon, dans l'Ohio, à quelques kilomètres à l'est de Cleveland, et qu'une couche basse de stratus s'était rapidement étendue depuis le lac ce matin-là. Par la suite, Chardon m'est devenu familier comme site d'une station radio de navigation VOR (radiophare à très haute fréquence omnidirectionnel), utilisée pour le trafic intercontinental à haute altitude des avions de ligne. Depuis ce jour-là, lorsqu'un contrôleur aérien me dit : « Vous êtes "clear" jusqu'à Chardon », un sentiment de gratitude m'envahit envers ce petit aéroport providentiel auquel j'ai dû la vie en 1951, et envers Dieu qui m'y avait guidé alors même que j'étais loin de lui.

Le reste de mon voyage se passa sans incident, et mon vol de retour fut beaucoup plus agréable. Lorsque je fus de nouveau à

Tulsa, je vendis ma moitié de l'avion pour 200 dollars et utilisai cet argent pour acheter une alliance à Patricia. Nous nous sommes mariés dans son église et nous sommes rendus sur la côte nord-ouest du Pacifique pour nous y établir en tant que famille de militaire.

La Marine voulait me redonner le travail que j'avais eu trois ans auparavant et qui consistait à réparer les simulateurs de vol. Mais je réussis à convaincre l'un de mes supérieurs que toute la formation au vol que j'avais reçue depuis lors pouvait être mieux mise à profit, et je fus affecté en tant que mécanicien de bord à un hydravion de patrouille maritime *PBY Catalina* basé dans le nord-ouest de l'Etat de Washington. C'est là, dans le petit hôpital de la Marine de Whidbey Island, à Puget Sound, qu'est née notre fille Debbie.

En 1953, à la fin de mon temps de service, l'expérience que j'avais acquise à bord du *Catalina* me permit d'obtenir un poste de mécanicien navigant à la TWA. Muté sur les *Constellation*, j'étais au comble de la joie. Ce second temps de service dans la Marine avait peut-être retardé la réalisation de mes rêves, mais maintenant ceux-ci se concrétisaient.

Nous avons déménagé à Kansas City, Patricia fut bientôt à nouveau enceinte, bref, tout allait pour le mieux.

En 1955, nous pûmes même nous offrir une petite maison jumelée. Durant sa construction, nous nous y rendîmes au moins tous les deux jours, nous tenant par la main et riant, passant d'une pièce à l'autre, nous émerveillant à l'idée d'être propriétaires de notre logement.

Un jour de décembre, en fin d'après-midi, nous étions sur le trajet de retour d'une de nos visites au chantier. Dans la journée, nous avions déjà passé plusieurs heures à faire les achats de Noël, et la voiture était pleine de paquets multicolores. Il y avait des poupées et des robes pour Debbie, qui avait alors deux ans, et tout un assortiment de jouets pour Bill, notre bébé de quatre mois, qui allait donc vivre son premier Noël. Nous étions d'humeur joyeuse et festive, tout excités à la perspective des journées qui nous attendaient. Soudain, une voiture venant en sens inverse se déporta brutalement sur notre voie. Je la vis venir, mais je ne pus rien faire. J'entendis Patricia hurler, puis les premiers chocs de métal contre métal... puis il y eut le silence... et le noir.

Lorsque je me réveillai, j'étais couché dans un lit d'hôpital et j'avais mal partout, surtout à la poitrine et au pied gauche. Quand mes yeux se mirent à voir avec netteté, je découvris une infirmière qui me regardait d'un air soucieux. Puis tout me revint : le cri de

Patricia, la terreur glaciale en voyant l'autre voiture se ruer sur nous à toute vitesse sans que je n'y puisse quoi que ce soit.

« Où est mon épouse ? »

— Elle va bien, Monsieur Testrake. Elle a été drôlement sonnée, elle a des contusions, mais tout va pour le mieux.

— Et mes enfants ? Comment va Debbie ? Comment va mon petit garçon ? »

A son regard, je compris que j'avais posé la question embarrassante par excellence. « Reposez-vous et détendez-vous. Le docteur va bientôt venir vous parler. Il répondra à toutes vos questions. »

Je me renfonçai dans le lit. Je savais que si l'infirmière n'avait pas voulu répondre elle-même, c'est que les nouvelles n'étaient pas bonnes. Confusément, je savais, avant qu'on me le dise, que mon petit garçon était mort. Lorsqu'enfin le docteur vint, il confirma mes angoisses. Petit Bill était mort sur les lieux mêmes de l'accident. Debbie était blessée, mais pas grièvement, et elle ne devait pas en garder de séquelles.

J'étais sous le choc de la nouvelle de la mort de mon fils, mais le docteur avait encore une autre mauvaise nouvelle. « Votre pied est vraiment en très mauvais état, me dit-il. Nous avons essayé tout ce qui était en notre pouvoir, mais sans succès. Il va falloir que nous vous amputions. »

Avant même que je puisse encaisser ce nouveau coup, il me dit que la date de l'intervention était déjà fixée.

Entre-temps, mon patron, l'ingénieur de vol en chef Al Brick, avait entendu la nouvelle de l'accident aux informations de vingt-deux heures. Il ne me connaissait pas personnellement, mais lorsqu'il entendit mon nom, il sut que j'étais un membre de son personnel navigant. Il s'informa immédiatement de la situation et apprit où j'étais et dans quel état. Puis il appela ma mère à Ripley et organisa son voyage par avion jusqu'à Kansas City le lendemain. Elle allait prendre un avion d'une compagnie périphérique à Érié, en Pennsylvanie, et aurait une correspondance avec un vol TWA à Pittsburgh. J'appris par la suite que son avion en provenance d'Érié avait eu une heure de retard à son arrivée à Pittsburgh, mais pour qu'elle soit le plus rapidement possible à Kansas City, la TWA avait fait attendre son appareil rien que pour elle. L'avion de ligne de la TWA attendait au terminal, le plein en carburant fait, les passagers installés, prêt à partir — attendant ma mère pour qu'elle puisse se rendre au chevet de son fils blessé. Elle arriva à l'hôpital au moment où l'on s'apprêtait à m'emmener en salle d'opération pour l'amputation de mon pied.

Dès qu'elle arriva, elle arrêta tout. Les chirurgiens discutèrent avec elle, bien sûr, mais maman fut inflexible, et ils furent incapables de la convaincre que mon pied devait être amputé. L'opération reportée, elle s'attela à la tâche de chercher le meilleur spécialiste des os de Kansas City. Lorsqu'elle l'eut trouvé, elle me fit transférer dans son hôpital et sollicita ses services pour sauver mon pied.

Et c'est ce qu'il fit. Il reconstruisit complètement mon pied en utilisant des os en plastique. Aujourd'hui, plus de trente ans après, lorsque je sillonne les vingt-quatre hectares de ma ferme, je repense avec reconnaissance à l'homme qui m'a sauvé le pied, alors que tout le monde affirmait que c'était impossible. Mais ce dont j'avais vraiment besoin à ce moment-là, ce n'était pas tant de quelqu'un qui reconstruise mon pied, que de quelqu'un qui reconstruirait ma vie.

Je n'étais pas étranger à ce genre de coup dur. Mon père était décédé plusieurs années auparavant, alors qu'il était encore jeune, mais ce nouveau deuil était plus que je ne pouvais supporter. Comment allais-je pouvoir surmonter la perte de mon cher petit bébé ? Quatre mois plus tôt, nous avions été si heureux lorsqu'il était entré dans nos vies, et maintenant il n'était plus là. Parti avant même que nous ayons eu une chance de le connaître : un bébé mignon, heureux, souriant, tué par un ivrogne incapable de tenir son véhicule sur la voie de droite de la route. Lui et son passager étaient aussi morts dans l'accident. Comment donner une raison, un sens à la vie dans un monde où de telles choses peuvent se produire ?

Un jour, peu après l'accident, un homme vint me voir. Il était mécanicien navigant à la TWA depuis plusieurs années. Il s'appelait Barney Garriott. J'étais encore sous le coup de l'accident, et je ne me rappelle pas grand-chose de sa première visite. Mais je me souviens qu'il m'a dit que Dieu était à mes côtés. Et sans que je puisse dire pourquoi, précisément à un moment où je doutais de l'existence même de Dieu, je le crus. Lorsque Barney me dit que Dieu veillait sur moi dans cette chambre d'hôpital, je ressentis une sensation de chaleur qui, partant de la poitrine, m'envahit tout le corps. Je ne pouvais donner aucune explication logique de cette expérience, mais je l'ai vécue, et elle m'a convaincu que mon nouvel ami me disait la vérité. Il y avait aussi quelque chose dans sa manière d'être, sa force et sa confiance paisibles, qui me faisaient croire ce qu'il me disait. Durant les trois semaines suivantes, Barney vint me voir presque tous les jours à l'hôpital. J'étais étonné qu'un homme qui ne me connaissait pas auparavant se mette tant en peine pour moi, mais il était évident qu'il veillait sur moi.

Un jour, il entra dans la pièce un petit livre à la main. Il s'assit en approchant sa chaise de mon lit et me lança un clin d'œil espiègle.
« Comment vas-tu aujourd'hui, John ?

— Pas trop mal », répondis-je. J'étais toujours content de le voir ; j'avais chaque fois l'impression d'aller mieux lorsqu'il venait me rendre visite.

« Je t'ai apporté quelque chose à lire.

— Formidable !

— C'est un petit livre qui s'intitule *La paix avec Dieu*. Je te le laisse... mais je veux que tu me promettes de le lire. »

Comme cela lui semblait tellement important, je le lui promis. Il m'avait témoigné tant de bonté, si cela pouvait lui faire plaisir, je le ferais.

Il apparut que le petit livre en question, écrit par Billy Graham, était une approche de base du christianisme. Il était direct et simple, mais bien des choses qu'il disait m'étaient nouvelles. Je suis sûr que j'avais déjà entendu des messages identiques auparavant, mais je n'en avais pas enregistré la teneur.

Au début, le livre ne m'intéressa guère. Il n'était pas aussi passionnant que les romans d'aventures que j'avais dévorés dans mon enfance. Mais Barney n'allait pas me lâcher avant que je l'aie lu. Il revenait chaque jour à la charge : « Est-ce que tu lis ce livre ? demandait-il. Où en es-tu ? Que penses-tu de ce passage où il est dit... ? As-tu des questions ? »

Je n'avais d'autre choix que de le lire. Et je finis par y trouver un réel plaisir et par réfléchir à ce que le docteur Graham y avait écrit. J'étais de plus en plus convaincu que Jésus-Christ était réellement le Fils de Dieu et qu'il était mort pour que je puisse obtenir le pardon de mes péchés. Puis le jour vint où je terminai le livre.

A l'heure habituelle, mon ami vint me voir.

« Alors ? fit-il, lorsque je lui dis que j'avais fini le livre.

— Alors quoi ?

— Qu'en penses-tu ?

— De quoi ? » Je crois que je savais ce qu'il voulait, mais je n'étais pas prêt à l'admettre.

« Ne penses-tu pas que tu devrais peut-être remettre toute ta vie à Jésus-Christ ? »

Sans pouvoir dire pourquoi, cette question m'irrita et me mit sur la défensive. « Ecoute, arrête ton char, répliquai-je en me rebiffant. C'est une affaire très sérieuse, et je ne veux pas foncer tête baissée là-dedans. Je dois encore réfléchir.

— Très bien, John, réfléchis-y. »

J'étais étonné qu'il abandonne si facilement, mais il n'insista effectivement pas, et nous passâmes agréablement le temps de sa visite à parler du temps, de l'aviation et d'autres choses tout aussi anodines.

Finalement, je pus quitter l'hôpital et rentrer chez moi, mais je restai confiné à un fauteuil roulant. Barney passait souvent pour bavarder et pour s'enquérir si Patricia et moi n'avions besoin de rien.

Puis, un soir, il me coinça littéralement dans un coin de la cuisine. J'étais dans mon fauteuil roulant ; il prit une chaise, s'assit à trente centimètres devant moi et reprit la question de A à Z. L'étincelle de malice qui pétillait d'habitude dans ses yeux avait disparu, cédant la place à un regard grave.

« Tu crois en Dieu ? demanda-t-il.

— Oui.

Et tu crois en Jésus ? »

J'avalai ma salive. « Oui.

— Et tu crois que Dieu a envoyé Jésus pour expier tes péchés à ta place ? »

Je compris alors que je croyais aussi cela. « Oui.

— Alors, fit-il, poussant le raisonnement un peu plus loin, il n'y a pas de raison pour que tu ne l'acceptes pas, pas vrai ? »

Il avait raison, et je le savais. Il ne me restait rien d'autre à faire. J'inspirai profondément, ravalai ma salive et balbutiai faiblement : « Oui.

— Oui quoi ?

— Oui, j'accepte Jésus-Christ comme mon Sauveur et Seigneur ! »

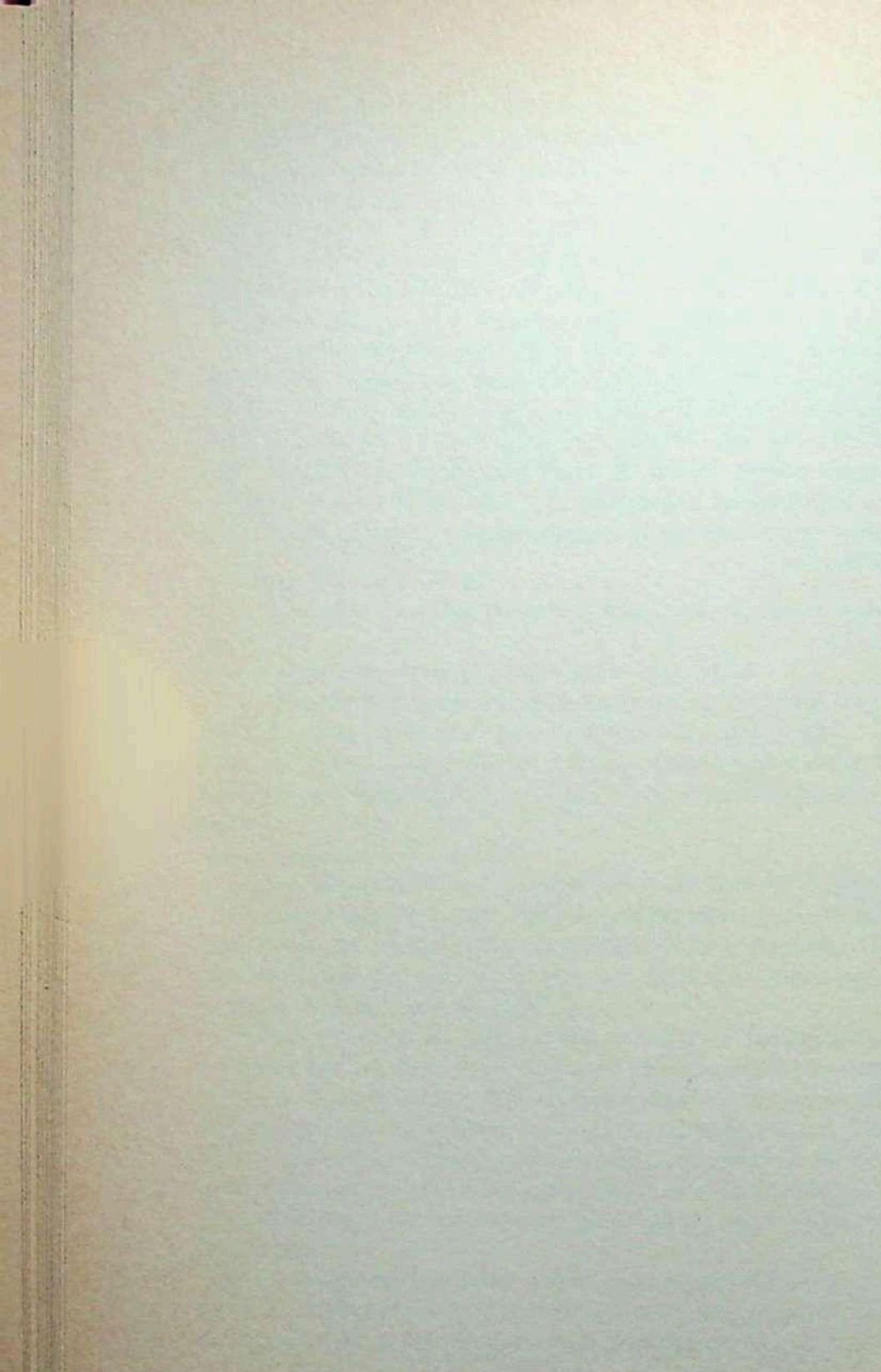
Dès que ces mots furent sortis de ma bouche, j'eus l'impression que j'allais me cogner la tête au plafond. Lorsqu'on parle d'être au septième ciel, je repense toujours à cette expérience ; j'éprouvai une joie profonde, totale, absolue.

Patricia fut bien sûr ravie d'apprendre que j'avais accepté le Seigneur, car elle avait toujours été en étroite communion avec lui, et sa foi l'avait soutenue lors de notre deuil. Nous nous mîmes à fréquenter l'église ensemble, et je pris vraiment à cœur d'essayer de vivre pour Dieu. Pour la première fois, ma vie avait un vrai sens. Je savais pourquoi j'étais né et je compris que dans toutes les situations que je connaîtrais, mon devoir serait de servir Dieu et de lui rendre gloire.

Je ne comprenais toujours pas pourquoi petit Bill avait dû mourir, et il me manquait terriblement. Je savais que Patricia ressentait la même douleur encore bien plus profondément que moi, parce

qu'un bébé est tellement dépendant de sa mère. Mais la brochure de Leslie Weatherhead, *The Will of God* (« La volonté de Dieu ») nous fut d'un immense secours ; elle parlait de la différence entre la volonté parfaite de Dieu et ce qu'il permet. Elle m'aida à comprendre que Dieu ne voulait pas que notre bébé meure du fait d'un ivrogne. Mais dans sa miséricorde et sa sagesse, il avait utilisé ce terrible accident pour en faire sortir quelque chose de très bon. Je savais aussi que notre bébé était retourné à la maison, auprès de son Créateur, et qu'un jour nous serions à nouveau réunis.

Bientôt, nous eûmes la joie d'apprendre que Patricia était à nouveau enceinte. Ce fut un autre petit garçon qui vint se joindre à notre famille, et nous l'appelâmes Alan. Alan fut rapidement suivi d'une autre fillette, Diane. Et avant longtemps, nous fûmes bien trop occupés à élever nos enfants et à nous réjouir dans le Seigneur pour nous appesantir sur la tragédie qui avait arraché notre fils à notre affection.



Chapitre trois

A la maison à la ferme

Les années qui suivirent furent paisibles, et il semblait que la vie allait suivre son cours tranquille. Patricia et moi étions heureux dans notre mariage, avec nos enfants et dans notre relation avec Dieu. D'autres tragédies allaient surgir sur notre route, mais à ce moment-là, tout allait bien.

Vers la fin des années cinquante, les parents de Pat vinrent habiter chez nous. Son père, un entrepreneur de bâtiments, avait un ulcère hémorragique qui l'avait obligé à prendre sa retraite, et ils déménagèrent donc de Tulsa à Kansas City. Notre petite maison accolée, celle dont nous étions si fiers quelques années auparavant, devenait soudain bien trop petite. Et en observant notre voisinage à Kansas City, je compris également que ce n'était pas le meilleur endroit pour élever des enfants.

Les nôtres étaient encore petits. Debbie s'apprêtait à entrer à l'école, et les deux autres étaient plus jeunes, mais je m'inquiétais de la vie qu'ils mèneraient en ville lorsqu'ils seraient plus grands. Certains de nos voisins avaient eu des problèmes avec leurs enfants à l'âge de l'adolescence, des problèmes dont je pensais qu'ils étaient essentiellement dus à l'environnement urbain. Je convoquai donc une réunion de famille pour discuter de ce que nous devions faire. Nous eûmes une longue discussion, au terme de laquelle il fut décidé que nous vendrions la maison et chercherions à acheter une ferme. Je pris une carte de la région et traçai un cercle autour de l'aéroport principal de Kansas City d'un rayon de 80 kilomètres. Je pensais que c'était la plus grande distance que je pouvais couvrir pour me rendre à mon travail. Ce printemps et cet été-là, mon beau-père et moi passâmes tout notre temps libre à chercher une ferme dans cette zone, mais aucune ne correspondait à nos attentes.

A la fin de l'été, nous atteignîmes dans nos recherches la petite ville de Richmond, à environ 80 kilomètres au nord-est de Kansas City. Je ne m'étais jamais rendu à Richmond auparavant et ignorais

sans doute jusqu'à son existence avant de me mettre en quête d'une ferme. Mais il y avait dans cette ville un agent immobilier, et il connaissait une belle ferme à vendre. Il nous fit découvrir vingt-quatre hectares de collines ondoyantes sur lesquelles trônait une maison avec ses deux chambres à coucher à l'ombre d'un orme immense et surplombant la grande vallée du Missouri. En outre, les eaux de source y étaient abondantes, et les impôts locaux très raisonnables. C'était le meilleur endroit que nous avions vu ; et même si cela n'avait pas été le cas, nous en avons assez de chercher. Ainsi, pour 15 000 dollars, nous avons acheté la propriété et entrepris de la nettoyer et la retaper.

Vers la fin de l'année 1959, nous avons déménagé dans notre nouvelle ferme. Nous y étions bien plus à l'étroit que dans notre ancienne petite maison accolée, mais au moins il y avait de la place pour des agrandissements — beaucoup d'agrandissements !

Le premier hiver dans cette maison fut rude. Les grands-parents occupaient une chambre à coucher, et les trois enfants l'autre. Pat et moi dormions dans ce qui était une sorte de véranda fermée, mais qui n'avait pas du tout été correctement fermée. Les fenêtres semblaient avoir été rajoutées après coup et laissaient entrer le vent froid d'hiver et la neige. Nous nous sommes souvent réveillés le matin avec une couverture supplémentaire blanche et régulière étendue sur notre lit. Mais je pense que cela devait être sain : nous n'avons pas eu un seul rhume cet hiver-là !

Nous avons travaillé sans relâche à aménager et transformer la maison, l'agrandissant et l'étendant, jusqu'à ce que chacun y ait sa place. La première priorité fut de construire pour nos parents une petite maison dans le pré adjacent, qui fut suivie par une grange construite en chêne du Missouri et que nous peignîmes en rouge avec des boiseries blanches, pour manifester nos ascendances yankees. Je savais déjà comment réaliser l'installation électrique, mon beau-père m'a appris la menuiserie et la maçonnerie, et nous avons appris ensemble la plomberie, y compris l'installation de fosses septiques achetées sur catalogue chez *Sears*.

Notre maison a été l'étape suivante ; elle a été agrandie et transformée à plusieurs reprises durant le quart de siècle qui a suivi. C'est là que naquit notre fils Johnny en 1962. Sa naissance mit le comble à notre bonheur et à notre joie d'appartenir à Dieu.

Au fil des ans, la ferme a connu de nombreux changements. Nous avons élevé du bétail, vendu du fourrage, élevé des chevaux, et maintenant nous avons des vignes, tout comme mon grand-père et mon père en avaient dans l'Etat de New York.

Depuis 1959, cette ferme est mon chez-moi, et c'est l'endroit après lequel j'ai le plus soupiré durant mon séjour forcé à Beyrouth.

Entre-temps, je grimpai l'échelle des promotions à la TWA. J'avais commencé comme mécanicien navigant, mais durant cette période mon astigmatisme disparut soudain, et ma vision devint parfaite. J'étais donc en mesure de devenir copilote (ce qui eût été impossible chez *American Airlines*) et d'obtenir plus tard les « ailes » de commandant de bord.

Mais obtenir ces ailes n'était pas chose facile, et chaque fois que j'y repense, je me rappelle l'amour attentionné de Dieu, et la façon dont il vient à notre aide lorsque nous sommes au bout de nous-mêmes et que nous n'avons plus d'autre choix que de nous en remettre à lui.

Les chances de devenir pilote de ligne dépendent en grande partie de l'état d'esprit du candidat. S'il se dit qu'il peut le faire, il y arrivera probablement, mais s'il a peur de ne pas y arriver, il y a des chances qu'il n'y parvienne pas. C'est une charge à haute responsabilité, et c'est un lieu commun que tout commandant de bord pense qu'il est le meilleur dans sa branche. Ce genre de confiance en soi est un élément nécessaire à la formation d'un bon pilote.

Une des raisons en est que des responsabilités colossales pèsent sur ses épaules. C'est au pilote de décider, par exemple, si les conditions météo sont trop mauvaises pour voler ; il doit être sûr de ce qu'il avance et de son jugement. La tempête est-elle trop forte pour décoller ? Qu'en est-il du givre ? Sauf si l'aéroport est complètement fermé, ces décisions sont du ressort du seul pilote. Tous ceux que je connais préféreront pécher par excès de prudence. Ils ne veulent pas prendre de risques inutiles, et c'est d'ailleurs dans ce sens que les compagnies les forment.

De nombreuses personnes pensent qu'à partir du moment où l'avion est en l'air, le pilote s'en remet aux contrôleurs aériens, mais ce n'est que partiellement vrai. Si, pour des raisons de sécurité, le pilote n'est pas d'accord avec une instruction qu'un contrôleur lui a transmise, il a le droit de la rejeter et de demander une solution de rechange. La sécurité des passagers vient toujours en premier pour un pilote de ligne professionnel.

Tant qu'on est sur ce sujet, je voudrais en profiter pour dire qu'il n'y a aucun aéroport aux Etats-Unis sur lequel je ne voudrais pas atterrir ou décoller pour des raisons de sécurité. J'ai lu ici et là que certains aéroports seraient le théâtre d'accidents en puissance, mais je ne vois dans de telles affirmations que le côté le plus

répugnant de la presse à sensation. Plusieurs aéroports, comme Washington National, tournent à plein rendement, mais jamais l'Administration fédérale de l'Aviation Civile ne permettrait qu'ils aillent au-delà de leurs capacités. Elle exerce un contrôle très strict sur le nombre d'appareils dont un aéroport peut s'occuper chaque jour. C'est pourquoi l'on a pu entendre dire que certaines compagnies auraient souhaité avoir par exemple huit ou neuf vols à partir d'un aéroport, mais que l'Administration fédérale n'en autorisait que cinq ou six.

Il est parfois frustrant d'être assis dans un avion pendant près d'une demi-heure avant d'obtenir l'autorisation de décoller, mais c'est là aussi une question de sécurité. On ne permet pas un trafic aérien plus important que ce que les contrôleurs aériens peuvent gérer sans porter atteinte à la sécurité. Attendre en bout de piste est ennuyeux et implique une perte de carburant, mais ce n'est pas dangereux.

Lorsque mon tour vint de m'asseoir dans le siège du commandant de bord, cela faisait six ans que j'étais copilote, et durant cette période j'en étais venu à penser que je faisais mon travail à la perfection. J'avais l'assurance qui me permettrait d'assumer la charge de commandant. Mais le problème était qu'en fait je m'appuyais sur l'expérience du commandant en la prenant à mon compte. Après tout, le commandant était la personne assise à l'avant dans le siège gauche, et si quelque chose n'allait pas, c'était lui qui avait la responsabilité de remédier à la situation.

Mon travail de copilote était d'exécuter les consignes, qu'il pouvait donner de diverses manières selon sa personnalité. Cela allait des ordres directs aux simples suggestions. Mais dans un cas comme dans l'autre, les choses se faisaient comme il le voulait ; et en tant que copilote je répondais : « Oui, Monsieur » et faisais les choses à sa façon.

Au bout d'un certain temps, pourtant, je me mis à penser que c'était moi qui exécutais toutes ces manœuvres expertes et menais l'avion en toute sécurité à travers les ténèbres, les vents et les tempêtes. Et ainsi, lorsque le moment de ma promotion au rang de commandant de bord vint, j'étais certain d'être prêt.

Mais au beau milieu de la période d'instruction, je découvris que je n'étais pas aussi brillant que je le croyais. Car maintenant, au lieu d'avoir un commandant à mes côtés qui me disait ce que je devais faire, c'était moi qui étais dans le siège du commandant. Et dans le siège du copilote, il y avait un examinateur qui regardait et notait tout ce que je faisais. Je savais que son rôle ne consistait pas à

attirer immédiatement mon attention sur une erreur que je commettrais ou à la corriger. Au contraire, si je faisais une fausse manœuvre, il devait me laisser continuer sur ma lancée jusqu'à ce que mon erreur soit flagrante, ou jusqu'à ce qu'il soit obligé d'intervenir pour redresser la situation. Trois ou quatre fois durant cette période, j'avais commis des bévues. Mais je les avais considérées comme des défaillances momentanées, et j'avais toujours le sentiment que dans l'ensemble tout allait bien.

Puis un jour, on m'appela au bureau où l'on me dit que je ferais un vol de contrôle avec un nouvel examinateur. Je savais ce que cela voulait dire : l'examineur que j'avais eu jusqu'alors n'était pas convaincu que j'avais les qualifications pour être commandant de bord. Je jouais ma carrière sur un quitte ou double, sur la façon dont j'exécuterais ce vol. Si cet examinateur confirmait les hésitations de son collègue quant à mes capacités, ma promotion serait refusée. Et à cette époque, la politique de la compagnie était que si l'on échouait à cet examen, on était mis à la porte. Je serais alors à la rue et il ne me resterait plus qu'à chercher un autre emploi.

J'avais travaillé au département de formation en tant qu'instructeur volant de mécaniciens navigants ; je connaissais donc très bien la chanson et j'en fus ébranlé au plus profond de moi-même. Comme si je n'étais pas encore assez en souci, on m'assigna un examinateur qui avait la réputation d'être un dur à cuire pas né de la dernière pluie. Ce n'était pas le genre de personne à vous donner une seconde chance ou à regarder de l'autre côté si vous commettiez une petite erreur.

J'allai voir mon pasteur et lui dis : « Je vais jouer à quitte ou double et je ne sais pas ce qui va se passer, mais il est fort possible que je me retrouve au chômage. » Toute la belle confiance en moi que j'avais gagnée au cours de mes années de service à la compagnie s'était évanouie dans la profondeur du ciel. Mais après avoir parlé et prié avec le pasteur, un sentiment d'assurance et de paix m'envahit. Ma confiance revenait, et confusément je savais que l'examen se passerait bien. Ce fut effectivement le cas. Il n'y eut pas la moindre anicroche.

« Je ne vois pas ce qui pourrait clocher avec vous, me dit l'examineur à la fin du vol. Je vais vous inscrire pour un vol de contrôle semi-final. » Un obstacle franchi, et voilà que déjà le suivant se présentait. Maintenant, j'en étais au point où je serais parvenu si je n'avais pas commis les erreurs du début. Et tout le monde savait que cet examen semi-final était le vol le plus important de tous. Si on le passait sans encombre, l'examen final n'était plus guère

qu'une simple formalité. A ce stade, on était certain de passer commandant de bord.

Finalement, le grand jour arriva. A nouveau j'étais devant un quitte ou double. L'examineur était un de mes amis, un homme dont je savais qu'il était juste mais sévère. Il ne me faciliterait pas la tâche, mais il ne me la rendrait pas plus difficile que nécessaire pour s'assurer que je ferais un pilote capable, sur lequel on peut compter. Sans savoir pourquoi, lorsque nous nous dirigeâmes vers l'avion, je commençai à me sentir un peu mal à l'aise et nerveux. J'essayai de me défaire de cette sensation, mais en vain. Pendant ce temps, mon ami me disait les traditionnelles paroles d'encouragement : « Ce n'est pas une grosse affaire. Tout ce qu'il te reste à faire, c'est d'emmener l'avion de A à B comme tu le ferais dans des circonstances normales. Et si tu y arrives, tu auras réussi ton examen. »

Lorsque nous atteignîmes le cockpit, je m'installai dans le siège du commandant de bord, tandis que lui-même se sanglait dans celui du copilote. Un inspecteur de l'Administration fédérale de l'Aviation Civile nous accompagnait pour la première partie du vol.

Le contrôle prévol se passa bien, et je me disais sans arrêt que mon malaise n'avait pas de raison d'être. Je savais tout ce que je devais savoir, j'étais à mon aise dans le cockpit, et j'avais fait ce trajet de nombreuses fois en tant que copilote. « Cela devrait être du gâteau », me dis-je.

La première étape de ce vol nous menait de Kansas City à Chicago, et tandis que nous nous dirigeons vers O'Hare, le contrôleur fit quelque chose qui me prit complètement de court. J'avais décollé et atterri à Chicago pendant des années, et je pensais que j'y connaissais parfaitement les façons de travailler. Mais cette fois-ci, le contrôleur me mena à proximité de l'aéroport à haute altitude et me donna le feu vert pour une approche visuelle. N'y étant pas du tout habitué et ne m'y attendant guère, je ne réagis pas avec la promptitude et la fermeté dont j'aurais dû faire preuve. Je terminai ce vol en faisant ce que je considère comme une approche « bâclée ». Si j'avais réagi correctement lorsque le contrôleur m'autorisa à faire une approche visuelle, il n'y aurait pas eu de problème, mais j'avais hésité, et cela, un pilote ne peut se le permettre.

On apprend très vite en aéronautique qu'un pilote doit toujours précéder son avion. Il doit anticiper et réagir rapidement. Si le pilote se laisse dépasser par l'avion, au point que ce soit lui qui suive sa machine, il peut se retrouver en très mauvaise posture. Et c'est ce qui m'était arrivé pendant quelques minutes. L'atterrissage n'avait rien de dangereux, mais il n'était pas exemplaire, et il fut

salué par un silence de mort de la part des personnes présentes dans le cockpit. Elles ne firent aucune critique, mais leur silence était lourd de sens pour moi.

L'homme de la l'Administration fédérale descendit à Chicago, tandis que les autres continuèrent avec moi en direction de l'aéroport John Fitzgerald Kennedy à New York.

Tandis que nous nous approchions de New York, le contrôleur m'informa que nous ferions l'approche « Canarsie » ; elle est très compliquée, avec de nombreux changements d'altitude. Je ne sais si c'en était la raison, mais je sentis soudain un énorme poids sur mes épaules. J'avais entre les mains un gros avion à réaction rempli de passagers qui comptaient sur moi. Étais-je digne de leur confiance ? Qui étais-je pour croire que je pouvais répondre de la vie de tant de gens ? Je savais qu'il dépendait de moi de les amener sains et saufs à bon port, et je me demandai : « Mais que fais-tu ici ? Qu'est-ce qui te fait croire que tu es commandant de bord d'un avion de passagers ? »

Ces pensées n'étaient absolument pas fondées ; j'avais volé pendant des années sans le moindre incident, et j'étais parfaitement capable de traiter toute situation qui se présenterait. Pourtant, toute mon assurance s'était évanouie. Jamais je ne m'étais senti si peu sûr de moi.

J'allai de l'avant et fis mon approche, et bien qu'il n'y eût rien de franchement inexact, je savais que ma confiance en moi avait été ébranlée. J'espérais seulement que l'examineur n'avait pas vu à quel point j'étais nerveux. Lorsque nous entrâmes dans le bureau de l'aéroport, mes jambes se mirent à trembler.

Notre escale à Kennedy ne dura que quelques minutes, et bientôt nous nous dirigeons vers Indianapolis. Il faisait sombre lorsque nous arrivâmes, et j'étais toujours sous le coup de l'approche bancale que j'avais effectuée à O'Hare et des secousses qui avaient ébranlé ma confiance en moi à Kennedy. C'était une nuit magnifique, parsemée d'étoiles, et les lumières d'Indianapolis étaient nettement visibles tandis que nous commencions notre descente vers la ville. L'approche était directe, sans la moindre complication ni difficulté. Mais mon cerveau était comme paralysé ; je ratai un virage tout simple, dépassai la trajectoire finale d'approche et dus corriger la course de l'avion, zigzaguant dans le ciel avant l'atterrissage. C'était une approche digne d'un amateur, et j'avais honte de moi-même. Il n'y avait rien eu de dangereux, mais ce n'était pas du travail de professionnel, et je savais que l'examineur s'en était rendu compte.

Aucune parole ne fut échangée tandis que nous roulions vers notre terminal. Qu'y avait-il à dire ? Nous savions tous deux que je n'avais pas bien travaillé, et il était inutile d'en parler. Pourtant, ce silence était angoissant, et j'avais l'impression de m'enfoncer dans un océan d'accablement. Un intense sentiment de désespoir m'envahit. Je suffoquai sous cette pression, défaillant au moment précis où la réussite était la plus importante.

Nous avions encore une étape à couvrir cette nuit-là, jusqu'à Cleveland. Il ne me restait rien d'autre à faire que de continuer, même si j'avais l'impression que ma carrière s'était littéralement volatilisée. En reprenant ma place dans le cockpit, après avoir pris diverses informations dont la météo à Indianapolis, il me vint à l'idée de remettre mes problèmes au Seigneur. J'inclinai la tête, fermai les yeux et priai silencieusement : « Seigneur, je suis au bout du rouleau. Je n'y arrive pas seul. Si tu veux que je sois pilote, tu devras me sauver la mise. » Moins de quinze secondes après avoir dit cette prière, je sentis le poids qui m'oppressait disparaître. Il n'en resta rien. J'étais libre et léger. Je me sentis même ragaillardir et confiant, en dépit du fait que mon voyage avait été tout sauf réussi jusque là. Je compris aussi que si Dieu voulait que je sois pilote, je le serais. S'il ne le voulait pas, je n'aurais de toute façon aucune chance de le devenir. Et je savais que quelle que fût sa volonté à mon sujet, c'était le meilleur choix. Que c'était bon de se reposer sur lui !

J'eus du mal à ne pas sourire. Je savais que le trajet jusqu'à Cleveland se passerait bien. Et ce fut le cas. Je n'ai jamais effectué un aussi bon vol de toute ma vie. Durant tout le voyage, j'étais maître de l'avion, j'anticipais sur la situation, les contrôles étaient faits sur-le-champ, j'effectuai l'approche à la perfection, et tout se passa comme il le fallait. Et ce qui était le plus important, je me sentais bien, j'avais la situation bien en mains.

Je suppose qu'à cet instant, l'examineur était déchiré intérieurement. C'était un de mes amis, je le connaissais depuis des années, et il ne voulait pas que je sois licencié. Pourtant, c'était son devoir de n'accorder qu'aux plus qualifiés le rang de commandant de bord. Je pense qu'il était plus ou moins décidé de me le refuser, parce que j'avais été hésitant et incertain. Il avait assisté à un bon vol durant la dernière étape de notre voyage, mais ce n'était qu'un bon vol face à trois vols beaucoup moins bons.

Le lendemain matin, nous nous retrouvâmes dans une cafétéria pour le petit déjeuner. Outre nous deux, étaient aussi présents le mécanicien navigant et trois hôteses ; c'est moi qui fus le boute-

en-train, racontant des blagues et faisant preuve d'une grande assurance. L'examineur était assis en face de moi, m'évaluant, et je suis sûr qu'il se demandait ce qui se passait. Car durant pratiquement toute la journée précédente, j'avais été l'incarnation même de la défiance de soi, alors que maintenant je me comportais comme si je n'avais pas le moindre souci, avec la prestance d'un commandant de bord au long cours. Il ne comprenait pas que c'était le Seigneur qui m'avait transformé — et moi, je ne comprenais pas que j'avais été châtié et discipliné par le Maître Enseignant.

Nous avions deux étapes à couvrir ce jour-là : de Cleveland à Saint Louis, et de Saint Louis à Kansas City. Toutes deux furent une répétition de la dernière étape de la veille. Tout se passa à merveille, chaque chose en son temps, et il n'y eut rien dans ma façon de faire qui pût prêter le flanc à une critique de l'examineur. A la fin du vol, nous atterrîmes à Kansas City et je coupai les réacteurs.

Nous restâmes assis quelques minutes, durant lesquelles j'attendis sa réaction. Le mécanicien navigant termina son travail, nous salua et quitta le cockpit où nous demeurâmes silencieux. Finalement, l'examineur me dit : « Bon, tu es reçu. Mais laisse-moi te donner un conseil : garde la tête hors du cockpit, surtout lorsque tu arrives à un endroit comme O'Hare, où tu risques de tomber sur plus d'un os. Si tu gardes ton nez à l'intérieur du cockpit, tu auras de graves ennuis. »

Je répondis : « J'y veillerai », tout en pensant : « Tu peux me passer tous les savons que tu veux, du moment que tu me dis que je suis reçu ! » J'avais l'impression d'avoir réussi plus qu'une épreuve pour devenir pilote de ligne. J'avais appris une leçon précieuse en faisant confiance à Dieu et en soumettant ma volonté à la sienne. Cette leçon allait m'être fort utile durant ma carrière de pilote, et je ne l'ai jamais oubliée.

Avec les années, ma famille s'est bien accommodée de ma vie de mécanicien navigant, de copilote et maintenant de pilote. C'est le genre de vie idéal, en tout cas pour moi. J'aime piloter, et je sais que je ne serai jamais heureux avec un travail régulier, en allant au bureau, la serviette sous le bras, tous les jours de neuf à dix-sept heures. Il y a certaines choses que je n'aime pas dans la vie de pilote. Parfois, il m'est pénible d'être loin de la maison plusieurs jours d'affilée, mais je compense ces absences en restant plusieurs jours de suite chez moi entre deux voyages, et ainsi cela s'équilibre. Les pilotes de ligne peuvent passer plus de temps avec leur famille que ceux qui exercent certaines autres professions. J'ai donc pu consacrer beaucoup de temps à ma ferme et mes vignes. Un comman-

dant de bord ne vit pas comme certains semblent le penser. Sa vie n'est pas comparable à celle d'un officier de marine, qui peut passer plusieurs semaines, voire de longs mois sans rentrer chez lui, tandis que sa femme reste à la maison à attendre son retour. D'ailleurs, si la place le permet, la femme du pilote peut l'accompagner dans ses vols. C'est un moyen formidable de découvrir le monde, et j'en ai profité le plus largement possible.

Je me souviens de certaines fois où mon absence a rendu nécessaires certains changements dans la vie de famille, mais tant que le pilote et sa famille sont prêts à s'adapter, tout marche sans problème. Une année, alors que les enfants étaient encore petits, nous avons fêté Noël le 7 janvier, car c'était le moment le plus proche du 25 décembre où j'étais à la maison. Cela a peut-être été difficile pour les enfants d'attendre treize jours supplémentaires avant d'ouvrir leurs cadeaux, mais ils l'ont accepté de bonne grâce. Après tout, ils avaient grandi avec mon emploi du temps, et ils comprenaient la situation. Et lorsque ce fut enfin « leur » Noël, ils furent tout heureux d'avoir ce grand jour de réjouissances, alors qu'il était passé depuis longtemps pour leurs amis.

A une autre occasion, nous pensions faire un bref séjour à Miami, mais ce projet dépendait de la place qui resterait disponible sur un vol vers la Floride. Comme il n'y en avait plus, nous avons rapidement modifié nos plans et avons atterri à San Francisco. Ce genre de changement peut apporter gaieté et piment dans la vie.

Lorsque j'avais commencé mon travail à la compagnie, ma fille aînée, Debbie, n'était qu'un bébé, et nous venions d'emménager en face des parents de Pat, à Tulsa. Pat pensait être au paradis, car elle avait sa propre petite maison juste de l'autre côté de la rue, face au logement de sa mère, elle avait sa petite fille dont elle devait s'occuper, j'allais chaque jour au travail en emmenant mon casse-croûte, et je rentrais tous les soirs pour dîner. Elle était enchantée de la vie que nous menions et n'aurait rien voulu y changer. Quand je lui annonçai soudain que je voulais partir pour prendre un travail de navigant à la TWA à Kansas City, son monde s'écroula. Sa réaction fut si tumultueuse que je lui dis en fin de compte : « Si tu penses que ce sera catastrophique, voilà ce que nous allons faire. Nous allons essayer pendant cinq ans, et si au bout de cette période, cela ne te plaît toujours pas, je lâcherai ce poste et je travaillerai de nouveau au sol. » Je pense que cela ne lui laissait guère le choix, car j'étais déterminé à me laisser au moins une chance de voler.

Et ainsi, nous partîmes pour Kansas City. Au bout de cinq ans à

la TWA, je rappelai à Pat notre arrangement et lui demandai ce qu'elle dirait si je laissais tomber mon travail de navigant.

Elle rejeta la tête en arrière et éclata d'un rire sonore. Comment pouvions-nous seulement avoir l'idée d'abandonner ce style de vie ? Nous étions tous deux convaincus qu'il ne pouvait y en avoir de meilleur.

En reconsidérant ces années, j'ai pu voir la façon dont Dieu a conduit ma vie. J'ai repensé à mon vol vers Ripley il y a si longtemps, lorsque le petit aéroport était apparu au moment où j'étais sur le point d'abandonner. Je me rappelle comme je me suis battu avec la dernière énergie pour ne pas retourner dans la Marine durant la guerre de Corée, comme je tenais à cette offre des *American Airlines*. Mais Dieu savait ce qui était le meilleur pour nous. Je sentais que je lui devais tout : ma famille, ma ferme, mon poste à la TWA. Je voyais la bénédiction de Dieu sur ma vie dans le fait qu'il me permettait de faire ce que j'aimais. Bien peu de gens sont en mesure d'avoir une carrière qui concrétise leurs rêves et les satisfasse comme la mienne m'a satisfait. J'étais résolu à essayer de ne jamais interroger Dieu sur sa volonté ni de lutter contre elle ma vie durant. J'estimais que quoi qu'il m'arrivât, tant que j'essayerais de le servir, il le ferait concourir à mon bien. Il avait tout entre ses mains, et on ne pouvait vraiment pas demander mieux.

Puis, vers la fin des années soixante, Pat commença à se plaindre de ne pas se sentir bien. Elle était mal à l'aise ; en fait elle souffrait. Au début, les médecins pensaient que c'était le résultat d'une mauvaise chute qu'elle avait faite. Elle s'était foulée un muscle du dos, et se plaignait de douleurs résurgentes. Lorsqu'elle en parla aux médecins, ils lui assurèrent qu'il suffisait de laisser agir le temps. La douleur ne partirait pas du jour au lendemain.

Mais comme elle persista au-delà d'un laps de temps raisonnable, ils se mirent à chercher une autre cause. Ils trouvèrent un kyste, une grosse tumeur bénigne. Ils pensèrent que c'était de là qu'émanait la douleur, et Pat se fit opérer. Pourtant le malaise ne disparut pas. Il y eut d'autres examens, et le terrible verdict tomba : le cancer.

Nous fûmes tous deux abasourdis, stupéfiés et nous pleurâmes ensemble. Comment cela pouvait-il nous arriver ? Il faisait si bon vivre, et tant de choses nous attendaient encore.

Comment cette maladie démoniaque pouvait-elle étendre ses tentacules sur mon épouse, une femme si aimante et attentionnée qui était le plus beau cadeau que Dieu m'avait fait ? Nous avions ainsi des dizaines de questions que nous posâmes, espérant des

réponses encourageantes. Mais celles-ci ne furent qu'indécises déprimantes.

Le cancer de Pat s'était déclaré dans son rectum. S'il avait été décelé à temps, elle aurait eu de bien meilleures chances de guérison. Mais les autres problèmes qu'elle avait eus dans le dos et son kyste bénin avaient masqué la véritable cause de ses maux. Lorsqu'enfin le cancer fut découvert, il avait déjà étendu son réseau de métastases jusqu'au cerveau. Bien sûr, les médecins proposent des traitements, mais ils ne nous leurrèrent pas. Ils n'avaient pas beaucoup d'espoir.

Si seulement Pat n'était pas tombée et ne s'était pas fait mal dans le dos. Si seulement les médecins l'avaient examinée plus attentivement. *Si seulement... si seulement... si seulement !* Des pensées sur ce qu'on aurait pu faire, sur ce qu'on aurait dû faire, me hantaient.

Je crois que Pat accepta la nouvelle de sa maladie bien mieux que moi. Après le choc initial, elle sembla affronter la maladie avec tranquillité. Sa foi en Dieu ne chancela jamais. Quoi qu'il voulait faire de sa vie, elle l'acceptait. Elle accepta l'intervention chirurgicale au cerveau et la longue et pénible convalescence qui s'ensuivit. Elle accepta la chimiothérapie, qui semblait parfois pire que le mal lui-même. Elle était un exemple magnifique de grâce, de foi et de courage. Je savais qu'elle avait aussi ses moments de doute et de désespoir. Qui ne les aurait pas eus dans de telles circonstances ? Mais tandis qu'elle s'affaiblissait et que les traitements semblaient incapables d'enrayer le cancer, elle était surtout en souci pour moi et les enfants. Elle s'inquiétait et priait pour nous, et espérait que nous pourrions nous ressaisir et aller de l'avant sans elle, si c'était ce qui devait arriver.

Moi, je ne pouvais me faire à l'idée de vivre sans elle, et je me redisais encore et toujours que cela n'arriverait pas. Dieu allait intervenir miraculeusement dans nos vies. Un de ces jours, j'irais lui rendre visite à l'hôpital ; elle se redresserait dans son lit, me sourirait et me raconterait ce qui s'était passé ; elle me dirait qu'elle allait bien et qu'elle voulait rentrer. Je l'avais sincèrement remis aux bons soins et à la garde de Dieu. Mais en lui adressant cette prière d'abandon, j'attendais avec confiance qu'il la touche de sa main guérissante. Je me rends compte aujourd'hui que je jouais un double-jeu. Je disais : « Que Ta volonté soit faite », mais je m'attachais à ce que *la mienne* se fasse. J'espérais toujours que quelque chose allait se passer. Je me disais : « Elle a l'air d'aller mieux aujourd'hui. Peut-être que les traitements finissent quand même

par agir ! » Au bout d'un moment, je crois que je me mis à entretenir une sorte de dédoublement de la personnalité. Ma raison commençait à comprendre qu'elle se mourait, mais mon cœur me disait que cela ne pouvait pas arriver. J'ai l'impression que Dieu était en train de m'anesthésier pour m'insensibiliser à la douleur. Lorsque j'allais la voir, je lui parlais de son retour à la maison, et de ce que l'on ferait alors. Je lui exposais ensuite mes plans pour notre avenir commun.

Mais cet avenir n'allait jamais être. Le jour de la Saint Valentin, en 1976, la bataille que livrait Pat contre le cancer prit fin, et elle fut accueillie dans la maison de Dieu. Ce jour-là, elle fut réunie au fils que nous avions perdu tant d'années auparavant.

Depuis que nous nous étions installés à Richmond, Pat et moi avions fréquenté une des églises de la ville. Ce n'était pas l'église la plus dynamique et vivante du monde, mais elle était devenue notre foyer spirituel. Nous en avions tous deux été des membres actifs et y avions eu de bons amis. Le dimanche suivant le décès de Pat, je voulus me rendre à la maison de Dieu, car j'avais besoin de lui comme jamais auparavant. Et je crois que si j'avais pu prendre ses pieds dans mes bras et m'accrocher à lui, je l'aurais fait.

Je me rendis donc à l'église et m'assis tout au fond. Je sentis que Dieu était à mes côtés. Mais je remarquai aussi autre chose. Les autres personnes présentes ne savaient ni comment m'aborder ni quoi me dire, et je me retrouvai seul. Lorsque je quittai l'église ce dimanche matin, je me rendis compte que peu d'entre nous dans cette église marchaient vraiment en étroite communion avec Dieu. Nous étions certes croyants, mais la plupart d'entre nous semblaient plutôt stagner dans leur vie chrétienne, au lieu d'approfondir leur relation avec Dieu. Notre vie spirituelle était engoncée dans des programmes, des activités, des formes extérieures et des rites. Personne ne nous stimulait à étudier régulièrement la Parole de Dieu. Ma propre Bible se couvrait de poussière sur une étagère. Nous ne savions pas vraiment comment partager ce qui nous préoccupait les uns avec les autres, comme les Ecritures nous le demandent, et nous avions tous tendance à garder pour nous nos épreuves et nos problèmes familiaux. Je n'étais pas amer et n'en voulais à personne de ne pas m'offrir son soutien, car je savais que si quelqu'un d'autre que moi avait été dans ma situation, je n'aurais pas su non plus que faire ni que dire.

Mais ce jour-là, je décidai de me rapprocher de Dieu autant que je le pouvais. Je voulais vraiment le connaître et l'aimer comme jamais auparavant. Ainsi, dans les jours et les semaines qui

suivirent la mort de Patricia, je m'efforçai de passer du temps lui, à lire la Bible, à prier et à simplement m'attendre à lui.

Je ne veux pas dire par là qu'il me permit de vivre plus facilement la mort de Pat. Je pleurai souvent, et les enfants certainement aussi. Pourtant, le Seigneur était avec moi et me soutenait, commençai à ressentir sa présence d'une façon toute nouvelle, me consolai aussi à la pensée que j'avais passé vingt-trois ans de ma vie avec la chrétienne la plus merveilleuse que je pouvais espérer rencontrer, et que c'était bien plus que ce que beaucoup d'hommes connaissent. J'avais assez de souvenirs heureux pour le restant de mes jours, et lorsque ma vie serait à son terme, pourrais la revoir !

Je décidai de m'occuper en priorité de mes enfants. Je les aidais dans leur scolarité, je veillerais à ce qu'ils s'établissent dans la profession qu'ils allaient choisir, et alors seulement je ferais ce que je ferais du restant de ma vie.

Je crois que nos deux cadets furent les plus durement frappés par la mort de Pat. Diane était en terminale au lycée, elle était une jeune femme en passe d'entrer dans la vie active. Elle avait besoin plus que jamais des directives et des encouragements que lui fournissait sa mère. Johnny venait d'avoir treize ans et vivait les années les plus difficiles de sa vie, et si quelqu'un avait besoin de la bénédiction chrétienne de sa mère, c'était bien lui.

Lorsque Diane eut son bac, je me dis que si elle partait pour aller étudier à l'université, elle penserait un peu moins à la perte qu'elle avait subie et cela l'aiderait à traverser la mauvaise passe où elle se trouvait. Mais je me trompais. Les autres filles de son dortoir recevaient chaque jour un appel téléphonique de leur mère, à la suite duquel elles riaient et pleuraient, et auprès de laquelle elles trouvaient conseil et réconfort. Ces mères leur envoyaient des lettres, leur confectionnaient des rideaux de dentelle pour les fenêtres de leur dortoir, et leur témoignaient de l'affection comme seules des mères savent le faire. Mais Diane était là, livrée à elle-même ; personne ne se souciait d'elle, sauf son père qui ne pensait bien sûr pas à ce genre de choses. Ainsi la vie à l'université ne fit qu'accentuer sa solitude et le sentiment d'abandon qu'elle éprouvait. Elle tint sa première année, puis elle abandonna.

Il était difficile pour moi d'accorder à mes enfants l'amour et l'attention dont ils avaient besoin, car j'étais moi-même seule et vide. Le Seigneur était là, mais j'avais besoin de quelqu'un que je pouvais prendre dans mes bras et serrer contre moi.

A la fin de l'automne, quelques mois après la mort de Pat

rendis visite à ma mère à New York. Elle me demanda si j'envisageais de rencontrer d'autres femmes.

« Non, maman, lui répondis-je, ça ne m'intéresse vraiment pas.

— Franchement, je crois que tu devrais y penser.

— Oh, maman, soupirai-je. Je ne crois pas que j'y suis prêt. Et de toute façon, tu sais que je ne pourrai jamais trouver quelqu'un qui remplacera Pat. »

Mais elle insista. « Je pense vraiment que tu as besoin de quelqu'un. Tu es encore jeune, et il n'y a pas de raison que tu passes le restant de ta vie seul. »

Lors du vol de retour vers Kansas City, j'étais assis en compagnie d'un ami, qui est lui aussi pilote à la TWA. Il me fit remarquer combien l'hôtesse qui s'occupait de notre partie de la cabine semblait aimable.

Il avait raison... elle était sympathique.

Il attira mon attention sur sa personnalité attrayante.

Cela aussi était vrai.

Puis il voulut savoir si je m'étais rendu compte combien elle était séduisante.

J'étais effectivement conscient de son charme.

« Tu sais, dit-il, elle est veuve. » Selon lui, son mari était mort dans un accident quelque temps auparavant, et le moment était sans doute venu pour elle de songer à trouver un nouveau partenaire. « Tu devrais peut-être lui téléphoner, dit-il.

— Non... je ne crois pas. »

Mais ma mère avait planté la graine, et mon ami l'avait arrosée. J'en avais assez d'être seul. Peut-être le moment était-il effectivement venu pour moi d'envisager de sortir avec une femme. Plus j'observais l'hôtesse, plus elle me plaisait. Finalement, je décidai qu'à notre arrivée à Kansas City, j'irais lui proposer de sortir avec elle.

Cela n'allait pas être facile. Je n'avais pas proposé de rendez-vous à une femme depuis vingt-cinq ans, et je n'étais pas sûr de me rappeler comment on s'y prenait ! Mais j'allais essayer.

Pourtant, à mesure que nous approchions de Kansas City, j'avais de plus en plus l'impression de précipiter les choses ; et à l'arrivée, je me contentai de la remercier de nous avoir rendu le voyage si agréable. Sans plus. Aujourd'hui, je me demande si je ne me suis pas dégonflé à la dernière minute... mais il est fort possible que cela ait été le cas. Il est sans doute aussi possible que le Seigneur y ait mis sa main, lui qui avait prévu le temps et la personne de son choix.

De retour à Richmond, je me rendis le lendemain ou le surlendemain dans une quincaillerie pour acheter des outils dont j'avais besoin à la ferme. Lorsque j'arrivai à la caisse, une femme d'une beauté saisissante était en train de régler ses achats. Je connaissais la caissière et lui demandai : « Ne me présentez-vous pas à votre amie ? » Je n'allais pas la laisser filer sans avoir au moins été présenté.

Après les salutations, elle prit son paquet et sortit du magasin. Je me tournai vers la caissière : « Mais qui est donc cette huitième merveille du monde ? »

Je la bombardai de questions durant les cinq ou dix minutes qu'elle suivirent, lui extirpant tout ce qu'elle savait sur le compte de cette ravissante créature. Outre son nom, j'appris qu'elle était divorcée et chose plus intéressante encore, où elle habitait. Je pris mon courage à deux mains, allai directement chez elle, engageai la conversation et lui proposai un rendez-vous.

Il ne fallut pas attendre longtemps pour que je tombe follement amoureux d'elle. Je pensai au mariage, et il ne faisait aucun doute pour moi qu'elle y songeait aussi. Nous nous sentions si bien quand nous étions ensemble !

Judy élevait seule ses deux filles, et elle s'en tirait bien, mais avec les problèmes habituels des femmes seules : elle n'avait pas beaucoup d'argent et se privait pour ses enfants. J'avais aussi l'impression qu'on l'exploitait à son travail. Du coup, je pris une attitude farouchement protectrice. N'était-elle pas une jeune femme en détresse ? Je devenais son chevalier en armure étincelante. Elle avait besoin de quelqu'un qui veille sur elle et la protège des difficultés de la vie. Qui était mieux placé que moi pour cela ?

Je me rendis à la bijouterie, y achetai une grosse bague sertie de diamants, et à Noël cette année-là, je la demandai en mariage. Elle accepta la bague avec charme et grâce, mais je me rendis compte qu'elle était surprise. Elle ne s'attendait à rien de ce genre et ne savait comment réagir.

Nous avions une approche tout à fait différente du mariage ; le mien avait été heureux et je voulais le revivre. Mais le sien avait été catastrophique et elle ne voulait plus se brûler les doigts. Elle savourait le côté romantique de la situation, parlant de l'endroit où nous irions pour notre lune de miel, et d'autres sujets du même ordre. Mais lorsque je me mettais à parler du mariage proprement dit, sa réaction était toujours : « Oh, nous avons encore le temps d'en fixer la date. » Elle éludait toujours la question quand je devenais trop précis.

Elle était bien plus sage que moi, et elle ne tarda pas à comprendre que nos deux personnalités n'étaient pas faites l'une pour l'autre. Elle rompit les fiançailles, et à la fin du mois de janvier notre relation prit fin. Il n'en resta plus rien, et quoi que je fisse, je ne pus la rétablir. J'étais abattu et en colère, et je dis mes sentiments à Dieu. « Ce n'est pas juste ! me lamentai-je. J'ai perdu mon premier vrai amour il y a un an, et maintenant que j'ai trouvé quelqu'un d'autre, je dois la perdre elle aussi. » Je voulais qu'il me dise ce qui se passait, mais je n'eus pas de réponse. Il me laissa me vautrer dans la pitié de soi, passant des nuits d'insomnies à fixer le plafond, jusqu'à ce qu'un jour je capitule ; je lui fis confiance et acceptai la situation de bonne grâce et avec le sourire.

Puis, le dimanche suivant — on était en février — en entrant dans l'église, j'aperçus une femme attrayante que je n'avais jamais vue auparavant, et qui parlait avec un de mes amis. Je les rejoignis et tapotai l'épaule de mon ami. « Qui est cette jeune dame que tu ne me présentes pas ? »

Je reconnus son nom lorsqu'il me la présenta. Phyllis était institutrice et venait de divorcer. Elle avait trois enfants et était membre de mon église, même si je ne l'avais jamais rencontrée jusqu'alors. Il me semble vraiment étrange que dans une ville d'à peine cinq mille habitants, Phyllis et moi ayons pu habiter à portée de voix l'un de l'autre pendant des années, sans jamais nous rencontrer ni nous adresser la parole !

Lorsque j'entrai dans l'église ce dimanche-là et que je la vis avec mon ami, je sus d'emblée que c'était une femme hors du commun. Je sortis avec elle le soir même, et à nouveau trois jours plus tard. Puis nos sorties se succédèrent à un rythme de plus en plus rapide. Ayant été récemment échaudé, je me méfiais d'un attachement si rapide.

Pourtant, je ne pus y résister, car il était si bon d'être avec elle. Nous semblions nous apprécier mutuellement chaque fois que nous nous rencontrions et quoi que nous fassions. C'était comme si Dieu m'avait tapoté l'épaule ce jour-là à l'église en me disant : « C'est elle que j'ai choisie pour toi, John. »

Nous nous sommes mariés dans notre église le 19 juin 1977. Je ne pus avoir que quatre jours de congé entre mes voyages pour notre lune de miel ; c'est pourquoi nous avons opté pour un bref séjour à San Francisco, et je fis visiter à mon épouse une de mes villes préférées. Nous avons dîné dans des restaurants au sommet de gratte-ciel plongés dans le brouillard, nous avons ri comme des enfants dans les funiculaires, nous avons mangé des crevettes sur

le wharf, et nous nous sommes serrés l'un contre l'autre à bord des vedettes de la baie.

Après notre retour à la maison, nous nous sommes installés à la ferme et avons entrepris la tâche, parfois frustrante mais vitale, de fondre nos deux familles en une seule. De mes enfants, Debbie était bien partie dans sa carrière d'infirmière diplômée d'Etat, Alan était à l'université, Diane allait bientôt nous quitter pour se marier et fonder sa propre famille ; il ne restait donc plus que John B. qui terminait ses études au lycée. Nous lui avons installé un appartement de célibataire dans la cave pour qu'il puisse avoir son indépendance et bien accueillir ses amis. Nous disions qu'il habitait sous la maison.

Des trois enfants de Phyllis, Russ était engagé dans le Corps des *Marines*, Jeff allait et venait au gré de la situation de ses finances, et Cindy resta avec nous pour terminer ses études au lycée. Nous lui avons donné l'ancienne chambre de Debbie, et malgré les années où elle était restée inoccupée, elle eut le même effet sur les deux filles : toutes deux restaient de longues heures enfermées dans la chambre, occupées à je ne sais quel rituel féminin ; le seul signe de vie étant la mauvaise musique qui en émanait, et une très forte réticence à en sortir pour épousseter les meubles ou préparer le repas.

Diane était dans une situation particulièrement difficile. Sa mère lui manquant toujours terriblement, elle avait éprouvé consolation et soulagement à la maison à aider son père et son frère en faisant le ménage, et ce pour se voir presque immédiatement remplacée en tant que maîtresse de maison par une autre femme. Elle avait été un véritable soutien tandis que je fréquentais Phyllis et avait été de bon conseil pour le soupirant rouillé que j'étais. Mais maintenant, elle était dans une position insupportable que nous n'avions pas prévue. Sa solution fut de nous quitter. Elle était furieuse et avait des raisons de l'être, mais comme elle avait le même bon cœur que sa mère, cela ne dura pas. Elle est maintenant près de chez nous avec son mari et ses trois enfants, et nous avons de très bons rapports.

La situation de Cindy était différente, mais tout aussi difficile. Lorsque ses parents se séparèrent, Cindy se raccrocha à l'espoir que ce ne serait que pour un temps, et qu'ils se réuniraient un jour. Elle me considéra donc comme un intrus qui ruinait toute chance de voir ses espoirs se réaliser, et elle m'en voulut. Par de petites choses, elle me fit comprendre ce qu'elle ressentait, et ce fut une période pénible, car je voulais l'aimer et être aimé par elle. Je tenais

aussi à ce qu'elle comprenne que j'aimais sa mère, et qu'en fin de compte je ne pouvais rien au fait que ses parents n'avaient pas pu réussir leur mariage. Certains matins, alors que Phyllis et moi étions attablés pour le petit déjeuner, Cindy, en partant à l'école, passait la tête par la porte entrebâillée et disait d'un ton enjoué : « Salut, maman ! » Elle m'ignorait complètement, et cela me faisait mal. Mais je comprenais ce qu'elle ressentait, et je souffrais aussi pour elle. Entre-temps, elle a rencontré le Seigneur et s'est donnée entièrement et inconditionnellement à lui. Elle est aujourd'hui une des jeunes femmes les plus radieuses et enjouées que j'aie connues. Elle est une preuve de la grâce de Dieu, et nous la chérissons tendrement.

Ainsi, nous nous sommes peu à peu frayé un passage à travers toutes les frustrations et les difficultés. A une douloureuse exception près.

La quête d'un sens à sa vie conduisit mon fils Alan dans une secte religieuse alors qu'il était à l'université. Cette secte prit littéralement le contrôle de sa vie. Il n'arrivait plus à croire qu'il pouvait faire un mouvement sans la bénédiction de son guru, Bagwan Shree Rajneesh. Alan avait toujours été un garçon sensible, mais son engagement dans la secte eut un profond effet sur sa personnalité. Souvent déprimé, il manquait totalement d'impulsion positive pour aller de l'avant dans la vie. Il s'essaya dans l'Armée de l'Air, et connut quelques années de succès et de réalisations saillantes. Mais son retour à la vie civile, et par conséquent la disparition du cadre sécurisant de l'Armée, le replongea dans une errance sans but.

J'essayai de lui parler de Jésus, mais il ne sembla pas s'y intéresser. Il était complètement sous la coupe de son chef spirituel originaire d'Extrême-Orient. Puis, le 11 octobre 1984, notre pauvre Alan, perdu et brisé, mit fin à sa vie. Sa mort fut à bien des égards beaucoup plus difficile à accepter que celle de sa mère. Je savais que Patricia avait eu une vraie relation avec Dieu, et lorsqu'elle était morte, je savais que je la reverrais dans l'éternité. Je n'avais pas la même certitude à propos d'Alan, et je ne pus que m'en remettre à la grâce de Dieu. Ce qui me fit encore plus mal, c'est le fait que je savais qu'Alan cherchait la vérité ; mais il ne la reconnut pas quand elle lui fut présentée. Son esprit avait été empoisonné par un système mensonger qui prétend que Dieu est loin de l'homme et qu'on ne peut le connaître, que les religions ne sont que de vaines tentatives pour franchir ce fossé, et qu'elles ne valent pas plus les unes que les autres. J'ai tout essayé pour l'atteindre,

mais il n'écoutait pas. Au lieu de la vérité, il accepta aveuglément les sornettes d'un guru qui promettait le paradis, mais qui n'était que mort et douleur. Le décès d'Alan fut un coup terrible, mais la grâce de Dieu et le soutien de mon épouse me permirent de supporter cette nouvelle épreuve.

Nous reçûmes aussi de nombreuses marques d'affection et de sympathie de la part des chrétiens de notre nouvelle église, *Christian Chapel*, à Richmond. Nous en étions devenus membres l'année précédente, après avoir été de moins en moins satisfaits de l'église que nous fréquentions depuis des années. Nous deux nous eûmes l'impression que quelque chose y manquait. En général nous sortions du culte vides et insatisfaits. On nous encourageait pas à grandir spirituellement, et les sermons, qui étaient des messages du Dieu d'amour et de grâce, ne nous donnaient aucun réconfort. Nous y allions semaine après semaine, mais la fréquentation du culte devint de plus en plus formelle, une obligation envers Dieu ou une coutume sociale. Nous n'étions pas satisfaits dans cette église, et pourtant nous en étions membres depuis des années. Quelque insatisfaits que nous étions, elle restait notre foyer spirituel. Et il n'est jamais facile de quitter sa famille et ses amis. Je me disais, pour défendre l'église : « Je comprends pourquoi aucun jeune ne voudrait s'y rattacher... mais je suis un chrétien et je me réjouis d'être dans la maison de Dieu, même si je ne suis pas grand-chose du culte. » C'est précisément ce genre de raisonnement qui a fait croire à mes enfants que le christianisme était ennuyeux et dépassé.

Puis, un dimanche soir, alors que j'étais en voyage, j'ai vu Phyllis de ma chambre d'hôtel. Elle pétillait d'excitation.

« John, je me suis rendue ce soir dans l'église la plus formelle qui soit.

— Oh, vraiment ?

— Oui, il s'agit de *Christian Chapel*. Tu aurais dû entendre le sermon. C'était super ! » Elle ne tarissait pas d'éloges pour le prédicateur, Brian Guy, et pour l'église. Elle continua en disant que les gens semblaient bouillants pour Dieu, et qu'on y ressentait la chaleur de leur amour chrétien.

J'étais heureux d'entendre que Phyllis avait apprécié le culte, mais son enthousiasme me laissait un peu sceptique. Je savais que les premières impressions sont souvent trompeuses. Et je ne savais rien de cette église, de ce qu'elle professait et croyait. J'acceptai cependant de m'y rendre avec elle quand je rentrerais. Je voulais entendre moi-même ce merveilleux prédicateur.

Lorsque je me rendis à *Christian Chapel* avec Phyllis, je compris pourquoi elle avait été si impressionnée. Brian était effectivement un bon prédicateur, les gens semblaient vraiment aimer le Seigneur, et une communion joyeuse les unissait. Le culte dominical avait l'air d'une fête.

Nous commençâmes par y aller de temps à autre, particulièrement lorsque nous avions l'impression d'avoir besoin d'un « remontrant spirituel ». Puis, un dimanche matin, nous eûmes tant de joie à y être pour le culte que nous décidâmes d'y retourner le soir.

Au début de la réunion, Brian invita l'assistance à prier. Et lorsque l'homme qui était assis derrière moi se mit à prier, je n'en crus pas mes oreilles. Il avait une voix grave et vibrante, et je n'ai jamais entendu quelqu'un prier avec autant de ferveur. J'avais presque l'impression que c'était le Seigneur lui-même qui parlait ! L'homme remerciait Dieu, et il était évident que cela venait du cœur. C'était le genre de prière que les gens de *Christian Chapel* avaient l'habitude de faire. Et lorsque d'autres se mirent à prier, je fus subjugué par la belle simplicité de leur prière qui témoignait de leur relation avec Dieu qu'à l'évidence ils considéraient comme leur Père aimant. Moi, j'avais l'habitude d'une église où les gens s'asseyaient sur les bancs, gardaient la bouche fermée et laissaient le soin au pasteur de tout faire.

Ce dimanche soir à *Christian Chapel* fut pour moi le tournant décisif. Je me dis : « Si cette église a suscité des gens qui peuvent s'adresser à Dieu comme ces gens le font, alors je veux en être. » Phyllis ressentait la même chose, et nous décidâmes de fréquenter *Christian Chapel* au moins jusqu'à la fin de l'année, ce qui faisait trois mois. Et au bout de ce laps de temps, nous avions compris que nous avions trouvé le foyer spirituel après lequel nous avions toujours soupiré. Nous étions enchantés de faire partie d'une telle église, et nous faisions tous deux de grands progrès dans notre vie spirituelle.

Avec les années, Phyllis et moi nous rapprochâmes toujours plus l'un de l'autre, découvrant que nous avions de plus en plus de choses en commun. Je fus particulièrement heureux quand, deux ans après notre mariage, Phyllis découvrit elle-même les joies du pilotage.

Nous étions à Oshkosh, dans le Wisconsin, à la convention de l'Association aéronautique expérimentale, qui est la plus grande manifestation du genre au monde. Chaque année, en juillet, je me rends avec mon avion léger *Navion* à Oshkosh, pour me replonger des heures durant dans la nostalgie, l'histoire et la technique de

l'aviation. Des milliers d'aéronefs s'y trouvent, de toutes les marques, types, tailles et couleurs, et pour quelqu'un qui aime l'aviation comme moi, c'est un coin de paradis sur terre. Phyllis, l'inverse, s'efforçait de sourire et de me suivre tandis que je l'entraînais, trois jours à la file, le long des rangées d'avions. Elle prenait un air surpris et intéressé lorsque je lui parlais d'une découverte renversante que je venais de faire et qui la laissait sans doute toute à fait indifférente. En fait, elle semblait de si bonne humeur que je croyais qu'elle y trouvait le même plaisir que moi. Je me trompais. Elle avait mal aux pieds et s'ennuyait.

Finalement, le troisième jour de la convention, elle me dit qu'elle irait assister à une des nombreuses conférences qui figuraient au programme et elle me laisserait aller de mon côté sillonner en tous sens les trois kilomètres et quelques d'alignements d'avions tous neufs. Ce qu'elle voulait en fait, c'était se glisser sous une des tentes, où elle serait au moins à l'ombre, s'asseoir les pieds sur une chaise et siroter un verre de thé glacé.

La conférence qu'elle choisit de suivre s'adressait aux femmes de pilote.

« Si vous êtes mariée à un pilote, commença l'orateur, vous devriez pour le moins savoir comment poser l'appareil à bord duquel vous vous trouvez. » Cela semblait sensé.

« Vous ne pensez pas que le cas se produira, continua-t-il, mais si vous êtes là-haut et qu'il arrive quelque chose à votre mari. Imaginez qu'il soit inconscient. Sauriez-vous poser l'avion en toute sécurité ? » Cette fois, il avait gagné toute son attention. Et plus Phyllis écoutait, plus elle aimait ce qu'elle entendait. Elle avait toujours pensé que le pilotage était quelque chose de techniquement très compliqué qui nécessitait des années d'études et de pratique. Mais ce conférencier avait l'art de rendre son sujet intéressant, et même assez simple...

Au moment où je vins à la tente pour la chercher, le conférencier en était à sa conclusion. Phyllis trépignait d'enthousiasme. « Dis-moi donc, me dit-elle, il ne faut pas être un superman pour piloter. Je pourrais aussi le faire ! »

J'éclatai de rire. « Bien sûr que tu pourrais le faire ! »

Je ne compris pourtant pas combien elle était sérieuse. Mais je m'en rendis compte le lendemain, lorsqu'elle insista pour être au terrain d'aviation à huit heures, et pouvoir ainsi suivre la deuxième partie de la conférence.

« Huit heures ! protestai-je. Nous n'y serons jamais si tôt ! » Dix heures me semblait assez matinal.

Mais elle insista. «Je dois entendre la deuxième partie de la conférence!»

A la fin de cette deuxième partie, elle était convaincue qu'elle pouvait piloter un avion. Tout à coup, cette idée la passionnait!

Et moi, je n'allais pas rater l'occasion! Il fallait agir avant de lui laisser le temps de se désintéresser de la chose. Dans les vingt-quatre heures qui suivirent notre retour à Richmond, Phyllis et moi nous rendîmes au petit aéroport de la ville voisine d'Henrietta, et Phyllis y eut sa première leçon de pilotage. Comme je m'y attendais, elle l'apprécia beaucoup. Cela faisait quarante ans que l'aviation me passionnait, et c'était formidable de voir la femme que j'aimais commencer à partager mon enthousiasme. Elle n'eut pas la possibilité de voler tellement souvent, ce qui lui valut d'attendre un an avant d'avoir sa licence de pilote. Le jour où elle fit son vol en solo fut un très grand jour pour nous deux. Ce jour-là, je crois que j'éprouvai un peu ce qu'un oiseau femelle doit ressentir lorsqu'il voit ses oisillons étendre leurs ailes et s'envoler pour la première fois du nid. Peut-être l'analogie n'est-elle pas parfaite, mais j'étais très fier, ému et heureux pour elle.

Puis, en automne 1981, nous avions prévu de nous rendre en avion avec des amis dans l'Oklahoma pour participer à une retraite organisée par notre ami Arnold Prater, un écrivain et évangéliste méthodiste qui avait eu une influence profonde sur nous. Mais au dernier moment, les aléas de la vie de pilote m'empêchèrent de me rendre à cette retraite. Nous étions tous deux déçus, car ce genre de rencontre nous aide toujours à «recharger nos accus spirituels». Puis une pensée me vint à l'esprit: ce n'est pas parce que moi je ne pouvais pas y aller que Phyllis devait renoncer à s'y rendre et à y amener nos amis.

«Moi? fit-elle. Voler? Toute seule?

— Pourquoi pas? Tu y arriveras.»

Elle réfléchit un moment, puis elle acquiesça. «Je pourrai y arriver, n'est-ce pas?»

Et elle le fit. Elle vola depuis le Missouri jusqu'aux lointaines collines de l'Oklahoma et revint sans la moindre anicroche, et cette retraite fut une expérience formidable.

Tandis que Phyllis découvrait les joies du pilotage, je continuais de voler avec le même plaisir pour la TWA.

Au printemps 1985, j'avais suivi une formation et obtenu la qualification pour piloter le *Lockheed L-1011 TriStar*, et je pensai que j'avais assez d'ancienneté pour obtenir mon transfert à la division internationale à New York. Le transfert fut effectif en avril, et je

commençai à faire la navette entre mon domicile dans le Missouri et New York.

Les affectations aux vols sont accordées sur la base de l'ancienneté, le pilote le plus ancien ayant la primeur, et le nouveau venu se contentant de ce qui reste. Ce mois-là, je posai ma candidature pour tous les vols sur *L-1011*, pour les internationaux d'abord, puis pour les vols intérieurs. En deuxième choix, je m'inscrivis pour quelques vols sur *Boeing 727* en Méditerranée. J'avais déjà fait quelques trajets internationaux en tant que mécanicien navigant dans les années cinquante. Mais c'était avec le *Constellation*, un quadrimoteur à hélices, et lorsque les avions commerciaux à réaction firent leur apparition, je n'avais plus la qualification requise, et je n'avais donc plus été outremer depuis lors.

Il s'avéra cette fois-ci que je n'avais pas l'ancienneté nécessaire pour obtenir le commandement d'un *TriStar*. On m'accorda donc mon deuxième choix : des vols sur *Boeing 727* en Méditerranée. Le mois d'avril me surprit donc à Rome, reliant diverses villes d'Europe et d'Afrique du Nord.

Lors de mon premier vol, un pilote expérimenté m'accompagna pour me guider et m'apprendre les particularités locales. En prenant notre petit déjeuner dans un hôtel du Caire, il m'avertit des dangers que je pouvais rencontrer au Moyen-Orient.

« Vous savez, me dit-il, vous êtes ici dans un environnement totalement différent, et il se pourrait qu'il vous arrive des choses étranges. Vous n'êtes ni à Pittsburgh ni à Chicago. Vous devez savoir ce qui se passe sur les passerelles d'embarquement et autour de votre avion. Gardez les yeux ouverts lorsque vous êtes dans ces aéroports. Soyez attentif aux personnes bizarres et aux situations qui paraîtraient anormales. »

J'appréciai ses conseils, mais à vrai dire, je ne crus pas que quelque chose d'extraordinaire m'arriverait. Après tout, cela faisait plus de trente ans que je volais pour le compte de la TWA, soit plus de vingt mille heures de vol, et je n'avais jamais connu de problème majeur. Il n'y avait aucune raison de penser que quelque chose de fâcheux pouvait surgir maintenant. Oui, je savais qu'il y avait eu des détournements et qu'il pouvait s'en reproduire. Mais je n'y pensais pas plus que l'on ne pense être impliqué dans un accident de voiture en prenant le volant. Vous savez que c'est toujours possible, mais vous ne pensez pas que cela vous arrivera.

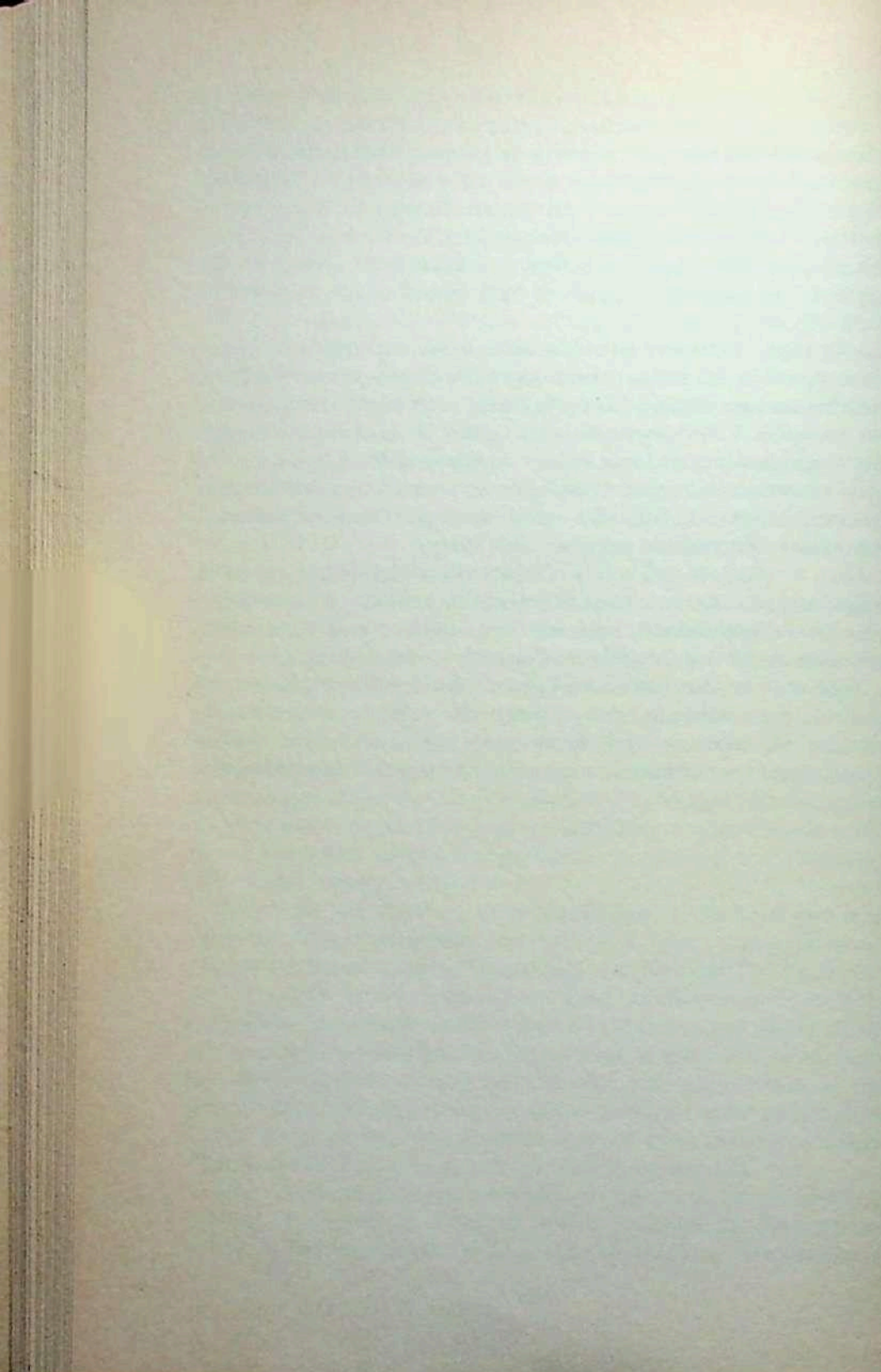
Au cours du mois de mai, ma base d'opérations fut transférée à Athènes, et j'effectuai plusieurs vols à partir de là. Pendant ce temps, à la maison, de malheureux incidents se déroulaient à

Christian Chapel. Un conflit avait éclaté entre Brian et les anciens, et Brian démissionna. Pourtant, la plupart des membres de l'église le considéraient encore comme leur pasteur. Un groupe de près d'une centaine de personnes se rendit à une réunion qui se déroula chez nous, en présence de Brian, pour discuter de ce que nous devions faire à l'avenir. Nous étions déçus, désorientés et frustrés, et la plupart d'entre nous pensaient qu'il fallait fonder une nouvelle église pour continuer le travail que nous avions entrepris à *Christian Chapel*.

Mais Brian avait promis aux anciens qu'il ne prêcherait pas sur place pendant au moins trente jours, et il nous conseilla de ne prendre aucune décision avant la fin de ce délai. Il nous encouragea toutefois à fréquenter d'autres églises de la région. Il voulait que nous glanions les idées qui nous plaisaient. Puis, lorsque nous nous réunirions le mois suivant, si nous avions toujours l'intention de commencer une nouvelle église, nous pourrions incorporer à notre culte certaines de ces nouvelles idées.

Avec le recul, je me rends compte que c'était un temps où le Seigneur agissait, nous forçant à sortir de nos structures établies pour nous introduire à quelque chose de nouveau. Mais sur le moment, ce fut une période d'incertitude et de confusion.

Telle était la situation en ce 11 juin 1985, lorsque Phyllis et moi partîmes pour Athènes avec en perspective notre croisière d'anniversaire de mariage qui devait nous emmener dans les îles grecques, et que commença mon périple imprévu dans les griffes du terrorisme.



Chapitre quatre

Terreur dans le ciel

« Nous avons un pirate à bord ! »

Ces paroles prononcées par Christian Zimmermann me firent comprendre qu'un vol qui avait débuté de façon tout à fait routinière prenait soudain une toute autre tournure. Qui étaient les pirates ? Que voulaient-ils ? Combien étaient-ils ? Était-il possible de les rendre inoffensifs ?

Je suis sûr que tout le monde se posait les mêmes questions. Je regardai Christian. Il passait déjà aux actes. Se baissant, il s'empara de la hache d'incendie accrochée à la cloison de la porte. L'enlevant de son support, il la cacha dans un compartiment de son bureau. Il ne savait pas de quel type d'armes les pirates disposaient, mais il ne voulait pas leur en fournir une supplémentaire. Il avait réagi avec une extrême promptitude.

Pendant ce temps, le bruit des coups sourds continuait... Puis quelqu'un frappa à la porte du cockpit. Les coups, d'abord fermes mais non violents, furent rapidement suivis de cognements sourds. Quel qu'en fût l'auteur, il n'allait pas s'arrêter avant qu'on ouvre. Soudain, le panneau inférieur de la porte vola à l'intérieur du cockpit.

« Commandant, ils nous frappent. Je vous en prie, ouvrez la porte ! » C'était la voix d'Uli dans l'interphone. Elle n'était pas hystérique, mais je compris qu'elle avait peur, et je ne savais pas ce que les pirates pouvaient lui faire.

Je me tournai vers Christian. « Ouvrez la porte ! » Il la déverrouilla, et avant même qu'il ait pu l'ouvrir complètement, deux jeunes hommes jaillirent à l'intérieur du cockpit. Au moins l'un d'entre eux agita un pistolet automatique de gros calibre en gueulant littéralement ses ordres. « Algera ! Algera ! » aboyait-il.

A cause de son accent arabe à couper au couteau, je ne compris pas ce qu'il disait. Je me tournai vers lui, et il me planta son pistolet sur la figure.

« Algera ! » cria-t-il à nouveau.

Cette fois-ci, je compris. « Oh, vous voulez dire Alger ?

— Algera !

— Okay ! On vous emmène à Alger. Tout ce que vous voulez. Mais ne vous énervez pas ! »

Le pistolet ne me faisait pas peur, mais l'autre bonhomme tenait deux grenades à main et ce qui semblait être un pain de plastic. Si les faisait exploser, combien de morts et de blessés y aurait-il ? Sans parler d'un crash probable.

Nos pirates étaient deux jeunes gens d'une vingtaine d'années. Ils étaient bien vêtus et avaient l'air de gens ordinaires ; rien ne laissait penser qu'il s'agissait de pirates de l'air ou de tueurs. Mais je me rendis immédiatement compte qu'ils étaient extrêmement nerveux et tendus. Ils savaient que ce qu'ils faisaient était très grave et dangereux ; ils n'étaient que deux contre les cent cinquante passagers de l'avion, et ils étaient prêts à faire tout ce qui était en leur pouvoir pour rester maîtres de la situation.

Ils ne cessèrent d'aller et venir dans le cockpit, de courir dans les allées, tapant de temps en temps sur la tête des passagers pour montrer qu'ils ne plaisantaient pas. A ce moment-là, bien sûr, nous ne savions pas combien de pirates nous avions à bord. En fait, ils auraient dû être trois, mais le troisième n'avait pas pu obtenir de place à l'aéroport d'Athènes.

Dès qu'ils sortirent du cockpit, Phil se précipita sur la radio pour annoncer que nous avions été détournés. Lorsqu'il eut terminé, nous nous regardâmes les uns les autres un moment, nous demandant ce qui allait nous arriver.

« On dirait que nous allons nous rendre à Alger », fis-je.

Phil sembla déconcerté. « Mais où est-ce ?

— Sais pas. Quelque part sur la côte nord-africaine, à l'ouest d'ici. C'est tout ce que je sais. »

Phil commença à fouiller ses cartes, cherchant à localiser Alger. Lorsqu'enfin il y parvint, nous dûmes calculer quelle distance nous en séparait et si nous avions assez de carburant pour y parvenir.

Nous n'en avions pas assez. Il y en avait 17 000 livres à bord, ce qui était suffisant pour aller à Rome. Mais si nous mettions le cap sur Alger, nous nous écraserions quelque part en mer.

Comment transmettre cette information à ces gaillards ? Et même si nous y parvenions, nous croiraient-ils ? Lorsque le chef — celui qui avait le pistolet — revint dans le cockpit, j'essayai de lui dire qu'il n'était pas possible d'aller à Alger.

« Pas Alger, fis-je dans un anglais "petit nègre". Pas d'essence.

Il me regarda sans comprendre. « Algera ! »

Je lui montrai la jauge et essayai de lui faire comprendre avec des gestes ce que je voulais lui dire, mais rien n'y fit.

« Algera ! »

On lui avait apparemment appris lors de sa formation de pirate — et ces types étaient très bien entraînés — que les commandants de bord étaient des gens retors qui mentaient et feraient tout pour les tromper. Mais son entêtement commença à me taper sur les nerfs. Ce n'était qu'un gamin — et moi j'étais un commandant de bord d'expérience. Qui plus est, c'était mon avion, et la moutarde me montait au nez de voir que ce blanc-bec prétendait me dire ce que je pouvais et ce que je ne pouvais pas en faire. Je connaissais ses capacités et ses limites.

Il m'agita de nouveau le pistolet sous le nez. « Algera ! » Etait-ce donc le seul mot qu'il connaissait ?

« Ecoute, fis-je d'un ton sec, si tu continues à ce jeu-là, je vais te flanquer à l'eau au large de Tunis. Parce que c'est là que je tomberai en panne sèche ! »

Mon éclat subit de colère lui fit saisir que je ne plaisantais pas. Il sembla comprendre, et il était prêt au moins à faire un compromis.

Durant tout ce temps, j'avais essayé de parler aux pirates dans un anglais « petit nègre ». Mais à ce moment, nous découvrîmes, je ne sais plus comment, que l'un d'eux parlait couramment allemand. C'était une bonne chose, car Uli parle aussi cette langue et était donc en mesure de nous servir d'interprète. Avec son aide, je leur fis accepter le Caire comme nouvelle destination. Le Caire était beaucoup plus près qu'Alger, et je pensais pouvoir y arriver sans encombre. Nous pourrions y faire le plein de carburant, et reprendre de là le vol pour Alger.

Phil consulta donc à nouveau ses cartes, établissant un trajet pour le Caire, pendant que les deux pirates discutaient sur un ton excité en arabe. Apparemment, ils reconsidéraient l'idée du Caire. Ils savaient que les conditions de sécurité de son aéroport sont très sévères, et ils n'étaient pas sûrs de la réception qu'on leur réserverait en Egypte.

Celui avec le pistolet nous fit savoir qu'ils avaient changé d'avis. « Baïrut ! cria-t-il. Baïrut ! Seulement essence ! »

Je regardai Christian, qui me rendit mon regard, puis nous nous tournâmes vers Phil. Aucun de nous ne comprenait ce que le pirate voulait dire. Soudain, je saisis. « Je crois qu'ils veulent que nous allions à Beyrouth. »

L'autre pirate acquiesça. « Baïrut ! »

Pour moi, cela ne posait pas de problème. Je savais que

Beyrouth était à quelques kilomètres au nord de Tel Aviv, comme Tel Aviv est à la même distance d'Athènes que Rome, savais que nous avions assez de carburant pour y arriver. Peut-être que si nous les débarquions là où ils voulaient se rendre, ils iraient de leur côté et nous laisseraient tranquilles. De toute façon, nous serions bien plus en sécurité au sol que dans le ciel, à voler dans tous les sens, sans destination précise.

Une fois de plus, nous changeâmes de direction et mîmes le cap sur la côte est de la Méditerranée. Soudain, il me vint une idée machiavélique. Je me demandai si je pouvais déposer ces gaillards à Tel Aviv en leur faisant croire que nous atterrissions à Beyrouth. Il fallait que j'y réfléchisse. Mais presque immédiatement, comme s'il avait lu dans mes pensées, un des pirates demanda à parler à Beyrouth par radio. J'essayai de lui expliquer que nous en étions encore éloignés de plus de mille kilomètres, et qu'il fallait attendre d'en être à moins de trois cents kilomètres pour pouvoir parler à la tour de contrôle de son aéroport. Il sembla me croire et être satisfait de ce que je lui disais la vérité. Tous deux semblaient nous donner plus de crédit depuis que je m'étais énervé.

Mais ils n'avaient pas compris tout ce que je leur avais dit, parce que toutes les cinq minutes ils redemandaient à parler à « Baïrouth ». Dans ces conditions, je pouvais enterrer mon projet de les larguer à Tel Aviv.

Tandis que nous établissions notre route pour Beyrouth, les pirates semblèrent devenir de plus en plus tendus et violents. Lorsqu'ils étaient entrés pour la première fois dans le cockpit, ils avaient tout de suite cherché la hache d'incendie et exigé de savoir où elle était. Christian leur avait dit que nous n'en avions pas. Nous découvrîmes bientôt pourquoi ils la voulaient. Utilisant comme arme la masse le panneau de porte qu'ils avaient fait sauter à coups de pied, l'un d'eux fracassa méthodiquement la poignée et la serrure de la porte, y laissant à la place un trou béant. De ce fait, la porte oscillait librement et nous ne pouvions plus nous enfermer dans le cockpit. Puis l'un des pirates arracha en le tordant violemment un des bras du fauteuil de mécanicien de Christian, pendant que l'autre, qui avait ligoté un des jeunes militaires américains que nous avions à bord, l'amena à l'avant et le jeta au sol dans le passage du cockpit. Puis ils le frappèrent sauvagement en utilisant le bras du fauteuil comme gourdin. Ils continuèrent ainsi leurs allées et venues dans les couloirs de la cabine, frappant les passagers de partout et d'autre avec la crosse de leurs armes. Puis ils revenaient dans le cockpit et assenaient des coups à Christian.

Moi, ils me laissèrent à peu près tranquille, mais pour son malheur, la place du pauvre Christian était la plus proche de la porte du cockpit.

Les pirates se ruaient dans le cockpit, lui assenaient un bon coup sur la tête ou les épaules, puis ressortaient aussi vite qu'ils étaient entrés, et on les entendait frapper les passagers.

Nous sûmes plus tard qu'ils les avaient obligés à baisser la tête et à garder cette position inconfortable pendant des heures. Ceux qui ne pouvaient pas se maintenir ainsi subissaient un traitement spécialement violent. Une femme d'un certain âge en particulier ne put garder la tête baissée aussi longtemps. N'en pouvant plus, elle se redressa pour essayer de soulager la douleur dans le dos. Immédiatement, un des pirates lui sauta sur le dos avec les pieds, lui écrasant le visage contre les jambes ; ses lunettes en furent brisées !

Je ne sais pas pourquoi ils ne me frappèrent pas. Peut-être était-ce par respect pour ma position de commandant. Peut-être pensaient-ils que j'étais si fragile et âgé que je m'évanouirais s'ils me touchaient du doigt ! Ou alors il leur était plus facile de frapper Christian, qui était près de la porte. De temps en temps, ils assenaient un coup à Phil, mais en général c'était Christian qui était leur souffre-douleur. Au bout d'un moment, il était drôlement amoché. Le sang lui coulait d'une coupure au front sur le visage, et des taches de sang sur sa chemise révélaient les autres endroits où on l'avait frappé.

Lorsque, après lui avoir assené un coup particulièrement méchant, les pirates quittèrent une nouvelle fois le cockpit, je le regardai sans savoir quoi dire. Je voulais essayer de l'encourager, mais que pouvais-je lui dire dans une telle situation ?

Il m'adressa un petit sourire pitoyable. « Eh bien, fit-il, je crois que nous avons un puissant ami là-haut qui veille sur nous ! »

L'espace d'une seconde, je regardai par les hublots supérieurs du cockpit, m'attendant à voir un chasseur américain voler au-dessus de nous. Mais je ne vis que le ciel bleu.

Je me retournai vers Christian, ne comprenant pas de quoi il parlait. Il me montra l'épingle que je portais à la cravate. Son motif était une colombe, symbole du Saint-Esprit.

« Oh ! Et comment ! Je t'approuve sans réserve ! »

C'est ainsi que je découvris que Christian était chrétien. Jusque là, je l'avais appelé Chris, mais maintenant je me rendais compte qu'il voulait être appelé par son nom complet, Christian, pour une raison bien précise. (« Chrétien » se dit « christian » en anglais. Ndt)

J'éprouvais un grand réconfort de savoir que nous avions tous deux une foi profonde en Jésus-Christ.

Maintenant que nous savions du moins où nous allions, j'espérais que nos gardiens allaient se détendre et être moins agressifs. Mais s'il y eut un changement, ce fut en pire. Ils nous firent bien comprendre, à Uli en allemand et à nous autres dans un anglais haché, qu'ils exécutaient une mission-suicide et qu'ils n'hésiteraient pas à mourir pour leur cause, quoique nous n'ayions encore aucune idée de ce que pouvait être cette cause. Non seulement ils étaient prêts à mourir, mais ils n'auraient aucun scrupule à nous entraîner tous dans la mort !

En arrivant au large de Chypre, nous pûmes enfin établir contact radio avec Beyrouth. Le contrôleur libanais me répondit au moment précis où je pensais qu'il allait le faire. Il ne voulait rien avoir à faire avec nous et nous annonça que l'aéroport était fermé.

Mais Phil répliqua que nous n'en tiendrions pas compte. Nous allions atterrir parce que nous n'avions pas le choix.

« Ces gens sont armés et dangereux, dit-il. Et ils nous ordonnent d'atterrir à Beyrouth.

— Je suis désolé, vint la réponse, mais nous sommes fermés. Vous n'aurez pas la permission d'atterrir. »

J'intervins. « Mon avion est en détresse, je suis à court de carburant, et je me déclare en situation d'urgence. Je demande l'autorisation d'atterrir à Beyrouth. »

Le contrôleur me dit de rester à l'écoute, précisant qu'il allait essayer de nous faire obtenir gain de cause. Je continuai de descendre directement vers l'aéroport qui devenait tout à fait visible dans la clarté matinale.

Nous stabilisant à l'altitude d'approche, nous effectuâmes les contrôles de la procédure d'atterrissage avant de virer pour notre approche finale en survolant les grands bâtiments du centre de Beyrouth. Puis le contrôleur reprit la parole, sur un ton quelque peu plaintif et déçu : « Très bien, Monsieur, vous êtes autorisé à atterrir. Posez-vous en douceur, s'il vous plaît. »

Je ne savais pas ce que cette dernière remarque voulait dire. Sans doute rien du tout ; le contrôleur était soumis à un énorme stress. En tout cas, nous atterrîmes normalement.

Lorsque nous touchâmes le sol, les pirates me firent arrêter au milieu de la piste. Puis ils entrèrent en contact radio avec la tour, et une longue conversation s'ensuivit en arabe, sur un ton excité. Nous n'avions aucune idée de ce dont ils parlaient, mais les pirates ne semblaient pas contents. Ils n'obtenaient apparemment pas

qu'ils voulaient ou attendaient de la tour. Finalement, un véhicule « Follow me » s'engagea sur la piste pour nous mener à l'aire de ravitaillement en carburant. (« Follow me » veut dire « suivez-moi » ; ce véhicule est utilisé pour guider les avions roulant au sol. Ndt) Mais le pirate avec le pistolet se pencha par la fenêtre du cockpit et se mit à agiter son arme, et la camionnette s'éloigna. Les pirates insistaient apparemment pour que le carburant soit amené à l'avion. Ils ne voulaient pas que nous allions jusqu'à l'aire de ravitaillement, car ils redoutaient une embuscade.

Lorsque je compris ce qui se passait, je m'adressai au pirate et lui expliquai aussi patiemment que je pus que nous devions aller à l'aire de ravitaillement. C'était la seule façon d'avoir du carburant, et donc le seul moyen pour pouvoir aller à Alger. Finalement, il sembla comprendre. Il me permit de rouler jusque là. Mais il allait s'assurer que je ne me risquais à aucune « entourloupe ». Tandis que l'avion roulait sur la piste, il se tint derrière moi, son pistolet au chien armé contre ma tête. Dans l'autre main, il tenait une grenade à main dégoupillée, face à ma figure. Comme si cela ne suffisait pas, sa main devant mon visage m'empêchait presque de voir où je roulais. J'imaginai qu'il suffisait que je roule dans un nid de poule pour que ce soit la fin du voyage pour tout le monde.

A ce moment, une pensée me traversa l'esprit : nous pouvions très bien tous être morts dans les cinq minutes. Je n'y avais pas vraiment pensé jusqu'alors, mais maintenant il semblait probable que c'était le sort qui nous était réservé. Mais au moment où cette pensée m'effleura, avant même d'avoir le temps de m'en inquiéter, une autre idée me vint : « Au fond, ce ne serait pas si mal que cela. Car si je devais mourir, je serais avec Jésus. »

A partir de cet instant, la paix de Dieu envahit tout mon être. Tout à coup, je n'avais plus peur, et je puis dire honnêtement que je n'ai jamais connu un autre moment de crainte durant les dix-sept jours d'épreuve qui suivirent. Je connus l'inquiétude et l'anxiété à propos du sort des passagers, et en me demandant comment Phyllis et le reste de la famille affrontaient la situation. Mais je n'eus plus peur pour ma propre sécurité. Je savais que si Dieu ne voulait pas que je meure, les pirates ne réussiraient pas à m'abattre. Il veillerait à ce que la grenade n'éclate pas et que le pistolet ne fasse pas feu. S'il permettait que je meure, il savait ce qui était pour le mieux, et toutes choses se feraient selon son plan. Aujourd'hui, en y repensant, je suis émerveillé. La réaction humaine typique aurait été de perdre toute contenance. Mais Dieu était là, d'une façon réelle, tangible, et il me donnait sa force.

Cependant, la situation ne s'améliorait pas. Lorsque nous fûmes arrivés sans encombre jusqu'à l'aire de ravitaillement, les pirates mirent en colère de ce qu'on ne venait pas sur-le-champ nous frapper de plein. Ils se remirent à frapper le jeune militaire, qui fut identifié plus tard comme étant Robert Stethem, un plongeur de l'U.S. Navy. Le bruit des coups nous soulevait le cœur tandis que le bras du fauteuil s'abattait encore et encore sur Stethem. Nous aurions voulu arrêter ce massacre — si seulement nous en avions eu les moyens — mais nous savions que nous ne pouvions rien faire d'absolument rien.

Je me demandai pourquoi ils le traitaient si durement. Il ne nous avait fait aucun tort. Ils voulaient sans doute que nous comprenions qu'ils ne plaisantaient pas, mais il devait y avoir une autre raison. J'avais l'impression qu'ils avaient une haine particulière pour ce jeune homme, peut-être parce qu'il représentait le gouvernement des Etats-Unis, et qu'ils cherchaient ainsi à assouvir la haine qu'il éprouvaient pour cette nation.

Alors que les coups continuaient à s'écraser sur Stethem, Phil appela la tour. « Ils frappent les passagers ! Ils frappent les passagers ! Nous demandons du carburant ! »

Enfin on lui répondit, et des employés de l'aéroport vinrent nous donner le carburant dont nous avions besoin.

Comme la tension semblait un peu retombée, je me dis que ce moment était bien choisi pour chercher à faire relâcher quelques-uns de nos passagers. Il était aussi vrai qu'avec tout ce carburant nous étions en surcharge de plusieurs milliers de livres, et je voulais également régler ce problème.

« Ne pensez-vous pas que vous devriez relâcher les femmes et les enfants ? » demandai-je au jeune type avec le pistolet. Vous n'avez pas besoin. Vous ne perdrez rien à les laisser partir. » J'essayai aussi de lui expliquer que nous étions en surcharge et qu'il se sage de laisser descendre quelques personnes pour cette raison. Mais il me regarda l'air hagard, comme s'il ne comprenait pas le mot de ce que je lui disais, et c'était peut-être le cas. La conversation avec ces gaillards n'était pas un jeu d'enfant. Mais du moins j'avais essayé.

Cependant, lorsqu'il se rendit dans la cabine pour voir si tout était en ordre, Uli Derickson l'attendait, et tous deux se mirent à converser en allemand. Je découvris plus tard qu'Uli soulevait la même question, le suppliant de permettre aux femmes et aux enfants de s'en aller librement.

Apparemment, elle fut plus convaincante que je ne l'avais eue.

Nos ravisseurs acceptèrent finalement de laisser dix-neuf passagers — dix-sept femmes et deux enfants — quitter l'appareil. Ce n'était pas beaucoup, mais c'était mieux que rien.

Mais si le fait d'aller d'Athènes à Beyrouth n'avait pas été trop difficile, parce que la TWA dessert régulièrement Tel Aviv et que je savais que Beyrouth est au nord de Tel Aviv, retourner à Alger était par contre une toute autre affaire. En étudiant nos cartes, nous constatâmes qu'il n'y avait pas de route préétablie entre Beyrouth et Alger, car aucune jonction ne se fait entre les deux capitales. Nous savions aussi qu'un vol sans escale entre Beyrouth et Alger était à la limite des capacités du *Boeing 727*. Nous n'aurions pas assez de carburant pour nous permettre la moindre erreur de navigation.

En fin de compte, je pris la carte de toute la Méditerranée. Je fis un pli d'un côté sur Beyrouth, et un autre de l'autre côté sur Alger, puis je pliai la carte en deux sur les genoux, le pli reliant ces deux points.

Les cartes sont faites de telle sorte qu'une ligne droite que l'on y dessinerait est en fait un tracé en forme de courbe du point de vue de la navigation, mais elle représente la distance la plus courte entre deux points. C'est donc cette route que nous allions suivre pour arriver à Alger. Ce n'était pas d'un degré technique très élevé... mais c'était efficace !

Nous décollâmes de Beyrouth à treize heures trente et mîmes le cap sur Alger, distante de quatre heures de vol. Si tout s'était déroulé comme prévu à l'origine, notre bref voyage jusqu'à Rome aurait été terminé à l'heure qu'il était, et nous aurions été sur le chemin du retour vers Athènes. Je me demandais où était Phyllis, et si elle avait déjà eu vent du détournement. J'espérais qu'elle allait bien et qu'elle ne s'en faisait pas trop pour moi. J'espérais aussi que les choses se passeraient bien à Alger. Lorsque nous y serions, les pirates allaient certainement expliquer pourquoi ils avaient détourné cet avion. Ils feraient peut-être une ou deux déclarations pour attirer l'attention du monde sur leur « problème », et ils nous laisseraient repartir vers Athènes. Je n'avais toujours aucune idée de ce qui nous arrivait !

En approchant d'Alger, nous nous heurtâmes à une difficulté au large des côtes tunisiennes. De Tunis nous parvint l'interdiction d'entrer dans l'espace aérien tunisien, et la menace de nous abattre si nous nous y aventurions. Du coup, nous étions obligés de rester au-dessus de la Méditerranée et de longer la côte nord-africaine. Ce n'était pas un problème en soi, mais il m'apprit une chose : nous

étions indésirables, comme si nous étions porteurs d'une maladie contagieuse ; personne ne voulait avoir à faire en quoi que ce soit avec nous.

A proximité d'Alger, les pirates se mirent à tenir à la radio de longs discours passionnés en arabe. Nous pensions qu'ils formulaient leurs exigences, mais nous n'avions aucune idée de ce qu'ils disaient. Leur attitude nous permit cependant de comprendre qu'ils n'avaient pas beaucoup de succès. Personne ne semblait céder à leurs revendications.

Les gens d'Alger sont comme tout le monde. Ils ne nous inquiétaient pas sur leur territoire et souhaitaient que nous allions nous faire voir ailleurs.

« L'aéroport est fermé, dit à la radio la voix avec un très fort accent. Vous n'êtes pas autorisé à atterrir. »

Phil répliqua : « Nous allons atterrir. Nous n'avons pas le choix. Ils nous ont dit qu'ils feraient sauter l'avion si nous ne nous posions pas à Alger ! » Il expliqua également que nous devions atterrir à Alger parce que nous n'avions plus assez de carburant pour aller où que ce soit ailleurs, même si les pirates nous le permettaient.

Au bout de quelques minutes, le contrôleur algérois accepta de nous ouvrir une piste. Mais nous ne savions toujours pas à quel moment nous devions nous attendre. En effectuant notre descente vers l'aéroport, nous vîmes que l'endroit était littéralement recouvert de soldats et de véhicules blindés algériens. Pour autant que nous savions, nous aurions pu être rayés du ciel. Mais il était plus probable qu'une attaque contre l'avion se préparait. J'espéais qu'elle n'aurait pas lieu, car de nombreux innocents risquaient de perdre la vie. Je gardais toujours l'espoir que cette affaire se terminerait sans que personne ne soit tué ou gravement blessé.

Nous restâmes au sol à Alger plusieurs heures durant, tandis que les pirates discutaient de leurs exigences avec les autorités à l'aéroport. Nous ne savions toujours pas ce qu'ils voulaient, jusqu'à ce qu'Uli nous apprenne qu'ils parlaient d'otages libanais détenus en Israël et qu'ils voulaient voir libérés. Quels otages libanais ? Aucun de nous ne savait de qui ou de quoi ils parlaient, mais nous ressentîmes le même découragement. Ce n'était pas un détournement ordinaire, « classique ». On nous mettait à rançon. Nous ne serions libérés qu'en échange de la libération de ceux qui étaient détenus en Israël.

Il y eut de nombreuses discussions, mais comme elles étaient toutes en arabe, nous ne pouvions que spéculer sur leur contenu. Nous ne savions pas que les terroristes menaçaient d'abattre

passagers jusqu'à ce que des officiels algériens acceptent de les rencontrer pour discuter de leurs exigences.

Ces menaces amenèrent des officiels algériens près de l'avion pour négocier avec les pirates par les fenêtres du cockpit. A un certain moment, un homme vint à bord de l'avion pour parler directement avec les pirates. On nous dit que c'était le président algérien en personne, et c'était peut-être vrai. Nous ne le sûmes jamais avec certitude.

Quelles que fussent ces tractations, elles ne firent pas plaisir aux pirates. Au lieu de se détendre, ils devinrent encore plus violents et grossiers. Ils amenèrent le major Kurt Carlson, de l'U.S. Army, lié dans le cockpit et le jetèrent au sol. Puis ils commencèrent à le frapper sauvagement, demandant sans cesse du carburant pour que nous puissions aller ailleurs — où, nous ne le savions pas.

Les Algériens refusèrent d'abord de nous donner du carburant, et les pirates renouvelèrent leurs menaces de commencer à tuer des passagers. Lorsqu'il fut évident qu'ils ne faisaient pas ces menaces à la légère, les autorités de l'aéroport cédèrent et nous envoyèrent un camion-citerne. Lorsqu'il arriva, le pirate avec les grenades se pencha par une des fenêtres du cockpit pour parler avec le chauffeur. Tous deux eurent une discussion animée en arabe, et l'échange se prolongeant, le pirate se pencha de plus en plus à l'extérieur.

Une simple poussée — une très légère poussée — et nous avions un terroriste de moins. Je me tournai vers Christian. Lorsque nos yeux se croisèrent, je compris qu'il pensait à la même chose. Nous fermâmes les yeux quelques secondes, nous demandant si cela valait le coup d'essayer. En deux secondes, nous aurions pu saisir les jambes de ce type et le jeter douze mètres plus bas sur la piste. J'avais tellement envie de le faire que j'eus du mal à me retenir.

Je jetai un coup d'œil par-dessus l'épaule. L'autre pirate, son automatique levé, surveillait les passagers dans la cabine. Je me retournai vers Christian et lus la résignation dans son regard. Nous savions tous deux que nous n'y arriverions pas. Il ne faisait aucun doute pour moi que si nous avions essayé, l'autre terroriste aurait tiré au hasard sur les passagers. Ils nous avaient dit que la mort de l'un d'entre nous les laisserait indifférents — et je les croyais. Le risque était trop grand.

Au bout de quelques minutes, le pirate rentra la tête à l'intérieur du cockpit et en sortit à grandes enjambées, comme s'il avait à s'occuper de choses plus importantes. Mais quel qu'ait été le sujet

de leur conversation, le chauffeur du camion n'avait pas fini. Il mit à crier quelque chose, mais nous ne le comprîmes pas. Phil pencha à l'extérieur. Puis il rentra la tête.

« Il me demande quelque chose.

— Quoi ? demandai-je.

— Je ne sais pas. Je ne comprends pas. » Phil passa à nouveau tête par la fenêtre. « Redites-moi ce que vous voulez ! »

Je me penchai pour entendre la réponse, mais je ne pus comprendre ce que l'homme disait.

« Quoi ? » redemanda Phil. Cette fois, il crut comprendre. Son visage exprima un mélange bizarre de surprise, d'amusement, d'exaspération. « Vous savez quoi ? s'exclama-t-il. Je crois que ce bonhomme me demande une carte de crédit ! »

Je me renversai dans mon fauteuil et levai les yeux au ciel. « Une carte de crédit ! Tu veux dire qu'il veut que nous payions le carburant pour que nous puissions être détournés ? »

— Je suis sûr que c'est ce qu'il demande », répondit Phil.

Je me tournai vers Christian, qui secoua la tête, ahuri.

Uli Derickson passa la tête dans le cockpit pour savoir ce qui se passait.

« Uli, fis-je, vous ne devinerez jamais ce que cet idiot là-dessus réclame. Il nous demande une carte de crédit ! »

Uli me regarda pendant une ou deux secondes, comme si elle ne m'avait pas bien entendu. « Une carte de crédit ? » Elle se frappait le front et éclata d'un rire à moitié hystérique. « Il veut une carte de crédit ? Je vais lui en donner une, moi, de carte de crédit ! »

Elle sortit du cockpit et revint au bout d'une minute avec son sac à main. « Il veut une carte de crédit ! » marmonnait-elle en fouillant dans son sac. Finalement, elle trouva ce qu'elle cherchait.

« Si vraiment il en veut une, donnez-lui celle-ci. » Elle nous tendit sa carte de crédit Shell. (La plupart des Américains ont une carte de crédit pour chacune des entreprises commerciales auprès desquelles ils font leurs achats réguliers. Ndt)

Phil la prit et la passa par la fenêtre. C'était exactement ce que l'homme voulait ! Dès qu'il eut la carte d'Uli, il se mit à transvaser le carburant : six mille gallons (soit 22 700 litres !) de kérosène pour un dollar le gallon, et tout sur le compte d'Uli à la Shell !

Pendant ce temps, les pirates avaient ramené Kurt Carlson à son poste et s'étaient remis à maltraiter Stethem, le plongeur de l'US Navy. Ils l'avaient ligoté, amené à l'avant, et le battirent jusqu'à ce qu'il gise inconscient dans l'entrée de l'avion. De nouveau, ils firent preuve d'une terrible sauvagerie, et si j'avais eu un pistolet

n'aurais pas hésité à les abattre sur place. Le jeune Stethem était un homme incroyablement courageux. Il ne cria pas une seule fois lorsqu'on le battit. Il n'allait pas leur donner cette satisfaction.

C'est durant cette halte à Alger que je devins pour la première fois conscient de l'esprit tordu de nos terroristes et de leur humeur fantasque. Par exemple, ils avaient frappé Carlson et Stethem sans pitié, en les insultant sans arrêt. Mais ils laissèrent vingt-et-un passagers quitter l'avion pour « raisons humanitaires ». Alors que d'un côté ils essayaient de montrer au monde qu'ils n'étaient pas des sauvages, de l'autre ils ne cessaient de menacer d'exécuter les passagers l'un après l'autre si on ne se pliait pas à leurs exigences. Nous dans le cockpit comprîmes rapidement qu'ils étaient tout à fait imprévisibles. On ne pouvait absolument pas dire ce qu'ils allaient faire l'instant d'après.

Le plein de carburant terminé, nous décollâmes à nouveau. Avant de quitter le sol, nul de nous ne savait que nous repartions pour Beyrouth. Lorsque les pirates nous en informèrent, il nous sembla évident qu'ils n'avaient pas véritablement de plan. Jusqu'ici, ils avaient su quoi faire, mais ils étaient à court d'idées pour la suite. Du train où allaient les choses, nous risquions de faire la navette entre Beyrouth et Alger des jours durant !

En plein vol, quand les terroristes étaient dans le cockpit, ils nous interdisaient de parler à la radio. Si nous essayions, ils coupaient la communication.

« Ne parlez pas ! Ne parlez pas ! »

Ils avaient apparemment peur que nous tentions de mettre un piège en place. Cependant, nous étions aussi inquiets qu'eux à l'idée d'un assaut de la Delta Force (la force d'intervention antiterroriste américaine). Nous savions qu'une telle tentative se solderait par de lourdes pertes en vies humaines, et il fallait à tout prix éviter un bain de sang. Le but de la Delta Force est de pénétrer dans un avion à la vitesse de l'éclair, tandis que des tireurs d'élite abattent les pirates. Mais dans notre cas, même si cette opération réussissait parfaitement, de nombreux passagers pouvaient encore être tués. Pourquoi ? Le pirate avec les grenades en sortait sans arrêt les goupilles de sécurité. Je crois que ces goupilles étaient plus souvent ôtées qu'en place. On avait les nerfs à fleur de peau à le voir jouer avec ces engins. Et de ce fait, même si des tireurs d'élite parvenaient à abattre les pirates avant qu'ils ne puissent tirer un coup de feu, que se passerait-il si, à cet instant précis, une de ces grenades était dégoupillée ? Le pirate abattu tomberait mort sur le plancher. La terreur semblerait avoir pris fin. Et quelques secondes plus tard,

la grenade exploserait, faisant de nombreuses victimes. Si les pirates n'avaient été armés que de pistolets, nous aurions pu nous en rendre maîtres à un moment ou un autre. Mais ces grenades nous inquiétaient au plus haut point.

Nous essayâmes de persuader les pirates qu'à certains moments nous devons absolument utiliser la radio, mais ils ne comprirent pas. A une occasion en particulier, un contrôleur aérien essaya d'entrer en contact avec nous, alors même que les terroristes étaient dans le cockpit. Sa voix ne cessait de résonner dans les écouteurs : « Vol 847, donnez votre position ! Vol TWA 847, donnez votre position ! »

Dès que les pirates furent sortis du cockpit pour faire un tour dans la cabine, je répondis prestement à la radio :

« Je parlerai quand je pourrai parler ! Dans le cas contraire, n'essayez pas de me contacter ! »

Nous nous sommes efforcés d'établir tous nos contacts radio pendant que les pirates n'étaient pas dans le cockpit, mais à la fin d'une fois nous avons dû nous interrompre au beau milieu d'une communication pour ne pas être pris.

Il était deux heures du matin quand nous arrivâmes à Beyrouth. Cela faisait plus de seize heures que nous étions dans le cockpit soumis à une tension extrême. J'étais réveillé depuis plus d'une vingtaine d'heures, les pirates ne m'avaient pas permis de me lever sauf pour aller rapidement aux toilettes, et j'étais complètement épuisé. A un certain moment, n'en pouvant plus, je me levai pour aller m'étirer. Immédiatement, un pirate me tint en joue avec son pistolet et dit : « Non ! Non ! » en me faisant signe de reprendre ma place.

J'en avais assez de cette folie et je le regardai d'un air furibond. « Hé ! Je suis un vieux grand-père ! Je... aahhh !... J'ai mal au dos ! »

Lorsqu'il me vit me mettre en colère et m'entendit dire que j'étais un vieux grand-père, il changea d'avis. « Okay ! Okay ! »

C'était toujours le même schéma. Si on leur parlait rudement, ils réagissaient presque comme des écoliers pris en faute... et ils étaient navrés. Mais à d'autres moments, ils se comportaient d'une façon bestiale et ne manifestaient aucun sentiment, comme nous ne pouvions bientôt nous en apercevoir.

Nous n'obûmes aucune collaboration de la tour de contrôle de Beyrouth. « Je suis désolé, mais l'aéroport est fermé. Vous n'avez pas l'autorisation d'atterrir. » Le contrôleur nous informa que des barricades avaient été érigées sur la piste pour nous empêcher de nous poser. Toute tentative d'atterrissage se solderait par un crash.

Normalement, c'est le travail du copilote de s'occuper des communications.

munications radio, mais je pris moi-même le micro pour essayer de convaincre les Libanais d'enlever les barricades. « Je suis épuisé, dis-je. Mon appareil est en détresse, nous sommes en danger de mort. Je vous supplie d'ouvrir l'aéroport et de nous laisser atterrir.

— Je suis de tout cœur avec vous, Monsieur, répondit le contrôleur, mais malheureusement nos supérieurs ne se sentent pas concernés par vos difficultés. »

Je me tournai vers un des terroristes. « Les pistes sont fermées, expliquai-je. Si nous essayons de nous poser, nous détruirons l'appareil. »

Ses yeux ne trahirent pas la moindre émotion. « Bien ! fit-il. Cela nous épargnera la peine de le faire sauter. »

Je m'adressai à nouveau par radio au contrôleur pour lui dire que je n'avais pas le choix. S'il y avait des barricades sur la piste, nous nous y heurterions. Nous nous posions.

J'appelai Uli et lui dis de préparer les passagers à un atterrissage en catastrophe. « Nous faisons tout pour que l'aéroport s'ouvre, lui dis-je. Mais vous feriez bien de préparer les passagers au cas où... »

Je me mis à décrire des cercles au-dessus de l'aéroport tandis que les communications avec la tour continuaient.

« Vous allez devoir attendre un peu, me dit le contrôleur. Mais si vous m'en laissez le temps, je vais essayer de vous obtenir l'ouverture de la piste. »

Le Liban est un pays déchiré par la guerre civile, et tandis que nous tournions en rond au-dessus de Beyrouth, une bataille faisait rage sur les pistes. Le fait que nous puissions ou non nous poser en était devenu l'enjeu.

Heureusement pour le vol TWA 847 et pour tout le monde à bord, ce fut le parti en faveur de notre atterrissage qui remporta cette escarmouche. Après avoir décrit encore quelques cercles, la tour de Beyrouth nous transmit la bonne nouvelle : les barricades avaient été enlevées, et nous avions l'autorisation d'atterrir.

La première chose que je fis fut de m'adresser par haut-parleur aux passagers pour leur annoncer que notre atterrissage allait se faire normalement. C'était la première bonne nouvelle qui leur était annoncée depuis un bon moment.

L'atterrissage n'allait cependant pas être une simple formalité. L'aéroport avait été mis à mal par la guerre, et le système d'atterrissage aux instruments avait été détruit. De ce fait, nous dûmes nous poser « à l'ancienne » en effectuant une approche avec un radiophare à basse fréquence. Dans l'état où la tour était, nous pouvions nous estimer heureux que le radiophare marche encore.

L'atterrissage était aussi rendu plus dangereux du fait de l'extrême fatigue de l'équipage. Nous étions dans un état tel que nous avions l'impression que toute cette histoire n'était pas réelle. Nous étions épuisés au point d'être presque sans réactions. Sur le pont, derrière nous, gisait Robbie Stethem, toujours inconscient après avoir été battu sans pitié. Cela ne pouvait être vrai. Ça devait être qu'un horrible cauchemar.

Lorsque nous touchâmes le sol, les terroristes m'ordonnèrent d'immobiliser l'avion au milieu de la piste. Ils ne voulaient pas trop près de bâtiments ou d'obstacles qui auraient pu causer d'éventuels sauveteurs. Les pirates engagèrent alors par radio une longue discussion en arabe avec la tour. Quelles qu'aient été leurs revendications, ils n'obtinrent pas ce qu'ils voulaient. Ils se mirent à parler plus fort, sur un ton furieux et menaçant, jusqu'à hurler littéralement dans le micro. Soudain, l'un d'eux se tourna vers l'endroit où gisait le jeune Stethem, toujours inconscient. Il le souleva par les pieds et le poussa par la porte ouverte.

On n'entendit qu'un seul coup de feu, et le corps de Stethem s'écrasa sur le sol en contrebas. Phil cria à la radio : « Ils ont tué un passager ! Ils ont tué un passager ! »

— C'est horrible ! répondit la tour. Vous avez tué un passager innocent ! Le contrôleur essayait de faire naître un sentiment de honte et de gêne chez les terroristes, mais ceux-ci ne manifestèrent pas le moindre remords et menacèrent de tuer un autre passager si l'on ne satisfaisait pas immédiatement leurs exigences.

Je ne peux décrire ce que je ressentis lorsque Stethem fut assassiné. C'était comme une immense tristesse qui m'envahissait. Je baissai sur mon fauteuil et fermai les yeux. Je ne pouvais pas parler car je ne savais que dire. Ils l'avaient tué, et je ne pouvais rien changer. Mais la tristesse et la colère que je ressentis étaient inextinguibles.

L'assassin revint immédiatement dans le cockpit, brandissant son arme, et exigea que je roule jusqu'à l'aire de ravitaillement. Après que l'avion s'ébranla, je tournai brutalement les roues pour éviter de rouler sur le corps du jeune militaire.

Nous passâmes le restant de la nuit sur l'aire de ravitaillement. On ne nous alloua que quelques minutes de sommeil de temps en temps, autre, assis à nos places dans le cockpit.

Nous ne comprîmes que bien plus tard ce qui s'était passé durant notre courte pause sur la piste de Beyrouth — ce que les terroristes voulaient et pourquoi ils étaient devenus si furieux. Ils avaient tué Stethem en partie parce qu'il était un représentant militaire

Etats-Unis, cette nation si détestée. En outre, ils avaient exigé que la milice Amal s'implique dans le détournement et ils étaient devenus fous furieux en voyant que les responsables du groupe Amal ne réagissaient pas.

Pour comprendre ce qui s'est passé, il faut avoir un petit aperçu des raisons qui ont plongé le Liban dans la guerre civile. Lorsque le Liban obtint son indépendance de la France, en 1944, la majorité de ses citoyens étaient des chrétiens maronites, suivis numériquement de près par les musulmans sunnites. Le pouvoir était réparti selon ces proportions ; le président devait être un chrétien, tandis que le premier ministre, qui était en fait le deuxième homme du pays, était un musulman sunnite. Cependant, depuis 1944, les musulmans shiites sont devenus majoritaires au Liban, tout en n'ayant virtuellement aucun pouvoir. Il y a d'autres raisons qui attisent aujourd'hui le conflit au Liban, mais l'une des causes essentielles est que les shiites veulent avoir une influence plus grande au sein de leur pays.

Les shiites eux-mêmes se divisent en plusieurs partis, le plus grand étant le groupe Amal. « Amal » veut dire « espoir », et comme son nom le laisse entendre, ce groupe est le plus modéré de tous et le plus pragmatique. L'un des autres grands partis shiites est le Hesbollah, ou Parti de Dieu. Les hesbollahs sont par nature extrémistes et prennent exemple sur l'ayatollah Khomeiny. (L'Iran est aussi un pays à prédominance shiite.)

C'est le Hesbollah qui a fomenté et effectué le détournement du vol TWA 847.

Pour comprendre la situation, il faut savoir que les shiites, qui représentent moins de quinze pour cent de la population musulmane mondiale, sont les anti-Occidentaux les plus violents au Moyen-Orient. Et les hesbollahs figurent parmi les shiites les plus hostiles aux Occidentaux. Ils sont peu disciplinés et n'ont pas beaucoup de pouvoir, tandis que le parti Amal est important et a une grande influence. En outre, celui-ci est dirigé par Nabih Berri, un personnage qui a une stature considérable au Liban. L'aéroport était dans le secteur de la ville contrôlé par les hommes de la milice Amal, et ce que nos pirates demandaient, tandis que nous étions immobilisés sur la piste, c'était que des soldats d'Amal les rejoignent dans l'avion. Quand ils essayèrent un refus — je ne sais de qui — ils tuèrent Stethem pour prouver qu'ils ne s'accommoderaient pas d'une telle réponse ; et Berri affirma plus tard qu'il s'était joint aux négociations pour éviter que le sang ne coule à nouveau.

Dans la demi-heure qui suivit notre roulage jusqu'à l'aire de ramassage, les pirates furent exaucés, et cinq nouveaux terroristes montèrent nous rejoindre à bord de l'avion. Je ne puis dire que j'étais heureux de les voir arriver, mais en même temps, je pensais que si leur présence permettait aux deux premiers pirates de se détendre, ce n'était pas un mal de les avoir à bord.

Tandis que nous étions plongés dans la pénombre, une ambulance de la Croix-Rouge et des officiels libanais à bord de trois voitures balayèrent la piste de leurs phares jusqu'à ce qu'ils trouvèrent et enlèvent le corps de Stethem.

Peu avant l'aube, les pirates nous annoncèrent que nous allions de nouveau décoller. Ils avaient eu vent qu'une force d'intervention israélienne s'approchait de la côte de Beyrouth, et ils voulaient quitter l'endroit. Avant que nous ne nous envolions, les *Middle East Airlines* nous firent parvenir des cartons de sandwiches et des bouteilles d'eau. Au moins, nous aurions quelque chose à manger.

Quelle serait notre destination cette fois-ci? Nous retournerions sur Alger.

Notre arrivée à Alger se fit sans encombre, et peu après notre atterrissage, un médecin fut autorisé à monter à bord pour voir comment se portaient les passagers. Trois d'entre eux purent quitter l'avion lorsqu'il constata qu'ils ne pouvaient plus supporter la chaleur — car il faisait très chaud sur cette piste en plein soleil nord-africain.

Pendant ce temps, les pirates réitéraient leurs exigences à la radio : des citoyens libanais qui étaient selon eux prisonniers en Israël devaient être relâchés. Ils exigèrent aussi que le troisième membre de leur groupe, qui avait été arrêté par les autorités grecques, soit amené à l'avion. Si on le leur refusait, ils menaçaient d'abattre les passagers grecs du *Boeing 727*, et il y en avait plusieurs.

Ils profitèrent aussi de chaque occasion pour se répandre en invectives contre les Etats-Unis. Ils les rendaient responsables de tous les maux de l'humanité. La famine? C'était la faute des Etats-Unis. La pauvreté? Toujours les Etats-Unis qui l'ont voulue. J'étais étonné qu'ils ne leur reprochent pas d'être à l'origine de la varicelle et la rougeole!

Cela faisait douze heures que nous étions immobilisés sur la piste lorsque le troisième membre du trio initial des pirates, Atweh, fut amené à bord. Apparemment, les officiels algériens l'avaient utilisé comme monnaie d'échange pour obtenir la libération d'autres passagers. Lorsque Atweh vint à bord, plus

cinquante passagers et les cinq hôtes furent relâchés. Seuls restaient en otages à bord des hommes de nationalité américaine ; les femmes, les enfants et tous les citoyens d'autres pays avaient été autorisés à quitter l'appareil. C'était là un autre indice de la stratégie des pirates. Ils voulaient que des prisonniers détenus en Israël soient relâchés, mais ils considéraient que c'étaient les Etats-Unis qui détenaient la clé de la libération de leurs compatriotes, du fait de la soi-disant mainmise des Etats-Unis sur Israël.

Lorsque Atweh fut à bord, nous découvrîmes que c'était un voleur accompli. On eût dit que sa mission était de voler tout le monde, et il s'en acquitta consciencieusement. Il commença à un bout de la cabine, s'appropriant tout ce qu'il pouvait extorquer aux passagers, alliances, portefeuilles — tout ! Revenant au point de départ, les terroristes se mirent à examiner chaque casier à bagages au-dessus des passagers, cherchant des objets à voler. Ils sortirent les sacs de ces casiers et en jetèrent le contenu par terre. S'ils voulaient récupérer quelque chose, ils le mettaient de côté ou le fourraient dans leurs poches. Puis, quand un sac était vide, ils le jetaient par terre et passaient au casier suivant.

J'observai l'un d'eux qui fouillait le portefeuille de quelqu'un. Il l'ouvrit à la partie contenant des photos et les sortit toutes d'un coup. Il regarda une photo pendant quelques secondes puis la jeta par-dessus l'épaule. Puis il passa à la suivante et lui réserva le même sort. Les cartes de crédit se retrouvèrent aussi par terre. Apparemment, ils ignoraient de quoi il s'agissait.

Ils ne savaient pas non plus ce qu'étaient les chèques. L'un d'eux examina le chéquier de Phil.

« C'est quoi ?

— Des chèques.

— C'est quoi, des chèques ? »

Phil essaya de le lui expliquer, mais il ne sembla pas comprendre.

« Montre-moi. »

Phil prit donc un stylo, écrivit un chèque de deux mille dollars et le donna au type.

Cette nuit-là, nous eûmes enfin droit à un vrai « sommeil », allongés sur une rangée de fauteuils dans la cabine. Ce n'était pas terrible, mais après les événements de ces deux derniers jours, j'avais l'impression d'être dans un lit géant.

Le lendemain matin, les pirates nous réveillèrent de bonne heure et nous annoncèrent que nous allions à nouveau quitter Alger. Leurs rangs avaient encore grossi et ils avaient un nouveau chef, un

homme d'une trentaine d'années qui donnait les ordres aux autres et leur attitude générale avait considérablement changé. En fait, d'autres choses pour lesquelles nous étions reconnaissants, il y avait le fait qu'il parlait couramment l'anglais et semblait plus cultivé que les autres. Il était bon d'avoir à faire à quelqu'un de responsable avec qui on pouvait vraiment communiquer. Il ne nous dit pas son vrai nom — personne n'avait dit le sien — mais il se faisait appeler Jihad.

Nous avions à nouveau besoin de carburant, et jusqu'alors les premiers pirates en avaient toujours obtenu en disant qu'ils allaient abattre des passagers. Cette fois-ci, ils changèrent complètement de tactique. Jihad vint dans le cockpit, suivi de deux de ses hommes. Avec eux se trouvait un des passagers, un jeune homme.

« Nous allons jouer à un petit jeu, dit Jihad. Nous devons convaincre les gens de l'aéroport de nous apporter du carburant. Il continua en expliquant qu'ils allaient ouvrir le microphone, que le jeune passager était d'accord de crier comme s'il était battu, l'effet escompté étant qu'on nous amène rapidement du carburant ».

Malheureusement, ce passager-là n'était pas un très bon comédien. Il poussa deux cris timides qui durent être à peine audibles sur la radio. Phil le regarda d'un air dédaigneux. « Peuh ! Je peux faire bien mieux que ça ! »

— Alors, allez-y ! • fit Jihad.

Et immédiatement, Phil poussa les cris les plus glaçants que j'aie jamais entendus. C'était sans doute une excellente thérapie pour Phil, lui permettant de se défaire d'une partie de la tension de ces terribles journées. En tous cas, il était incontestablement champion du cri. On aurait dit que le pauvre gars était battu quasiment à mort. Tandis que Phil continuait de crier, Jihad se tourna vers moi.

« Veuillez ouvrir la fenêtre ! •

Je le fis, puis il prit son pistolet chromé et tira trois ou quatre coups de feu rapides par la fenêtre. Le bruit des détonations se retransmis par la radio.

Pour être franc, nous avons pris plaisir à cette petite mise en scène. Cela peut sembler bizarre, mais nous éprouvions une certaine détente, et nous étions soulagés de voir que les pirates ne semblaient pas enclins à frapper de nouveau les passagers.

Notre mise en scène fit son effet. Le camion de carburant arriva dans les minutes qui suivirent pour remplir nos réservoirs. Mais ce n'était pas le même chauffeur qui nous avait fait le plein la veille... et nous redemanda une carte de crédit !

Phil se pencha par la fenêtre et lui cria : « Hé ! mon vieux, ne nous refais pas ce coup-là. On t'a donné notre carte de crédit hier ! »

Lorsqu'il comprit qu'il n'obtiendrait plus de carte de crédit de nous, il se mit au travail et nous remplit les réservoirs.

Je me tournai vers Jihad : « Où voulez-vous aller aujourd'hui ? »

Il ne me répondit pas.

« Ecoutez, repris-je, si vous voulez aller loin d'ici, je dois le savoir pour pouvoir calculer si on peut y arriver ! »

Il acquiesça, et je poursuivis : « Si je peux le faire, je vous emmènerai où vous voulez. Mais si je ne peux pas, je ne peux pas. »

— Très bien. Nous voulons aller à Aden. »

Je ne savais pas précisément où se situait Aden, si ce n'est qu'elle se trouve quelque part au sud de la péninsule arabique. Mais en consultant nos cartes, nous avons constaté qu'Aden était à près de cinq mille kilomètres d'Alger. Le seul moyen d'y arriver était de faire escale au Caire pour refaire le plein.

« Et si nous refaisions le plein à Beyrouth, et que de là nous repartions pour Aden ? demanda Jihad. »

— Non, cela n'irait pas. Beyrouth est bien plus au nord que le Caire, et nous ne pourrions aller de Beyrouth à Aden sans une nouvelle escale intermédiaire. »

Les terroristes se mirent à discuter entre eux en arabe. Il était évident qu'ils étaient en train d'échafauder un nouveau plan. Je ne savais pas de quoi ils parlaient, mais je suis sûr d'avoir entendu plus d'une fois le nom « Téhéran ». Et bien que la prochaine destination m'importât peu, je ne voulais absolument pas aller en Iran !

Lorsque leur conversation eut pris fin, Jihad nous dit :

« Okay, nous retournons à Beyrouth faire le plein. De là, nous irons ailleurs. »

Lors de ce vol de retour vers la capitale libanaise, les pirates étaient bien plus détendus qu'à l'aller, et ils nous autorisèrent à utiliser la radio presque à souhait. Nous étions constamment surveillés, mais c'était en général par trois miliciens inexpérimentés qui à l'évidence ne parlaient pas un mot d'anglais et que le nombre de nos communications radio laissait indifférents. Je me tournai vers Phil et Christian.

« Il faut trouver un moyen de mettre un terme à ces vols. »

— Je sais », répondirent-ils en chœur. Il était clair pour nous que les pirates étaient à court d'idées et avançaient à tâtons sans véritable plan d'attaque.

Tandis que nous réfléchissions et parlions des moyens de faire cesser ces vols, je décidai d'essayer d'entrer en contact radio avec

quelqu'un qui pourrait répondre à deux questions. En sur Malte, je tentai d'établir le contact avec la station de la Rome. Je n'y parvins pas, mais un 747 qui volait dans le s entendit mes appels, et comme le pilote était en contact radio à haute fréquence avec New York, je l'utilisai comme trait d'union.

« Dites, fis-je, j'ai l'impression que ces types veulent nous enlever à Téhéran. Pourriez-vous appeler New York, qu'ils se mettent en rapport avec le Département d'Etat (le Ministère des Affaires Etrangères américain) pour m'obtenir la réponse à deux questions. Il me dit qu'il le ferait.

« Voici la première question : si nous les emmenons à Téhéran, les pirates y seront-ils en sécurité ? Y trouveront-ils une sorte d'asile ? »

La deuxième question est la suivante : si nous allons à Téhéran, serons-nous autorisés à repartir ? »

Comme les pirates avaient voulu redécoller de chaque fois où nous avions atterri jusqu'ici, j'en avais déduit qu'ils cherchaient une issue honorable à leur dilemme. J'étais sur le point de passer l'escale de Téhéran pour pouvoir me débarrasser d'eux. Avant de pouvoir obtenir la réponse à mes questions, le 747 était hors de portée.

Au bout d'un moment, je repris la radio et contactai Athènes, posant les deux mêmes questions. Cette fois, on me répondit en me demandant si j'avais assez de carburant pour voler jusqu'à Téhéran.

Cette réaction m'énerva. « J'ai tous ces problèmes sur lesquels je réfléchissais, et je sais comment établir un plan de vol entre le point A et le point B. Je n'ai pas besoin de conseil pour ça. Mais il me faut des éclaircissements sur les ramifications politiques. »

Les gens d'Athènes se mirent à suggérer que j'atterrisse à Larnaca, sur l'île de Chypre, plutôt qu'à Beyrouth. Je n'avais aucune idée de la raison pour laquelle on me faisait cette suggestion jusqu'à ce que j'apprenne plus tard que la Delta Force était allée à Larnaca. On espérait que j'y atterrirais pour qu'elle puisse lancer son attaque contre l'avion.

Par contre, je n'obtins aucune réponse à mes deux questions, toutes simples.

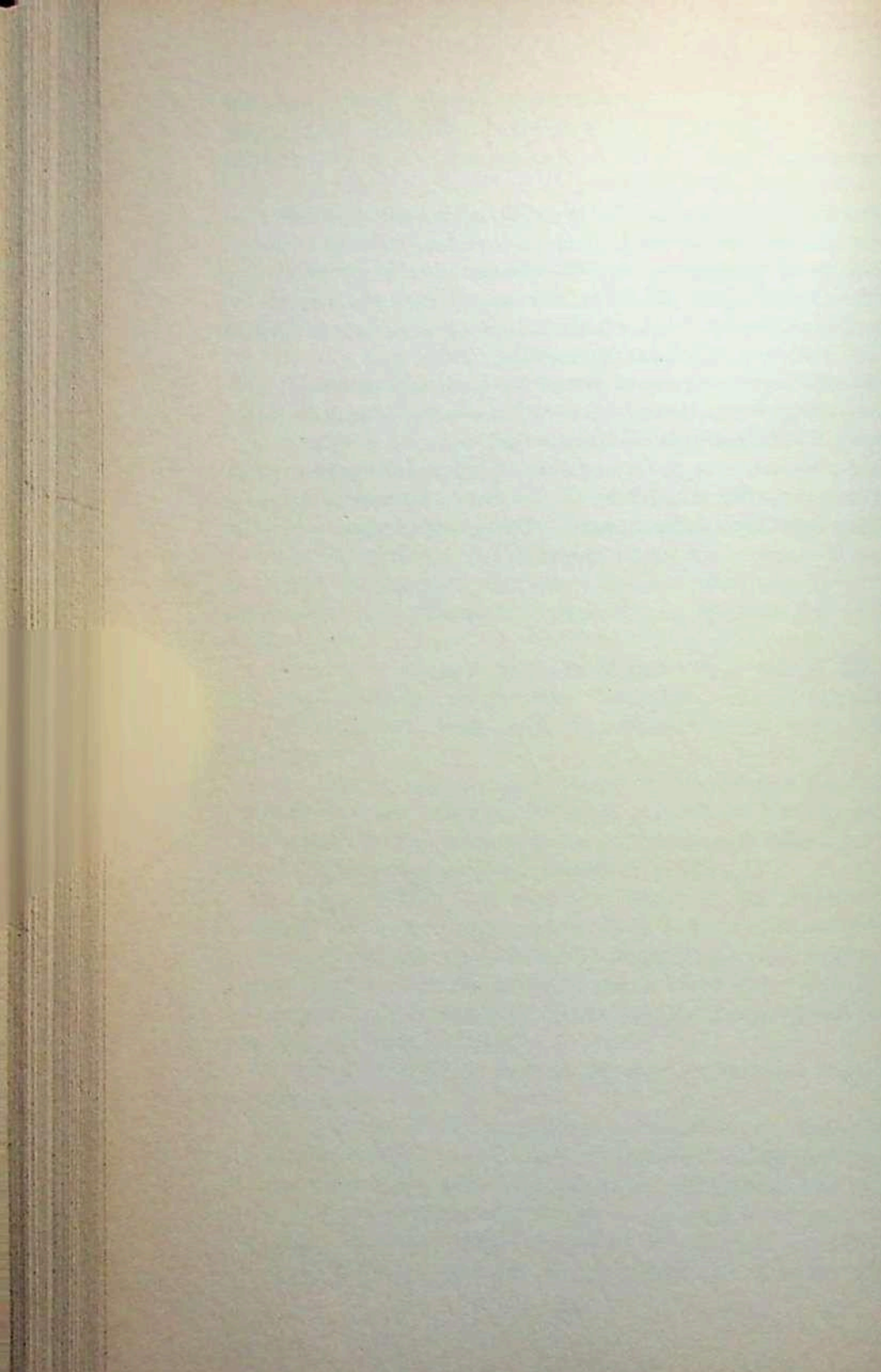
Tandis que nous nous apprêtions à descendre sur Beyrouth, je me mis en contact avec Tel Aviv et demandai à l'agent là-bas s'il pouvait répondre à mes deux questions. J'éprouvais une grande frustration, car j'émettais à l'aveuglette, disant à tous ceux que je contactais ce qui se passait, combien de pirates étaient à bord, comment ils étaient armés, etc. Je me serais senti bien mieux

expert de la lutte antiterroriste était venu prendre mes informations et répondre à mes questions. Mais je n'eus de contact avec aucune personne de ce genre. Je ne fis que discuter avec des contrôleurs aériens et des vendeurs de billets !

Alors que j'attendais que Tel Aviv me recontacte, je vis du coin de l'œil Jihad revenir dans le cockpit. Prenant place dans le siège derrière moi, il prit une paire d'écouteurs et les mit. Je savais que cette fois, c'était fichu. Lentement, aussi subrepticement que possible, j'étendis la main et tournai le bouton des fréquences, en sorte que Tel Aviv ne puisse plus me contacter.

Si nous voulions mettre un terme à ces va-et-vient aériens, et si nous voulions éviter de nous fourrer dans un guêpier sans doute bien pire à Téhéran, il fallait bientôt agir.

Jihad ressortit, et je me tournai vers Christian. Il me fit un petit signe imperceptible d'approbation. Nous savions tous deux que si nous devions faire quelque chose, c'était maintenant ou jamais.



Chapitre cinq

Le cauchemar se prolonge

« Nom d'un chien ! Regarde ça ! » Christian montra du doigt un cadran assez insignifiant du tableau de bord. « Il y a quelque chose qui cloche, là. On va avoir de gros pépins ! »

— Qu'est-ce qui se passe ? » Je me penchai pour regarder moi-même. Deux de nos « hôtes » étaient juste derrière nous, le visage soucieux.

Christian continua ses déclamations sur la gravité des ennuis que nous allions avoir, et Phil et moi nous associâmes à lui.

J'avais appris à Alger que Phil était un maître dans l'art de la mise en scène, mais Christian n'avait rien à lui envier. Et tandis que je l'écoutais parler en long et en large de l'état catastrophique de nos moteurs, des frissons me parcoururent le dos, bien que je fusse moi-même dans le coup !

Durant ce voyage d'Alger à Beyrouth, nous avons passé beaucoup de temps à parler des diverses façons d'arrêter ces vols incessants. Il n'était vraiment pas possible de garantir notre sécurité en faisant tous ces trajets sans qu'aucune maintenance ne soit effectuée sur l'avion. J'avais insisté pour qu'au moins un bref examen prévol soit effectué à Alger, mais à part cela, nous avons couvert des milliers de kilomètres sans la moindre révision. Il est aussi vrai que l'équipage était épuisé par cette cadence. Il n'était pas bon de continuer dans ces conditions. Si nous ne parvenions pas à mettre un terme à ces errances, les pirates continueraient de nous obliger à voler jusqu'à ce que l'avion tombe en morceaux ou que nous fassions un amerrissage forcé en Méditerranée.

« Les gars, avais-je dit, nous devons trouver un moyen d'arrêter ces vols. Réfléchissez-y ! »

Christian suggéra qu'à notre prochain atterrissage, nous laissions le *Boeing* dépasser la fin de la piste. Phil pensait que nous pourrions essayer de bloquer les freins à grande vitesse pour faire exploser les pneus. Toutes ces idées impliquaient de spectaculaires nuages de fumée et de poussière et me firent remuer de malaise

dans mon fauteuil. Nous avions même pensé amerrir tout près de la côte, mais nous avons vite rejeté cette idée. En en discutant, me suis dit : « On est censé être en mesure de poser un de nos engins sur l'eau, mais personne n'est expert en la matière. Les manuels disent que c'est possible, mais je ne suis pas certain. Les manuels savent de quoi ils parlent. Ce n'est que de la théorie. » Finalement, je dis à Christian : « Et si nous feignions d'avoir une panne de moteurs ? Ainsi, si nous avions l'occasion de nous échapper, nous aurions encore un moyen de transport à notre disposition. »

Et maintenant, Christian simulait notre « panne de moteurs » en jouant son rôle à la perfection. Soudain, il pointa son doigt vers un autre cadran. « Oh non ! Encore un ! »

— Tenez bon ! criai-je. Je crois qu'on y arrivera. »

Nous étions déjà dans la procédure d'atterrissage sur l'aéroport de Beyrouth, et si nous réussissions notre coup, les moteurs devaient nous « lâcher » durant la fin du roulage.

Au moment où les roues touchèrent la piste, Christian étendit la main et ferma la valve d'alimentation en carburant du réacteur numéro deux, et celui-ci baissa de régime jusqu'à s'arrêter complètement.

Non seulement il ferma la valve de carburant, mais il coupa aussi le circuit d'alimentation électrique des moteurs. Et lorsque le réacteur s'arrêta, le générateur s'arrêta aussi, ce qui eut pour effet de faire clignoter toute une série de voyants, et de donner l'impression que nous avions de très gros ennuis.

« Oh, oh ! fis-je. Le numéro deux est en train de rendre l'âme. »

Pendant ce temps, Christian réservait le même traitement au moteur numéro trois. Au moment où nous nous arrê tâmes, ce réacteur était aussi éteint.

Je poussai un peu la manette des gaz du réacteur numéro un et nous quittâmes lentement la piste. Lorsque nous fûmes parqués en toute sécurité, je coupai ce dernier moteur et le silence se fit.

Je me tournai vers Jihad et haussai les épaules. « Les moteurs auraient dû être révisés depuis longtemps, lui dis-je. Ils sont morts. On ne peut plus rien y faire. »

Il braqua son doigt sur moi. « Ecoutez-moi bien. Ne vous foutez pas de moi avec ça ! Cet endroit est plutôt malsain pour vous ! »

— On le sait ! intervint Phil.

— Ouais, renchérit Christian. On n'aime pas les Américains,

— S'il y avait moyen de redémarrer, nous le ferions, dis-je. Mais ils sont morts, mon vieux. Vous avez vu ce qui s'est passé ! »

Il réfléchit quelques instants, puis proposa une solution. « Pas de problème ! On va faire venir un mécano des *Middle East Airlines* pour les réparer.

— Non, répondis-je. Ça ne marchera pas. Vous avez vu ce que ces moteurs ont fait. Ils sont morts. Irréparables !

— Oh ! Okay... Les *Middle East* ont des moteurs.

— Bonne idée, mais ça ne marchera pas non plus. Ils ont des moteurs de 707, mais ça, c'est un 727. Ils n'iront pas sur cet appareil.

— Oh ! » Il s'affala dans son siège, et le menton dans la main, il essaya de chercher une autre solution.

Je secouai la tête en soupirant. « Il n'y a rien à faire, sinon de faire venir de nouveaux réacteurs depuis les Etats-Unis. Et cela prendra au bas mot deux ou trois semaines. »

Il acquiesça de la tête, dégoûté. Si l'on ne pouvait rien faire de plus, ce n'était plus la peine d'insister.

La raison essentielle pour laquelle nous pûmes nous livrer à cette mascarade était qu'à ce moment-là, les pirates commençaient à nous faire confiance. Nous avions coopéré avec eux en tout ce qu'ils nous avaient demandé, et je crois qu'ils ont commencé à nous considérer comme leurs amis. Ils n'étaient pas stupides, et il aurait certainement été beaucoup plus difficile de leur faire croire à notre panne de moteurs s'ils ne nous avaient pas fait confiance.

Nous restâmes au même endroit tout l'après-midi, tandis que les pirates discutaient avec la tour de contrôle. A un certain moment, un autre otage, Bob Peel senior, fut relâché parce qu'il était malade.

Plus tard dans la journée, les pirates descendirent les escaliers à l'arrière de l'avion, et plusieurs hommes fortement armés montèrent à bord. Ainsi commença la rotation des équipes qui allaient nous garder. Pendant les seize jours suivants, nous allions rester à bord de l'avion, tandis que des dizaines de gardiens se relayaient. Ils semblaient se conformer à un emploi du temps régulier, et je me souviens que l'un d'eux m'a un jour dit qu'il était heureux parce que le lendemain, il aurait un jour de « libre », et qu'il irait dans sa famille.

Au crépuscule, la rumeur courut qu'un avis israélien croisait au large de Beyrouth, et que des véhicules blindés tiraient sur lui à proximité. Du coup, nos gardiens devinrent nerveux, et ils voulurent que l'avion soit déplacé jusqu'à un endroit mieux abrité. Comme nous partagions ce sentiment, nous mîmes en route le moteur numéro un et l'avion roula doucement vers l'autre extrémité de l'aéroport.

Cette nuit-là, vers une heure trente ou deux heures, d'autres membres de la milice montèrent à bord. Ils réveillèrent tout le monde et dirent aux passagers de se tenir prêts à quitter l'avion. Nous ne savions pas ce qui se passait et nous ne pûmes obtenir de réponse de personne. Mais en l'espace d'une demi-heure, tout le monde avait quitté l'appareil, à l'exception de Christian, Phil, moi, et bien sûr de nos gardiens.

Un peu plus tard, un groupe de miliciens revint à l'avion et nous demanda comment l'on pouvait accéder aux soutes du *Boeing*.

Jusque là, ils s'étaient contentés de fouiller les bagages contenus dans les casiers de la cabine et n'avaient pas dit un mot de ce qu'ils se trouvaient dans les soutes. Ils en ignoraient probablement l'existence. Un passager avait dû leur mettre la puce à l'oreille en quittant l'avion, en disant quelque chose du genre : « Eh ! Et les bagages ? »

— Quels bagages ?

— Ceux qui sont dans la soute !

— Ah ah ! »

Lorsqu'ils nous demandèrent comment accéder aux soutes de l'avion, nous feignîmes l'ignorance. « Nous ne savons rien de tout ça, dis-je. Nous pilotons la machine et nous ne savons pas comment arriver là-dedans.

— Je crois que c'est très difficile », mentit Phil.

Ça ne l'était pas. Même sans notre aide, ils y parvinrent en quelques minutes. L'escalier arrière descendu, ils se mirent à apporter les sacs postaux et les valises dans la cabine. Ensuite le processus fut exactement le même que pour les bagages contenus dans les casiers. Ils fouillèrent les valises l'une après l'autre, prenant ce qui les intéressait et jetant le reste par terre. Lorsqu'une valise était vide, ils passaient à la suivante. La cabine était déjà en désordre avant, mais cette fois, j'avais l'impression que nous allions nous noyer dans leur rebut. Il y avait des documents commerciaux partout, mélangés à des bouteilles de whisky, des sous-vêtements, des souvenirs. C'était comme si une tornade était passée dans le *Boeing* !

Lorsque les premiers rayons du soleil franchirent l'horizon ce jour-là, je dus revenir au début de notre épreuve pour savoir quel jour on était : lundi 17 juin, quatrième jour du détournement, l'avant-veille de mon anniversaire de mariage — l'avant-veille de ce qui aurait dû être une croisière de détente dans les îles grecques avec mon épouse. Je me demandai ce qu'elle faisait, où elle était et comment elle vivait cette épreuve. Je priai qu'elle aille bien.

supporte toute cette affaire. Je savais que, où qu'elle fût, elle priait pour moi, et j'en éprouvais du réconfort. Le fait d'être retenu en otage était terrible pour diverses raisons, mais la pire pour moi était de ne pas savoir où était ma femme ni comment elle allait. Et c'était d'autant plus dur que le jour de notre anniversaire de mariage était tellement proche.

Ce matin-là, on nous donna les premiers renseignements sur ce qu'il était advenu des passagers. Ils étaient en sécurité, nous disait-on, et ils avaient été répartis dans diverses maisons de Beyrouth. La perspective n'était pas réjouissante. S'ils étaient ainsi disséminés en divers endroits de Beyrouth, cela voulait dire qu'on pensait avoir plus facilement l'œil sur chacun et qu'on s'attendait à ce que cette situation se prolonge encore un certain temps.

Je pensai à ce qui était arrivé en Iran quelques années auparavant, lorsque des otages américains furent retenus pendant 444 jours. Les gens qui nous avaient kidnappés considéraient l'ayatollah comme leur maître spirituel. Allaient-ils s'en faire l'émule en la circonstance ? Si c'était le cas, nous risquions de rester là pendant très, très longtemps.

Vers dix heures du matin, on nous apporta notre premier petit déjeuner libanais... et c'était délicieux ! Il y avait du pain libanais, qui était rond et peu épais, très semblable aux tortillas mexicains. Il en vint plusieurs piles bien compactes. Puis nous reçûmes des olives noires mûres et du yaourt nature mélangé avec de l'huile d'olives. Et il y avait du fromage — beaucoup de fromage. Ma façon préférée de manger ces aliments était d'étaler du yaourt à l'huile d'olive sur un morceau de pain. Puis j'y ajoutai des bouts de fromage, repliai le tout, et cela faisait un très bon sandwich. En même temps, je pêchais dans la boîte d'olives. Ce n'était pas le genre de petit déjeuner auquel on est habitué dans les fermes du Missouri, mais c'était tout aussi bon. C'est sans doute à ce moment-là que les terroristes ont voulu nous impressionner favorablement par leur sens de l'hospitalité.

• Commandant, encore à manger ?

— Oh non, merci, je suis repu.

— Prends, vas-y... tu aimes ! •

Quand ils n'insistaient pas pour m'offrir du pain et du fromage, c'était pour me faire boire des boissons à l'orange. Nous nagions presque dans les boissons à l'orange, et nous ne pouvions en boire assez pour les rendre heureux.

Puis un des miliciens, que nous avons par la suite surnommé Gros Ali, trouva quelque chose dont il pensait que cela nous ferait

encore davantage plaisir. « Eh, commandant ! appela-t-il, whisky ! »
Il brandissait une bouteille de *Cutty Sark*.

— Oui, whisky, acquiesçai-je.

— Tu veux ? »

Je secouai la tête. « Non, je n'en veux pas. »

Il me regarda d'un air ahuri et m'apporta la bouteille. Je ne l'avais peut-être pas bien compris.

« Toi Américain, dit-il en me tendant la bouteille. Américains aiment whisky !

— Non, pas cet Américain-là ! » Et je me pointai le doigt sur la poitrine.

« Mais... tous les Américains aiment whisky !

— Non, tous les Américains n'aiment pas le whisky. »

Il ne pouvait pas en croire ses oreilles. Il alla plus loin, en secouant la tête, pour voir si Phil et Christian en voulaient. Mais il n'eut pas plus de succès, ni chez l'un ni chez l'autre. J'eus l'impression que ces gens avaient tiré leurs idées sur l'Amérique des films de gangsters qu'ils avaient vus. Durant nos « vacances » à Beyrouth, nous nous heurtâmes souvent à cette notion que tous les Américains aiment boire, que le crime règne aux Etats-Unis et qu'en fait nous sommes une nation de bandits. L'un des pirates nous rabâchait sans cesse les mêmes choses : l'Amérique est un lieu de décadence, et tout ce que nous faisons là-bas, c'est de fréquenter les discothèques et de nous conduire de façon scandaleuse. Il en était tellement convaincu que nous avons fini par l'appeler Disco Ali.

Ce fut pour nous comme un défi de soutenir l'honneur de notre pays et de montrer à nos hôtes que jusque dans les moindres détails nous avions une morale aussi stricte que la leur. En même temps, nous étions extrêmement reconnaissants que leur religion leur interdisait de consommer des boissons alcoolisées. Ils étaient toujours armés jusqu'aux dents ; des armes à feu traînaient partout, et des problèmes très graves auraient pu surgir si l'un ou l'autre d'entre eux avait trop bu.

Nous nous sentions mieux après le petit déjeuner, quoique cette nourriture dans mon estomac me fit penser que je devais avoir piteuse apparence. Je ne m'étais pas rasé depuis quatre jours ; ma barbe était si hirsute et me démangeait à tel point que j'avais l'impression d'être en train de devenir un porc-épic. Je n'avais pas pu prendre de bain ni me changer, et je me sentais pour le moins peu élégant.

La vue de Phil et de Christian ne m'encouragea guère. Ils avaient

l'air de réfugiés sortis du caniveau le plus proche, et je savais que je n'avais pas meilleure allure qu'eux. C'était humiliant. Ce sentiment envahissant de « malpropreté » provenait aussi des amas de détritiques qui constituaient notre environnement. Le rebut des valises des passagers s'étalait partout dans les allées, parfois sur une épaisseur de plus de soixante-dix centimètres. La cabine ressemblait au pire cauchemar de toute mère d'adolescent : un capharnaüm total, absolu !

Hormis la pagaille dans la cabine et notre « malpropreté », nous étions relativement à l'aise. Nous utilisions le groupe auxiliaire pour l'air conditionné, et il était bon de ne pas avoir à se soucier de vols vers Alger, Aden ou Téhéran. Cependant, nous aurions apprécié une bonne douche et des vêtements propres. Je demandai à l'un des gardes s'il nous était possible d'aller quelque part pour faire notre toilette. Il nous répondit avec un « On verra » qui n'engageait pas.

Par ailleurs, ils nous réservèrent une autre bonne surprise : des journaux. Ils nous apportèrent le *Beirut Daily Star*, l'*International Herald Tribune* et un numéro de *USA Today*. Nous les reçûmes régulièrement ; non pas quotidiennement, mais surtout lorsqu'il y avait des articles à notre sujet ou des photos de l'avion, ce qui était fréquent.

Et souvent, lorsqu'ils nous les apportaient, ils nous encourageaient en disant : « C'est bon ! Vous allez rentrer. Peut-être demain ! », ou encore, sur un ton excité : « Encore deux jours ! Et vous rentrez chez vous ! ». Ils n'essayaient pas de nous tromper. Ils avaient presque autant que nous envie de voir cette affaire se terminer. Ils voulaient récupérer leurs prisonniers, et je crois honnêtement qu'ils souhaitaient nous voir retrouver nos bien-aimés. Nous apprîmes cependant bien vite à ne pas prendre pour argent comptant les annonces de l'imminence de notre libération.

Mais en ce premier lundi, nous étions particulièrement heureux de recevoir ces journaux, car pour la première fois, nous avons pu apprendre ce qui se passait réellement autour de nous. Nous avions entendu dire que les pirates exigeaient la libération de prisonniers détenus en Israël, mais nous ne savions pas quels étaient ces prisonniers, ou même s'ils existaient vraiment. En outre, nous ignorions tout de la situation politique du Liban. Nous savions qu'une guerre s'y déroulait, mais nous ne connaissions ni les raisons du conflit ni l'identité des parties en présence. Ces journaux nous ont permis de comprendre la situation dans laquelle nous nous trouvions.

Dans le *Beirut Daily Star*, en particulier, il y avait un certain nombre d'excellents articles de fond qui présentaient l'ensemble des événements qui avaient conduit à notre détournement. On y expliquait qu'Israël avait envahi le sud du Liban pour lutter contre l'Organisation de Libération de la Palestine, laquelle y utilisait des bases pour lancer des raids terroristes contre l'Etat hébreu. Il semblait que les habitants du Sud-Liban, dans leur ensemble, n'appréciaient guère la présence de l'OLP dans leur pays et furent heureux de voir les Israéliens franchir leur frontière. Mais par la suite, la politique dure et sévère d'Israël, et son peu d'empressement à franchir la frontière lui avait attiré la profonde hostilité des Libanais, qui avaient l'impression d'avoir échangé une force d'occupation contre une autre. Les Israéliens s'étaient finalement retirés du Liban, mais ils avaient emmené sept cents otages libanais pour assurer la sécurité du départ de leurs troupes. Les otages auraient dû être libérés à la fin de ce repli, mais au lieu de cela, on leur fit aussi franchir la frontière, et ils furent internés dans le camp de prisonniers d'Atlit, au nord d'Israël, peu avant notre détournement. Le piratage de notre avion était une tentative d'obtenir la libération de ces prisonniers par la pression des Etats-Unis sur Israël.

Les journaux nous informèrent que Nabih Berri, qui était le Ministre de l'Intérieur du Liban en même temps que le chef de la milice Amal, avait accepté la responsabilité des négociations pour notre libération. Berri disait qu'il était dans une situation très difficile et marchait sur une corde raide. De son côté, le Président Reagan affirmait que Berri pouvait mettre fin à l'épreuve des otages quand il le voulait. Il y avait aussi des citations de personnalités israéliennes et d'autres déclarations du Président Reagan et de membres de son gouvernement. L'impression générale qui en ressortait était que nous n'allions pas rentrer chez nous de sitôt. La situation dans laquelle nous nous trouvions était des plus complexes, et nous n'y voyions pas de solution. Nous voulions rentrer chez nous — et nous pensions que ces Libanais prisonniers en Israël souhaitaient la même chose.

La presse nous décrivait également le subtil partage des responsabilités entre la milice Amal et le Hesbollah. Amal, semblait-il, avait pris sous sa responsabilité tous les passagers qui avaient été évacués de l'avion. Nous trois, par contre, étions entre les mains du parti Hesbollah, qui voulait garder l'avion sous son contrôle comme symbole de son rôle dans cette affaire.

Nous avions ainsi une compréhension un peu meilleure de la

position difficile dans laquelle se trouvait Nabih Berri. Il devait négocier une solution qui satisfasse tant les modérés d'Amal que les extrémistes du Hesbollah. S'il ne trouvait pas ce compromis acceptable par les deux groupes, il allait vraisemblablement devenir une autre victime de la guerre civile du Liban.

La lecture des journaux fut sans conteste le fait marquant de ce premier jour complet passé sur le sol de Beyrouth. Durant le reste de la journée, nous sommes restés assis dans nos sièges, somnolant de temps en temps, parlant tranquillement ou lisant un livre. J'insistai plusieurs fois auprès des gardes pour que quelque chose soit fait à propos des détrit­us, et leur demandai à nouveau s'il était possible d'aller se laver ; ils me répondirent que cela devait pouvoir se faire, mais on ne m'en donnait aucune garantie.

Entre-temps, je remarquai que nos geôliers fanatiquement anti-américains fumaient constamment des *Marlboro* — des cigarettes américaines — et qu'ils jetaient leurs mégots par terre, directement sur le rebut étalé partout. (Il était intéressant de voir qu'en dépit de leur discours anti-américain, ils fumaient des cigarettes américaines, buvaient des sodas américains, surtout du pepsicola, et nombre d'entre eux portaient des tee-shirts arborant des noms de produits américains !) Je dis à tous ceux qui m'écoutaient qu'il était dangereux de jeter des mégots sur la moquette comme ils le faisaient, et qu'ils feraient mieux de faire enlever toutes les affaires qui traînaient sur le sol avant que l'avion ne prenne feu.

Ils ont sans doute dû admettre que je savais de quoi je parlais, car dans la nuit de ce lundi, on nous fit sortir de l'appareil par l'escalier mobile et on nous amena à un poste d'incendie, où nous nous assîmes dans la véranda avec nos gardes et regardâmes les équipes de nettoyage sortir les détrit­us de l'avion. Elles travaillèrent des heures durant, sortant tous les déchets par l'arrière du *Boeing*. Seulement, ce n'étaient pas vraiment des déchets ; c'étaient des documents commerciaux, des cartes de crédit, des photos de famille, des souvenirs, des vêtements, des flacons de parfum et d'autres objets qui avaient eu de l'importance pour les passagers du vol TWA 847. Tandis que des nettoyeurs vidaient l'avion par l'arrière, d'autres, qui attendaient à l'extérieur, remplissaient à la pelle des sacs-poubelle. Ils en remplirent des dizaines. Ils avaient commencé aux environs de minuit, et il était trois heures du matin quand ils terminèrent leur besogne.

Lorsque les sacs-poubelle furent remplis, on les amena à côté du poste d'incendie où on les jeta dans un énorme feu de joie près de l'endroit où nous étions assis. Parmi tous les objets jetés au feu, il

y avait de nombreuses bouteilles d'alcool, et des explosions se suivirent en chaîne lorsque le feu les atteignit.

• C'est logique, s'exclama Phil après une explosion particulièrement violente.

— Qu'est-ce qui est logique ? demandai-je.

— Eh bien, nous avons survécu après avoir été tout le temps menacés avec des grenades et des pistolets braqués sur nous. Maintenant, nous allons sans doute être tués par l'explosion d'une bouteille de *Johnny Walker*.

Nous éclatâmes de rire. Mais peu après qu'il eut dit cela, tout le secteur fut éclairé par une intense lumière quasi surnaturelle. Était-ce une bouteille de whisky ? Nous regardâmes autour de nous et vîmes une fusée-parachute au magnésium descendre lentement au-dessus des collines avoisinantes. S'ensuivirent des rafales de balles traçantes, une autre fusée, et d'autres rafales. Puis tout retomba dans les ténèbres et le silence. Les gardes n'y avaient pas prêté attention, mais pour nous, c'était un rappel que nous étions retenus dans une zone de combat, que Beyrouth était une ville écartelée et que des batailles faisaient rage autour de nous. A mon sens, la chose la plus effrayante était la nonchalance avec laquelle on acceptait cet état de fait, comme si la guerre et les tueries étaient une partie normale et intégrante du train-train quotidien.

C'est aussi à ce poste d'incendie que nous avons pour la première fois fait la connaissance de membres réguliers de la milice Amal, et ils me firent impression, car ils étaient plus cultivés et moins fanatiques que les hesbollahs. Nous pûmes engager un débat sans éclat avec eux, et ils semblaient en tout cas prêts à écouter notre point de vue. Ils ne revenaient pas sans cesse à la charge avec des slogans pro-Khomeiny.

A bord de l'avion, nos gardes profitaient de chaque occasion pour faire l'éloge de l'ayatollah, et pour dénoncer les maux de l'Amérique. Mais dès que nous leur donnions l'impression que nous pouvions l'emporter sur tel point de discussion, ils changeaient très vite de sujet et attaquaient sur un autre point. Ils avaient été gavés de propagande haineuse et s'en servaient comme un moyen très pratique pour rejeter sur le dos de l'Amérique la responsabilité des énormes difficultés dans lesquelles ils se débattaient. Ils refusaient catégoriquement tout autre point de vue que le leur. S'il ne faisait aucun doute que sur bien des questions, nous avions un avis diamétralement opposé à celui des miliciens d'Amal, nous avions du moins eu le plaisir de rencontrer des gens ouverts au dialogue.

Vers deux heures du matin, alors que nous étions assis dans la véranda du poste d'incendie, je jetai un coup d'œil vers l'avion. Deux des toboggans d'évacuation avaient été déployés à hauteur des issues de secours arrière. Quelqu'un avait eu l'idée d'ouvrir ces portes, et lorsqu'il l'avait fait, les toboggans s'étaient mis automatiquement en place.

« Oh, ce n'est pas vrai ! » Je secouai la tête, puis dis à l'un des gardes que nous devions retourner à l'avion pour voir ce qui s'y était passé. Ce n'était pas un problème bien grave, mais je ne pus m'empêcher de me demander quels dommages nos « hôtes » finiraient par infliger à l'avion. Ils n'y comprenaient rien et ne semblaient pas le respecter. Je commençais à penser qu'il fallait peut-être chercher un moyen de convaincre nos gardiens que nous ne pouvions pas rester plus longtemps à bord de l'avion.

Après avoir démonté les deux toboggans, nous les avons laissés tomber sur la piste en béton. Puis nous les avons dégonflés, roulés et fourrés dans la soute à fret. Un des gardiens se tenait juste derrière nous, et il nous demanda s'il pouvait en avoir un comme souvenir. Il voulait sans doute le gonfler et l'utiliser comme radeau. Je l'imaginais en train de danser sur l'eau d'une plage beyrouthaine, se vantant à qui voulait l'entendre de sa contribution au détournement du vol TWA 847. Il fut déçu quand je lui dis qu'il ne pouvait pas l'avoir, mais il ne discuta pas.

« Ecoute, lui dis-je, ces machins coûtent terriblement cher, et ils font partie intégrante de l'appareil. Un avion ne peut voler sans eux ; je ne peux vraiment pas t'en laisser un. » Le sujet ne fut plus abordé cette nuit-là, mais je me demande si ces toboggans sont jamais retournés aux Etats-Unis.

Lorsque nous dûmes quitter le poste d'incendie, nous fûmes heureux de voir que la cabine de l'appareil avait presque retrouvé son aspect normal. Il ne semblait pas y avoir de dommage irrémédiable à la moquette bleu roi, et les sièges étaient en très bon état, sauf quelques-uns qui avaient servi à un exercice à la baïonnette ! La seule autre trace du détournement était la présence de graffiti peints à la bombe de peinture rouge, surtout sur les portes des casiers à bagages. La plupart de ces graffiti étaient gribouillés en arabe, mais ici et là il y avait des textes en anglais. « Reagan nous pas peur de toi ! » était un de ces messages mis en évidence. Et bien sûr, il y en avait quelques-uns du genre « Mort à l'Amérique » et des louanges à l'ayatollah. Mais l'un dans l'autre, l'appareil semblait en assez bon état. Malheureusement, cela n'allait pas durer. Les gardes eux-mêmes étaient propres, mais ils ne pouvaient s'empêcher de

jeter leurs détritrus par terre, et ne semblaient pas avoir la moindre idée de la façon de tenir un endroit propre. Sans doute ce comportement « tout par terre » faisait-il partie de leur image du gaillard rude et macho. A la maison, ils avaient une femme ou une mère qui ramassait tout derrière eux. Ils étaient les combattants, et les combattants n'ont pas le temps de ramasser leurs propres ordures. Après avoir vécu quelques jours avec ces hommes, je dois dire que j'éprouvais beaucoup de compassion pour les épouses et les mères qui devaient passer derrière eux !

Chaque matin, j'allais dans le cockpit pour voir quel genre de gâchis y avait été fait pendant la nuit. Je trouvais un tas de pain à moitié mangé sur la table du mécanicien. Des boîtes de pepsi vides, des mégots de cigarettes et des miettes parsemaient le sol. Il y avait aussi de grandes quantités de douilles à l'endroit où plusieurs chargeurs de mitraillette avaient été tirés pour une raison ou pour une autre ; en général, c'était pour attirer l'attention de la tour.

Les pirates tiraient à tout bout de champ, et nous nous y habituâmes relativement vite. Durant notre captivité, nous entendîmes constamment ces tirs. Un jour, nous crûmes qu'une attaque venant de l'extérieur était dirigée contre l'avion. L'un des gardes courut vers l'arrière de l'appareil, abaissa l'escalier et fit cracher son AK 47 (célèbre mitraillette de fabrication soviétique). Pendant ce temps, deux autres types faisaient feu à volonté depuis le cockpit. Ratatatatata ! Blam ! Boum ! On aurait cru que la Troisième Guerre mondiale venait d'éclater. Puis ils se mirent à courir de l'avant à l'arrière de l'appareil, sillonnant les allées à toute vitesse. Ils tirèrent quelques rafales en tous sens depuis l'arrière, puis quelques-unes de l'avant, et continuèrent ce manège un bon moment.

J'en arrêtai un au passage. « Que se passe-t-il ? »

Il se libéra le bras et repartit en courant sans me répondre.

Je relevai le rideau de mon hublot et jetai un coup d'œil à l'extérieur pour voir si je pouvais découvrir la raison de tout ce tumulte. Mais je ne vis qu'un avion des *Middle East Airlines* parké à proximité de nous qui embarquait ses passagers. Ceux-ci étaient à peine à quelques centaines de mètres de ce feu roulant, mais ils n'y prêtèrent guère attention. A leur comportement, on aurait dit qu'ils étaient, disons à Albuquerque (au Nouveau-Mexique) et non ici à Beyrouth, où les coups de feu éclataient de tous les côtés.

Finalement, les tirs cessèrent et je vis une des *Land Rover* « Follow me » se diriger vers nous. Quelques minutes plus tard, un de nos gardes se précipita dans la cabine avec un sac rempli de sandwiches, et la *Land Rover* « Follow me » s'éloigna.

Dès que je le pus, j'arrêtai un autre garde. « Mais pourquoi donc y a-t-il eu tous ces tirs ? »

Il eut l'air gêné. « Ils ont dit qu'ils ne nous amèneraient plus de sandwiches ! »

C'était donc ça ! La Troisième Guerre mondiale parce que l'aéroport avait refusé de nous faire livrer des sandwiches !

Le lendemain, il y eut dans le *Beirut Daily Star* un article dramatique disant que les pirates avaient lancé une attaque avec tous les moyens dont ils disposaient contre les représentants de la presse. En réalité, les journalistes s'étaient massés sur les terrasses du terminal, d'où ils avaient une bonne vue sur tout ce qui se passait. Lorsque les terroristes avaient ouvert le feu, ils s'étaient jetés à plat ventre. Le *Daily Star* décrivait avec force détails comment les balles avaient ricoché sur le bâtiment et comment les journalistes s'étaient sauvés. Il était amusant de lire ce récit en sachant que tout ce que les terroristes voulaient, c'était un sac de sandwiches !

Mais quant à l'état du cockpit, tout le sol avait complètement disparu sous une couche de crasse nauséabonde et collante, faite de miettes, de cendres, de mégots de cigarettes et de coca renversé. J'avais beaucoup de mal à accepter cette saleté, parce que la compagnie insistait énormément sur la nécessité de garder la cabine de pilotage propre, surtout pour des raisons évidentes de sécurité. On rappelle constamment aux pilotes de ne laisser aucun liquide, café, jus de fruit ou quoi que ce soit, sur la console de la radio. C'est un bon règlement, car il suffit d'une seule boisson renversée pour rendre la radio inutilisable.

Mais ces gaillards s'installaient dans le siège des deux pilotes, la console-radio entre eux, et mangeaient, buvaient et fumaient toute la nuit, répandant leurs miettes et laissant couler leurs boissons sur la console. Un matin, cela dépassa les bornes.

« Regardez-moi cet endroit ! » m'écriai-je.

Pas de réponse.

« On dirait une porcherie ! Vous savez ce que c'est, des porcs ? »

L'un des pirates se leva doucement, et en soupirant il balaya de la main les miettes de son tee-shirt et de son pantalon. « Oui, dit-il, nous savons ce que sont des porcs.

— Eh bien, moi, je ne sais pas comment vous pouvez vivre comme des porcs ! » Et attrapant un sac-poubelle, je me mis à ramasser autant de détritiques que je pus.

Ils semblaient me respecter en tant que commandant de l'avion, et si je me mettais à ramasser les déchets, eux allaient peut-être aussi le faire — tout au moins celui-là. Ils ne cachèrent pas le fait

que cette perspective ne les enchantait guère, mais les deux hommes qui avaient assuré la garde cette nuit-là prirent des sacs-poubelle et m'aidèrent à enlever le plus gros des ordures. Nous continuâmes les jours suivants et constatâmes que les gardes se mettaient à suivre notre exemple. L'environnement de la cabine s'améliora sensiblement, mais la crasse qui recouvrait le sol du cockpit semblait irréductible. Le soleil qui pénétrait par les hublots l'avait durcie en une espèce de béton dégoûtant et nauséabond, et il allait falloir une équipe de nettoyeurs professionnels — ou même de la dynamite — pour en venir à bout.

Deux mois plus tard, lorsqu'un équipage de la TWA se rendit à Beyrouth pour récupérer l'avion, il découvrit dans quel triste état il était. Le pilote me fit savoir que la console-radio était prise dans un moule verdâtre, et que lorsqu'ils essayèrent de s'adresser par radio à la tour, le bouton de communication leur resta dans la main. Ils durent également manipuler l'autre radio avec d'innombrables précautions, disaient-ils, parce qu'ils purent à peine l'allumer. Lorsqu'ils essayèrent de brancher le pilote automatique, ils ne purent bouger les grands interrupteurs ; ils étaient figés dans leur position.

Ce que les gardes ne jetaient pas à terre ou ne laissaient pas tomber dans la console-radio, ils le lançaient tout simplement par la fenêtre du cockpit ! Au bout de quelques jours passés à bord, un grand tas d'ordures s'amoncelait autour du cockpit.

Un autre problème provenait du fait qu'ils ne connaissaient pas l'usage des sanitaires à l'occidentale. Plus précisément, ils ne savaient pas utiliser les toilettes. Ils avaient l'habitude des toilettes arabes, dans lesquelles on s'accroupit, et ils grimpaient sur la cuvette des W.C. au lieu de s'asseoir dessus. Et ils s'aspergeaient d'eau au lieu d'utiliser le papier hygiénique. Ils firent venir à bord des bouteilles d'Evian par caisses entières et les vidèrent pour la plupart dans les toilettes. Ils en utilisèrent aussi pour s'asperger eux-mêmes. Bien sûr, la plus grande partie de cette eau dégoulinait sur le sol des toilettes et se répandait dans les couloirs de la cabine. Il ne fallut pas longtemps pour que les moquettes autour des trois toilettes en soient complètement imbibées et que l'eau gicle au moindre pas. Les pirates marchaient sur ces moquettes détrempées pour aller aux toilettes, puis se hissaient sur les cuvettes avec leurs chaussures sales et mouillées. Le sol des toilettes baignait dans l'eau, et les lavabos eux-mêmes soulevaient le cœur.

Après quelques jours de ce régime, je pris à part un garde qui parlait très bien l'anglais et négociai avec lui.

« Nous venons de cultures différentes, et nous faisons les choses différemment dans les toilettes, lui dis-je. Serait-il possible que nous gardions un cabinet pour nous, et que vous ayez les deux autres ? »

Cela lui sembla raisonnable ; il prit alors un gros marqueur fluorescent et écrivit quelque chose en arabe sur la porte d'une des toilettes. Pendant le reste de notre séjour à Beyrouth, les pirates respectèrent « notre » cabinet de toilettes. Nous le gardâmes militairement propre et net, et je me mis à faire ma lessive dans le lavabo.

Mais si je ne me chamaillais pas avec les pirates à propos du nettoyage de leurs saletés, je devais continuellement leur dire de ne pas toucher aux équipements. Ils étaient comme des enfants qui auraient reçu un nouveau jouet. Constamment ils tournaient les interrupteurs et appuyaient sur les boutons, simplement pour voir ce qui allait se passer. Lorsque j'en attrapais un, je le réprimandais : « Vous ne savez pas ce que vous faites ; vous ne devez pas toucher à ces commandes. » Il me semblait qu'en tant que commandant de bord de l'avion, il était de mon devoir de le garder dans le meilleur état possible, pirates ou pas pirates. Je leur parlais comme un père le ferait lorsqu'il doit corriger son fils adolescent, et en général ils réagissaient bien. La plupart de nos gardes étaient des jeunes gens d'à peine vingt ans, et ils me considéraient comme leur vieux grand-père ; de ce fait, ils m'écoutaient d'habitude quand je leur disais de ne pas faire une chose ou une autre.

Mais à peine avais-je fait comprendre à un groupe qu'ils ne devaient pas toucher aux interrupteurs que c'était l'heure de la relève, et un tout nouveau groupe montait à bord. Les nouveaux venus découvraient les mêmes choses que j'avais dites à leurs prédécesseurs de ne pas faire. C'était une bataille sans fin.

Leurs deux jouets favoris étaient la radio et le système d'annonce en cabine. S'ils ne parlaient pas pendant des heures d'affilée avec la tour, ils aboyaient des ordres ou nous gratifiaient de sérénades par les haut-parleurs de la cabine. Il était rare que j'aille dans le cockpit sans trouver quelqu'un en communication avec la tour. Ils prenaient la veste de mon uniforme dans le placard mural, s'asseyaient dans mon fauteuil et s'amusaient comme des fous à faire semblant d'être le pilote s'adressant à la tour. Parfois, ils autorisaient l'avion à décoller ou atterrir.

Entre-temps, ils nous avaient donné des surnoms, et nous leur avions rendu la politesse. J'étais « Commandant Abu Ali », Phil était « Abu Ahmed », et ils appelèrent Christian « Abu Mahomet ». Ils éprouvèrent un plaisir certain à changer le nom de Christian en

Mahomet, ce qui était pour moi une indication que tout sérieux qu'ils étaient lorsqu'il s'agissait de leur cause, nos pirates n'étaient pas dénués d'un certain sens de l'humour.

Nous donnâmes aussi des surnoms à nos gardiens, tout d'abord parce que nous étions incapables de retenir leurs noms. La plupart d'entre eux s'appelaient Abu ou Ali, et si on en appelait un par l'un de ces noms, au moins une demi-douzaine d'entre eux répondaient.

« Commandant Abu Ali ! Commandant Abu Ali ! » Mon nom résonna dans les haut-parleurs.

Je posai ma Bible ou mon journal et me rendis dans le cockpit. Que me voulaient-ils cette fois ?

« Commandant Abu Ali, tu règles radio ?

— Okay ! »

Ils parlaient tellement à la radio qu'ils accaparaient la fréquence de la tour. Finalement, les contrôleurs leur demandèrent de changer la fréquence radio parce qu'ils interféraient avec le trafic aérien. Le problème était qu'ils ne savaient pas faire ce changement de fréquence, et ils me demandaient de le faire.

Mais leurs bavardages à la radio n'étaient de loin pas aussi graves que leurs sérénades dans les haut-parleurs de la cabine des passagers. La première fois que j'ai entendu l'un d'eux entamer d'une voix mélancolique un chant arabe lugubre et plaintif, j'ai cru qu'on nous attaquait. Mais il faut dire qu'il était trois heures du matin ! Je ne sais pourquoi, ils aimaient particulièrement chanter la nuit, comme des loups hurlant sous la lune — seulement, les loups sont plus mélodieux ! Je ne sais pas si ce sont leurs chants eux-mêmes ou simplement leur façon de les chanter ; d'après moi, c'était une combinaison des deux, et le résultat était dévastateur. Après deux nuits de ce traitement, je sus qu'il fallait faire quelque chose. Je convoquai Christian et Phil pour une réunion au sommet.

« Écoutez, les gars, leur dis-je, nous devons faire quelque chose pour mettre fin à ces concerts nocturnes.

— Oh oui, approuva Phil, je crois que je ne pourrai plus les supporter.

— Il nous faut trouver un moyen de couper le système d'annonce en cabine », renchérit Christian.

Nous décidâmes de profiter de la première occasion qui se présenterait pour agir. C'était la seule façon d'avoir des nuits de sommeil décentes.

Plus tard, cet après-midi là, nous tentâmes notre chance. J'entrai nonchalamment dans le cockpit, comme si je me promenais pour

me dégourdir les jambes. Trois des pirates y étaient assis, avalant des pepsi, leurs armes à feu chargées à côté d'eux. Je m'avançai tranquillement vers la paroi et me mis l'épaule tout près du coupe-circuit du système d'annonce en cabine. Lorsque je fus en place, il n'était plus difficile d'étendre la main et de me « gratter l'épaule » tout en mettant le coupe-circuit sur la position « off ». Personne n'y prêta la moindre attention. Je bâillai, me retournai et sortis tranquillement du cockpit, puis me rassis dans mes sièges de cabine et pris un livre.

Ce n'est qu'au bout de deux heures qu'ils constatèrent que le système était « cassé ». Alors l'un d'eux s'approcha de moi le visage très soucieux.

« Commandant Abu Ali, radio cassée.

— Sans blague ! dis-je d'un air surpris.

— Ouais, marche pas !

— Très bien, je vais y jeter un coup d'œil. » Je posai mon livre et le suivis dans le cockpit, où les deux autres gardiens tapotaient le microphone.

« Montrez-moi ça », dis-je. Je le pris dans les mains, le tapotai plusieurs fois, soufflai dessus, puis le replaçai sur son support. « Ouais, vous avez raison. Il est cassé. »

L'un d'eux me regarda avec une lueur d'espoir dans les yeux. « Toi ré pares ?

— Non, je ne sais pas. Vous l'avez cassé, les gars. Vous avez trop parlé dedans. » Je haussai les épaules d'un air résigné pour leur faire comprendre qu'il n'y avait plus rien à faire. Puis je me retournai et sortis du cockpit, les laissant tapoter le microphone et souffler dessus, dans l'espoir que d'une façon ou d'une autre il ressusciterait.

Ce schéma se répéta durant toute notre captivité. Nous cherchions constamment un moyen d'arrêter un système ou un autre. Si les pirates faisaient quelque chose qui pouvait être dangereux, nous discussions des moyens d'y mettre fin. Par contre, si ce qu'ils faisaient était inoffensif ou ne nous gênait pas particulièrement, nous les laissions faire. Mais je n'avais jamais vu auparavant des gens qui trouvaient un tel plaisir à manipuler des interrupteurs, à tirer des leviers et à pousser des boutons. Et il n'y en eut pas un seul à bord du *Boeing* qu'ils ne touchèrent pas.

Un matin, en entrant dans le cockpit, je découvris que le panneau de l'interrupteur du vide-vite était ouvert. C'est la première étape d'une procédure qui permet de vidanger rapidement le carburant si l'on est en danger. Je jetai un coup d'œil à l'extérieur sous les ailes, mais il n'y avait pas de kérosène sur le sol. « Très

bien, pensai-je, au moins ils n'ont pas ouvert la valve de vidange. • Je refermai le panneau et leur dis de ne plus toucher ni aux interrupteurs de vidange ni au panneau. Quelques jours plus tard, nous commençons à manquer de carburant à cause du fonctionnement ininterrompu du groupe auxiliaire. Je mis en route notre unique • bon • moteur, et nous roulâmes jusqu'à l'aire de ravitaillement pour faire un nouveau plein de kérosène. Mais lorsque le camion arriva et que l'on commença à pomper, le carburant se mit à couler à flots par l'orifice d'évacuation de carburant de l'aile.

Nous arrê tâmes le pompage, et j'ouvris et fermai plusieurs fois l'interrupteur du vide-vite. Puis nous réessayâmes. Rebelote, le carburant se remit à s'écouler sur le sol. Nous répétâmes plusieurs fois l'opération, sans le moindre succès. La valve du vide-vite était pour je ne sais quelle raison bloquée en position ouverte, et nous ne parvenions pas à la faire se refermer.

Nous appelâmes des mécaniciens des *Middle East Airlines*, et ils vinrent pour essayer de nous aider à vaincre cette difficulté. Nous eûmes plusieurs idées, mais aucune ne s'avéra efficace.

• Je ne sais pas, fis-je. Si nous ne réussissons pas à refermer cette valve, nous ne pourrons pas prendre de carburant, et du coup nous ne pourrons plus utiliser le groupe auxiliaire... et nous devons quitter l'avion pour aller ailleurs. •

Le garde qui allait par la suite apparaître avec moi à la fenêtre du cockpit durant notre interview télévisée se tenait tout près, et il jubila en entendant mes propos.

• Formidable ! fit-il d'un ton enthousiaste. Maintenant, nous pouvons le faire sauter ! • Il prit une grenade de sa ceinture, marcha vers les soutes et se prépara à l'y lancer. Il semblait presque pris de vertige, comme si la vue d'un avion commercial explosant dans une gerbe de flammes était un spectacle dont il avait toujours rêvé.

• Du calme, du calme ! criai-je à son adresse. Nous allons réparer ce truc. •

Il haussa les épaules, remit la grenade à sa ceinture et poussa un soupir de déception.

A cet instant, un autre garde marchait sous l'aile. Pour je ne sais quelle raison, il brandit la crosse de sa mitrailleuse AK 47 et porta un violent coup à l'intrados de l'aile. L'effet fut immédiat : un léger ronronnement se fit entendre, et la valve motorisée se referma.

Je me tournai vers les mécaniciens, qui arborèrent un sourire embarrassé. Comment avions-nous pu ne pas y penser ?

C'est le truc le plus vieux du monde. Chacun sait que lorsqu'un appareil ne marche pas, la meilleure chose à faire est de lui donner

un ou deux bons coups ! « Essayez de nouveau ! » dis-je au chauffeur du camion.

Cette fois, tout marcha à la perfection.

Le lendemain, le *Beirut Daily Star* publiait une photo sur laquelle j'avais un bras sur les épaules d'un terroriste devant l'avion. Le commentaire disait que nous « bavardions amicalement ». Ce qui s'était vraiment passé, c'était que j'avais essayé de me faire comprendre malgré le rugissement du groupe auxiliaire. J'avais parlé au pirate de nos tentatives pour fermer la valve, et pour qu'il puisse m'entendre, j'avais mis mon bras sur ses épaules et crié dans ses oreilles. A ce moment précis, le photographe avait fait son cliché. Au vu de la photo, on aurait cru que le pirate et moi étions de vieux copains qui étaient sortis pour une ballade. C'était loin d'être le cas.

Peu après ces incidents, j'étais de retour dans la cabine et essayais d'écrire une lettre à Phyllis quand l'avion se mit à osciller de haut en bas. Je cessai d'écrire et écoutai. Le vent ne semblait pas souffler à ce point-là, et je n'entendais aucun avion passer à proximité. Je me rendis dans le cockpit pour voir ce qui se passait, et j'y trouvai ma réponse. L'un des gardes était assis à ma place ; il tenait le manche et le balançait à fond d'avant en arrière et vice-versa, sans arrêt. Avec une tonne et demi de pression hydraulique qui remplace la force humaine, le lourd élévateur perché au sommet de la queue de l'avion oscillait de haut en bas continuellement, et en conséquence, l'avion était violemment secoué. Je dis au pirate d'arrêter, et il m'obéit. Mais lorsque la relève vint, l'un des nouveaux venus découvrit le même jeu, et du coup je débranchai la servocommande de profondeur.

Un autre jour, nous nous tenions dans une allée de la cabine et discussions lorsque nous entendîmes un étrange bruissement dans le plafond. C'était un bruit bizarre, en rien comparable à ce que je connaissais. Je me tournai vers Phil : « As-tu déjà entendu quelque chose de tel auparavant ? »

— Moi, non. »

Christian soupira. « Je me demande ce qu'ils ont trouvé cette fois. »

Nous nous rendîmes tous les trois dans le cockpit, où nous eûmes la solution à notre énigme. Cette fois, un garde assis dans le siège du pilote écoutait de la musique dans le casque de son magnétophone à cassettes, et il battait la mesure avec ses deux pieds sur le palonnier. Le gouvernail de direction oscillait à un rythme de rock'n roll, et nous entendions les câbles de commande dans leur course d'avant en arrière au travers de la structure de la cabine.

Le cockpit fascinait les gardes, et ils s'y étaient immédiatement installés après que nous eûmes coupé les moteurs et quitté nos sièges. Comme nous y avions passé plus qu'assez de temps, nous avions été heureux de nous installer dans la cabine des passagers et d'y tenir notre ménage. Nous avons choisi les sièges près des sorties de secours au-dessus des ailes, où nous pouvions trouver une place à peu près propre. Ce mardi fut une journée calme que nous avons passée à dormir, manger et « planter nos cabanes », comme Christian disait. Mon lit correspondait aux sièges 15 A, B et C, avec les dossiers des sièges de la rangée 14 repliés pour en faire une table de salle à manger, un repose-pieds, ou pour tout autre usage.

Au crépuscule, Jihad vint me voir l'air soucieux et me dit que nous devons déplacer l'avion vers le fond de l'aéroport. Il ne donna aucune explication, mais cet endroit était le plus éloigné de la mer, caché derrière quelques hangars isolés. J'imagine qu'ils avaient eu vent de la possibilité d'une attaque d'un commando israélien venant de la mer, et ils voulaient cacher l'avion. Il faisait nuit à cette heure-là, et il était difficile de voir où l'on nous dirigeait. Certains des phares d'atterrissage ne marchaient plus ; en fait, il ne nous restait qu'une lumière, sur le côté gauche du fuselage de l'avion. Elle n'était de loin pas suffisante et il fallait se pencher de tous côtés pour voir où on roulait. Pour faire parvenir l'avion dans cette partie sombre et désertique de l'aéroport, je devais contourner de grands tas de blocs de béton et d'armatures métalliques. Ce secteur de l'aéroport était apparemment utilisé comme aire de stockage des matériaux de construction pour les chantiers ouverts alentour ; il y eut des moments dangereux lorsque Phil, se penchant par son hublot ouvert, criait : « En voilà un autre gros de mon côté ! »

« Eh bien, mon vieux ! pensai-je. Si mon chef voyait ce que je fais avec son avion, il me flanquerait tout de suite à la porte. »

Finalement, nous couvrîmes le kilomètre qui nous séparait de notre nouvel endroit de parking et nous coupâmes le moteur.

« Très bien, me fit le chef, c'est parfait. »

Nous retournâmes donc tous les trois dans la cabine pour nous allonger et essayer de dormir. Mais vingt minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il revint vers nous.

« Faut bouger l'avion. »

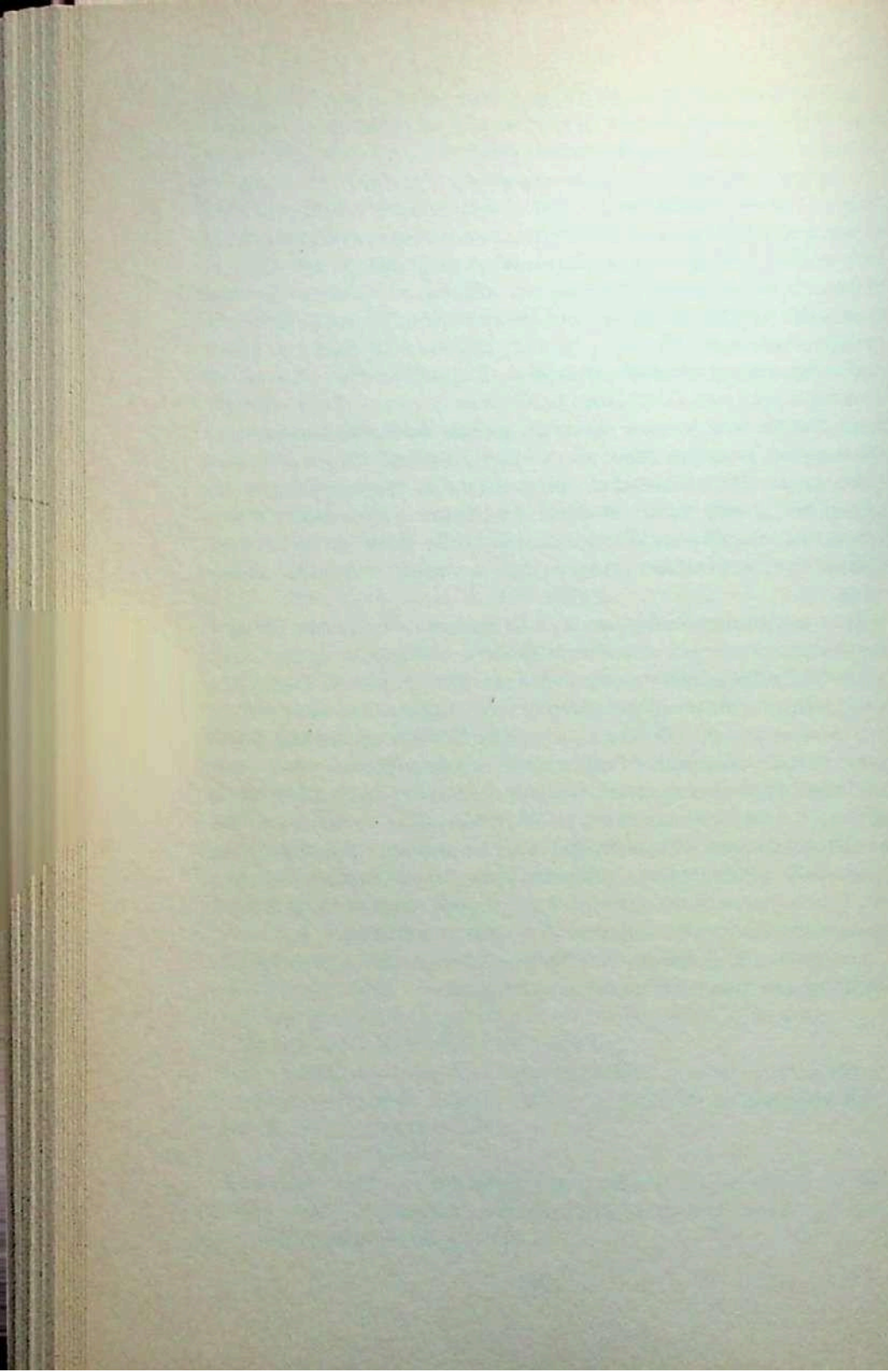
Il ne nous dit pas ce qui s'était passé, mais quelque chose s'était produit dans cette partie sombre et retirée de l'aéroport qui les avait rendus extrêmement nerveux.

Ainsi, nous dûmes repartir et refaire dans l'autre sens notre course d'obstacles, jusqu'à ce que nous soyons finalement parqués à l'endroit précis que nous avions quitté.

Plus nous étions à bord, plus j'étais convaincu que nous devions trouver un moyen de ne pas rester dans l'avion si nous voulions éviter que les pirates ne lui infligent des dommages sérieux, voire irréparables. Nous n'avions aucune garantie que notre séjour à Beyrouth serait bref, et l'avion ne résisterait pas si notre captivité devait durer des semaines... ou des mois. J'avais aussi peur que le groupe auxiliaire ne tienne pas le coup, car il n'était pas prévu pour un usage intensif. Christian, Phil et moi en discutâmes ensemble, et nous décidâmes finalement que la meilleure chose à faire était de simuler une panne du groupe auxiliaire, comme nous l'avions fait pour les deux réacteurs. Une panne du groupe auxiliaire aurait deux avantages : premièrement, elle empêcherait les terroristes d'user complètement les divers équipements mécaniques et électriques. Deuxièmement, elle nous permettrait de quitter l'avion pour un endroit peut-être plus sûr et plus confortable.

Lorsque je me couchai sur mon lit de fortune ce soir-là, j'essayai de trouver un moyen d'arrêter le groupe auxiliaire et de nous faire sortir de l'avion. Mais comme ce fut souvent le cas durant ces jours, mes pensées finirent par dériver vers Phyllis. De nouveau, je me demandais où elle était, ce qu'elle faisait, et je fis une prière pour qu'elle aille bien et soit en mesure de supporter toute cette situation. Je savais qu'elle avait une foi profonde en Dieu qui la réconforterait et la soutiendrait. Et pourtant, je savais aussi que le détournement s'était produit au pire moment possible. Il ne pouvait y avoir de bon moment pour un tel événement, mais notre anniversaire de mariage était pour le lendemain, et il allait être particulièrement difficile à vivre pour nous deux.

« Seigneur, soupirai-je, veuille faire quelque chose pour qu'elle sache que je vais bien et que je l'aime tant. »



Le récit de Phyllis

Lorsque j'entrai seule dans la chambre d'hôtel vide, le soir de notre anniversaire de mariage, le plus gros et le plus joli bouquet de fleurs que j'avais jamais vu m'y attendait. J'avais retenu mes larmes toute la journée, et quand je vis ces fleurs et lus la carte, les vanes s'ouvrirent. C'était plus que je ne pouvais supporter, et pourtant ces fleurs et cette carte ne me rappelaient pas seulement que John m'aimait, mais aussi que Dieu veillait sur nous et nous gardait tous les deux.

Le bouquet n'était pas réellement de John, bien sûr. Il n'avait aucun moyen de m'envoyer des fleurs, ni même un « bonjour ». Mais des amis — je les appelais « mon groupe de soutien » — m'avaient rejointe à Athènes dans mon attente de la libération de John ; ce sont eux qui m'ont envoyé le bouquet à sa place.

Les premiers jours qui ont suivi le détournement, je gardai l'espoir que l'épreuve ne durerait pas. John allait certainement être relâché et reviendrait à Athènes, et je voulais être là à son retour. Mais à mesure que les jours passaient, j'eus de plus en plus de doutes sur l'issue de cette affaire et je me demandai si je devais rester en Grèce ou retourner aux Etats-Unis. Je ne savais plus ce que je devais faire.

Le matin où John était parti pour son vol vers Rome, j'étais toute heureuse et excitée à la perspective de cette magnifique croisière dans les îles grecques. Nous en parlions et l'attendions depuis longtemps. Lorsque le collègue de John, le commandant Sean Shattuck, m'avait appelée cet après-midi-là, j'étais toujours absorbée par cette pensée. Je n'enregistrai pas vraiment ce qu'il me dit.

« Je pense que vous avez entendu parler du détournement.

— Quel détournement ? demandai-je, ne soupçonnant pas un instant qu'il parlait de John.

— Oh, je suis navré, Phyllis... Je croyais que vous saviez. »

Soudain, il avait toute mon attention. Mon cœur se mit à battre la chamade, et ma gorge se serra. « Je savais quoi ? »

Il y eut une pause à l'autre bout du fil. Le commandant Shattuck n'avait pas voulu m'apprendre ainsi la nouvelle. Mais maintenant, il n'avait plus le choix. « Je l'ai entendu à la télé. John a été détourné »

— Oh non ! Ce n'est pas possible ! »

Nous avons discuté encore quelques minutes, mais je ne me souviens plus de ce dont nous avons parlé. Lorsque je raccrochai, je restai assise quelques instants, les yeux fixés sur la terrasse où John et moi avions pris notre déjeuner romantique quelques heures à peine auparavant. J'essayai de prier, mais je ne savais pas que dire.

« Jésus... Jésus... » Je répétais toujours son nom. Ce n'était pas une prière très éloquent, mais je savais qu'il entendait mon appel désespéré à l'aide.

Plus tard, lorsque je revis le commandant Shattuck, il me dit qu'il avait été surpris par ma force. « Vous m'avez posé des questions très sensées, fit-il.

— Vraiment ?

— Absolument. J'avais l'impression de discuter avec un géant sur le plan émotionnel.

— Cela ne m'enchant pas de l'admettre, reconnus-je, mais après que vous m'avez dit que John a été détourné, je ne me rappelle plus de rien. »

Les jours qui ont suivi le piratage furent absolument horribles. Je ne peux décrire l'angoisse que je ressentis quand j'appris qu'un des passagers de l'avion avait été assassiné. Comment des êtres humains pouvaient-ils traiter ainsi d'autres êtres humains ? La « cause » des terroristes m'importait peu, qu'elle fût juste ou non. Rien au monde ne leur donnait le droit d'abattre de sang-froid des innocents. Le meurtre accompli, je savais que John était entre les mains de monstres, et même si je croyais que Dieu avait aussi tout pouvoir sur cette situation, l'éventualité qu'il ne revienne plus me fit peur. Et bien sûr, moi aussi je pensais à l'Iran, et aux 444 jours durant lesquels les otages américains avaient été retenus. Qu'allais-je faire si John était retenu si longtemps ?

Les premières vingt-quatre heures après le détournement furent particulièrement difficiles, parce que je ne connaissais personne à Athènes. Le téléphone sonna constamment ; en fait, je reçus plus de deux cents appels cette première journée, la plupart émanant d'amis et de parents qui voulaient que je sache qu'ils nous aimaient et priaient pour nous. Ces appels me firent du bien, mais j'avais besoin d'un contact personnel, d'une épaule sur laquelle pleurer. Ce secours vint en la personne de Marie Sendelbach, qui était

partie de Chicago pour me rejoindre. Je reçus aussi un grand réconfort et un soutien ô combien nécessaires de deux autres femmes, Judy Baker et Carol Bergeron, qui étaient venues à Athènes pour être avec leur mari, lesquels travaillent aussi à la TWA. Cependant, lorsqu'elles arrivèrent en Grèce, elles constatèrent que leur mari avait quitté le pays pour une mission spéciale pour le compte de la compagnie. Aucune d'entre nous ne savait qu'ils s'étaient rendus à Chypre pour travailler avec une équipe d'intervention du genre Delta Force.

Mon groupe de soutien comptait deux autres membres : le commandant Shattuck et le directeur des vols de la TWA, le commandant Clark Billie, qui veilla sur moi et me protégea en particulier des yeux fouineurs de la presse. Les journalistes essayaient constamment de m'atteindre durant ces journées à Athènes. Même si aujourd'hui je comprends qu'ils ne faisaient que leur métier, sur le moment je n'étais pas en état de leur parler. Après quelque temps, je les considérai en fait comme de vulgaires loups vicieux qui ne me laissaient pas seule avec ma douleur. Ils faisaient des mains et des pieds pour m'arracher quelques mots, et leur agressivité me faisait peur. Ne pouvaient-ils pas comprendre que je voulais rester seule ? S'il n'y avait pas eu mon groupe de soutien et le Seigneur, je n'aurais pas pu supporter ces journées.

Aussi étrange que cela puisse paraître de la part d'une personne qui compte avec l'intervention et la protection de Dieu, je ne passais pas beaucoup de temps à prier. A vrai dire, je ne pouvais pas prier. Je ne savais tout simplement pas quoi dire. Je tirais un certain réconfort de cette vérité biblique selon laquelle Dieu sait tout ce dont nous avons besoin avant même que nous le lui demandions ; il connaissait la tristesse de mon cœur, et je considérais mon attitude intérieure comme une forme de prière. En outre, je recevais des centaines de messages de soutien d'amis et de parents qui me disaient qu'ils priaient pour nous ; je savais ainsi qu'ils adressaient à Dieu les prières que je ne pouvais faire moi-même.

Je passais par contre beaucoup de temps à lire la Bible, en cherchant particulièrement les promesses où Dieu nous assure de sa protection et de ses bons soins. Au fil de ma lecture, je recopiais les versets qui semblaient correspondre directement à la situation de John. L'un de mes préférés était Deutéronome 31:6 : « Fortifiez-vous et ayez du courage ! Ne craignez point et ne soyez point effrayés devant eux ; car l'Eternel, ton Dieu, marchera lui-même avec toi, il ne te délaissera point, il ne t'abandonnera point. »

Ces mots me sautèrent littéralement aux yeux. Je savais en les

recopiant que Dieu me parlait directement. J'appelai notre pasteur Brian Guy, dans le Missouri, et lui dis que le Seigneur m'avait donné ce verset de l'Ecriture comme un réconfort particulier et une promesse. Ce soir-là, sans que je le sache, Brian dirigea dans notre église une réunion de prières centrée sur ce verset précis. Durant les jours qui suivirent, je lus et relus ces mots, des dizaines de fois, y trouvant du réconfort à chaque fois.

Le jour de notre anniversaire de mariage, mon groupe de soutien entreprit de me remonter le moral. « Phyllis, me dit Marie, tu n'as pas vas pas rester enfermée dans ta chambre toute la journée. Tu dois sortir. » Elle le dit d'un ton gentil, mais ferme, et je savais qu'elle avait raison. Ainsi, Marie, Judy, Carol et moi nous promenâmes sur la marina de l'hôtel, regardant les bateaux entrer et sortir. Tout en essayant de me joindre à la conversation et de m'intégrer au groupe, je ne me déplaçais pas sans mon transistor branché sur le radio des Forces Armées. Je gardais l'écouteur enfoncé dans l'oreille, dans l'espoir d'entendre la nouvelle qui ferait de cet anniversaire une journée mémorable : l'annonce que John et les autres otages étaient sur le chemin du retour. Mais bien sûr, cet événement ne se produisit pas. La seule nouvelle positive était que l'avion était resté immobilisé sur le sol de Beyrouth durant deux jours complets. Il ne semblait pas devoir repartir. J'en fus soulagée, car je devenais folle durant ses allées et venues aériennes.

Après notre matinée sur la marina, nous prîmes le déjeuner ensemble, et le groupe m'annonça que j'étais l'invitée d'honneur du repas d'anniversaire le soir même. Ils étaient tous aussi gentils et aimables qu'on peut l'être, mais je crois que j'aurais mieux supporté qu'ils soient désagréables et sans égards ! La gentillesse était ce que j'avais le plus de mal à accepter, et tandis que la journée s'écoulait, le douloureux vide dans ma poitrine grandissait, et il me fut de plus en plus difficile de retenir mes larmes.

Le dîner fut encore plus pénible. Les commandants Shattuck, Billie et McIntyre rejoignirent les dames, et tous essayèrent de se montrer optimistes et enjoués.

« J'ai entendu dire que les négociations allaient bon train.

— Oui... Il sera de retour dans un ou deux jours.

— On dirait qu'on a fait beaucoup de progrès. »

Mais tous les propos optimistes du monde ne pouvaient m'aider ce soir-là, surtout avec les mélodies romantiques et mélancoliques de l'orchestre, alors que l'homme que j'aimais était entre les mains de hors-la-loi extrémistes et armés ayant déjà fait la preuve qu'ils n'hésitaient pas à tuer. Finalement, je m'excusai en disant qu'

j'étais désolée, mais il valait mieux que je retourne dans ma chambre. En regardant les visages autour de moi, je vis toute la tristesse qu'ils ressentaient et qu'ils avaient essayé de dissimuler. J'appréciais leur compassion et le leur dis. Mais j'espérais qu'ils comprendraient mon besoin d'être seule. Ils le comprirent, et personne n'essaya de me retenir.

« Nous voulons seulement que tu saches que nous t'aimons », me dit Marie alors que je quittais la table. Je ne me retournai pas pour la remercier. Je n'en pouvais plus.

En entrant dans ma chambre d'hôtel, je trouvai les fleurs qui m'attendaient, et alors les digues se rompirent. J'ai dû pleurer une heure, peut-être plus. Quand j'en fus au point de ne plus avoir la moindre larme à verser, j'appelai Brian. Nous parlâmes un moment, puis priâmes ensemble, et je me sentis mieux — pas bien, mais mieux.

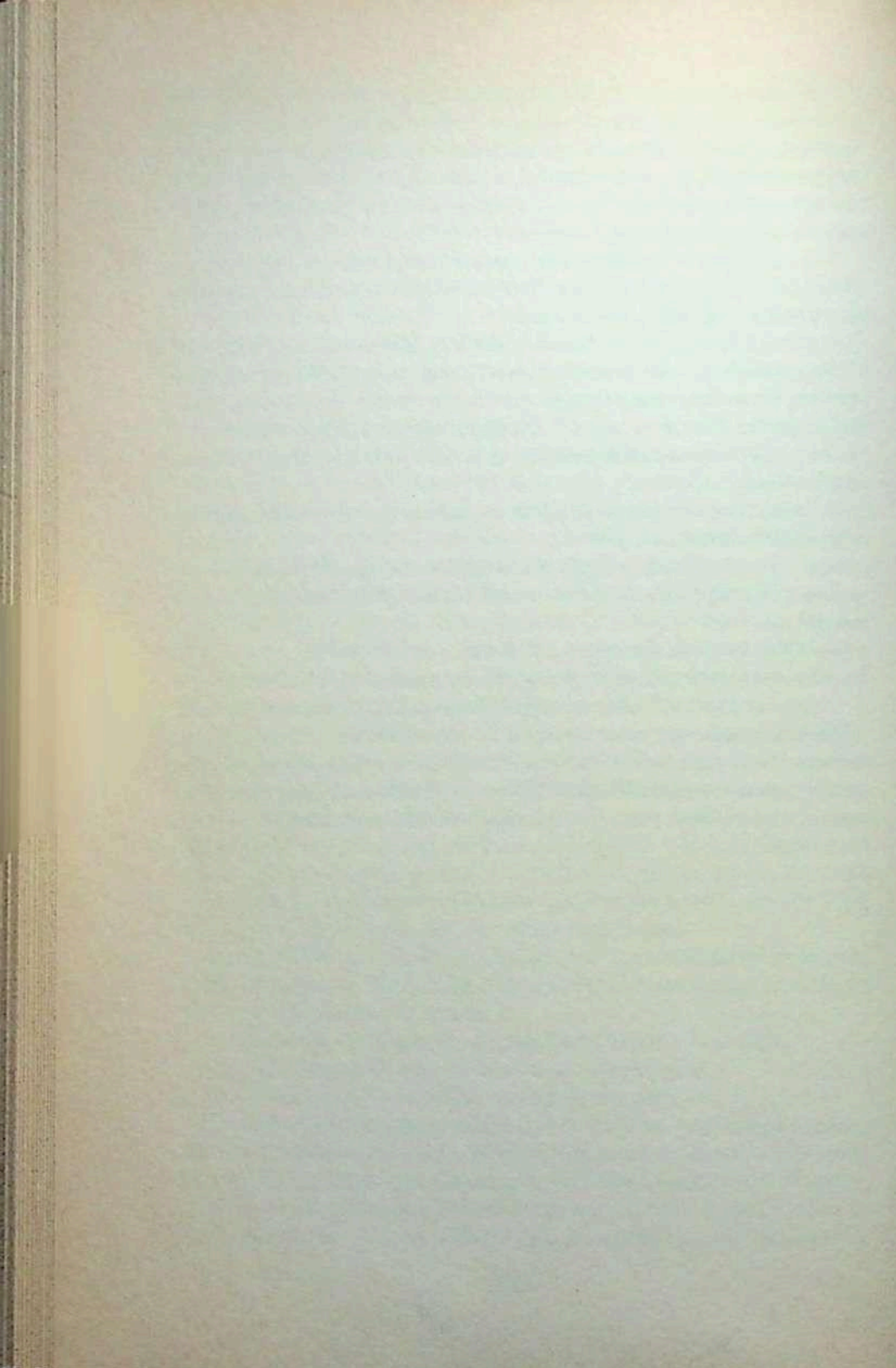
Si seulement je pouvais avoir un indice qui m'assurait que les choses allaient s'arranger !

Un peu plus tard, le téléphone sonna. C'était Diane, la fille de John, qui m'appelait du Missouri. « Tout a l'air de bien aller. J'ai vu papa !

— Que veux-tu dire par " tu l'as vu " ?

— Il est passé à la télé, et il a l'air en forme. Tout ira bien. »

Après avoir raccroché, je soupirai une prière de reconnaissance. C'était la meilleure nouvelle que j'avais reçue depuis longtemps. John n'avait pas encore fait le moindre pas vers la liberté. Mais je savais maintenant qu'il allait bien — et c'était une bonne nouvelle, même si ce n'était pas celle que j'aurais aimé entendre.



De jours en semaines

Mercredi matin à Beyrouth. Le sixième jour de notre détournement s'annonçait comme une nouvelle journée chaude et indolente ; les journaux ne signalaient pas d'éléments nouveaux. Le détournement devenait de l'histoire ancienne et les journalistes semblaient avoir du mal à obtenir des informations de fraîche date pour leurs articles.

Soudain, l'un des nombreux terroristes que nous connaissions sous le nom d'Ali fit irruption dans la cabine, brandissant son arme et disant quelque chose à propos de journalistes.

« Quoi ? » Je posai le journal. « Ralentis et répète ce que tu viens de dire.

— Nous allons avoir une conférence de presse, expliqua-t-il. Des journalistes vont venir ce matin, et vous leur parlerez.

— Où ? Quand ? » Nous posions tous les trois les mêmes questions. Il semblait que nos geôliers avaient organisé la venue de journalistes de la télévision et de la presse écrite devant l'avion. Ils se tiendraient sur le sol à l'extérieur tandis que nous aurions le droit de répondre à leurs questions par un des hublots du cockpit. Les journalistes seraient de *l'Agence France Presse* et de *ABC News*. Aucun autre organisme d'information ne serait représenté.

La perspective de cette conférence de presse excitait Ali à l'extrême ; il y voyait probablement la chance de sa vie, son heure de gloire. Il allait pouvoir brandir son arme à la face du monde entier, et bien sûr au nom de la « cause ». Le père d'Ali était un riche commerçant de Beyrouth ; de ce fait, il avait reçu une bonne éducation et il parlait l'anglais presque sans accent. C'est pour cette raison que nous avions de meilleurs rapports avec lui qu'avec les autres, bien que nous ne sachions jamais à quoi nous en tenir avec lui. Il pouvait être aimable et serviable un moment, et l'instant d'après il disait combien ce serait formidable de faire sauter l'avion. Un jour, il eut l'idée de le faire s'écraser sur la Knesset au moment où le Parlement israélien y siégeait.

Lorsqu'il en parla, j'éclatai de rire et fis comme si je pensais qu'il plaisantait. Mais c'était un rire nerveux, car je savais qu'*il ne plaisantait pas* ! Si l'un d'eux venait avec une idée de ce genre, on faisait semblant de la prendre à la légère, parce qu'on avait peur qu'en la prenant au sérieux, on allait encore les aiguillonner.

Ali avait abandonné, au moins provisoirement, son idée d'écraser l'avion sur la Knesset, mais il avait maintenant quelque chose de presque aussi excitant pour occuper son temps. Il allait être l'animateur de notre conférence de presse. Cela voulait dire qu'il allait pouvoir braquer son pistolet contre notre tête tandis que nous répondrions aux questions, il déciderait quand la conférence de presse serait terminée, et il pourrait tirer quelques coups de feu en direction des journalistes qui s'approcheraient trop près de l'avion.

C'est vers le milieu de la matinée qu'il nous fit entrer dans le cockpit. D'autres pirates nous attendaient, et eux aussi semblaient particulièrement excités par l'attention qu'on leur accordait.

Un petit groupe de journalistes s'était déjà rassemblé devant l'avion. Il y avait des caméras de télévision, des appareils-photo et quelques journalistes avec des blocs-notes et des magnétophones à cassette.

Ali débuta la « conférence de presse » en se penchant par le hublot du cockpit et en montrant son pistolet, faisant comprendre que les journalistes qui seraient trop curieux passeraient un mauvais quart d'heure. Il se pavanait et se délectait d'être ainsi sur le devant de la scène. Il ne semblait d'ailleurs pas vouloir la quitter.

« Très bien, cela suffit, intervins-je. Rentre maintenant. » Il rentra la tête dans le cockpit et se déplaça pour que je puisse prendre ma place à la fenêtre. Je me présentai aux journalistes et me mis à répondre à leurs questions.

« Commandant Tetrake, demanda quelqu'un, que vous est-il arrivé ? Comment votre situation se présente-t-elle en ce moment ? »

— Il ne se passe pratiquement plus rien depuis dimanche soir, répondis-je, car ils ont fait sortir les passagers et les ont emmenés ailleurs. Nous trois sommes restés dans l'avion depuis lors. Nous ne pouvons qu'attendre et voir ce qui va arriver... Nous ne faisons donc que du ménage dans l'avion. »

Derrière moi, Ali essayait toujours de manifester sa présence. D'abord, il regarda par le hublot pour voir ce qui se passait, puis il braqua son pistolet contre ma tête. Les journalistes ont dû penser que j'étais en danger imminent d'être abattu si je disais ou faisais quelque chose de travers. Je ne crois pas que c'était le cas, car j'avais des rapports tout à fait corrects avec Ali. Il n'empêche

qu'avec ces gens-là, on ne sait jamais à quoi s'attendre, et je pesai soigneusement mes mots.

« Etes-vous bien traités ?

— Oui.

— Pouvez-vous manger ce que vous voulez ?

— Ça dépend, fis-je en riant. Tantôt on nous amène de la nourriture prévue pour les vols, tantôt des aliments libanais — et c'est bien différent de ce dont nous avons l'habitude, mais c'est très bon. Je dirais qu'en général, il n'y a pas de problème avec la nourriture.

— Est-ce que vous pouvez leur parler ? demanda quelqu'un d'autre. Parlent-ils anglais ? Pouvez-vous communiquer avec eux ?

— A certains moments mieux qu'à d'autres. Cela dépend de qui est à bord. »

On me demanda si je savais ce qu'il était advenu des passagers qu'on avait fait sortir de l'avion. Je n'en savais rien, si ce n'est qu'on m'avait assuré qu'ils étaient en sécurité et confortablement installés.

Quelqu'un d'autre me demanda si j'avais un message à transmettre à ma famille. J'étais reconnaissant d'avoir cette possibilité, même si je ne savais pas exactement ce que j'allais dire.

« Oui, répondis-je, j'aimerais que mon épouse, ma famille et tous mes amis du Missouri sachent que le Seigneur a très bien veillé sur nous jusqu'ici. Il nous a soutenus lors de moments très éprouvants, et il nous gardera jusqu'à la fin. »

Une dernière question. On me demanda si j'étais favorable à l'idée d'une opération de sauvetage.

« Je pense que nous ne survivrions pas à une opération de ce genre, car nous sommes entourés de gardes très nombreux. » J'espérais que cette affirmation serait clairement entendue, notamment par les personnes en rapport avec la Delta Force.

Puis Ali refit son apparition sur la scène. Il fit un grand geste du bras, me mit son pistolet devant le visage, puis me tira en arrière avec l'autre main. Ma partie de la conférence de presse avait brusquement pris fin.

Phil fut le suivant à passer à notre « écran », et il dit aux journalistes que son message à sa famille était « qu'ils pouvaient s'en faire un peu, mais pas trop. Notre traitement a été tolérable. »

Après Phil, Christian fit une brève apparition. Il adressa des salutations à sa famille, y compris à son père âgé de 88 ans, leur disant que tout allait bien et que nous « survivions ».

Christian ne savait pas que son père, le révérend Elmer Zimmermann, était décédé d'une crise cardiaque peu de jours

auparavant, alors qu'il participait à une veillée de prières pour son fils.

Christian eut aussi une brève possibilité de dire que le Seigneur veillait sur nous, mais entre-temps, les pirates étaient devenus agités et nerveux. Christian fut tiré à l'intérieur du cockpit au moment où un homme équipé d'un appareil-photo fut repéré tandis qu'il essayait de s'approcher de l'escalier arrière de l'avion.

« Au piège ! Un journaliste ! » cria quelqu'un. Puis il y eut soudain de furieux tirs d'armes automatiques. Apparemment, un journaliste avait essayé de mystifier les pirates en s'approchant de l'avion dans une camionnette transportant les repas. Il était sorti du véhicule faisant comme s'il livrait de la nourriture à l'avion. Mais quelqu'un avait remarqué son appareil-photo, et c'est alors que la situation se gâta. La conférence de presse se termina au milieu de coups de feu et de cris qu'il fallait confisquer le film de l'homme.

Je ne savais pas pourquoi les pirates avaient convoqué les journalistes auprès de l'avion, mais je présimai que c'était une nouvelle tentative de démontrer aux gouvernements américain et israélien qu'il fallait prendre leurs exigences au sérieux. Ils voulaient sans doute aussi attirer leur attention sur le fait que nous allions bien et que notre situation n'avait pas un caractère désespéré. Je pense qu'ils se disaient que cela aurait une incidence favorable sur les négociations.

Quelles qu'aient pu être leurs raisons, j'étais enchanté d'avoir eu l'occasion de communiquer avec le monde extérieur. J'étais particulièrement heureux que Phyllis puisse enfin avoir de mes nouvelles, même si c'était indirectement.

Ce fut après cette conférence de presse que les médias relayèrent pour la première fois le fait que Christian et moi étions tous deux chrétiens. Le jour suivant, en lisant les comptes rendus de notre conférence de presse dans les journaux, je découvris que nos affirmations à propos de la protection de Dieu étaient mises en évidence. Pour la première fois, je compris que quelque chose de bon pouvait sortir de cette triste affaire. En voyant comment le Seigneur nous soutenait, Christian et moi, durant cette épreuve, les gens seraient peut-être encouragés à lui donner leur vie, comme nous l'avions fait.

Et il est vrai qu'à chaque instant de notre détournement, quelles que fussent les circonstances ou les menaces proférées, je sentais très fortement que Dieu était avec nous ; et si cela était vrai, peu importait qui était contre nous.

Outre le fait d'adresser des messages à nos familles, la confé-

rence de presse nous donna aussi l'occasion de faire ce à quoi nous réfléchissions depuis un moment : éteindre le groupe auxiliaire. Lorsque ce moteur tourne, il fait beaucoup de bruit. Il n'y avait donc pas moyen de parler aux journalistes dans ce vacarme. La première question qu'ils formulèrent fut : « Pourriez-vous éteindre ce moteur bruyant, s'il vous plaît ? »

Nous accédâmes à leur demande avec très grand plaisir. Je me tournai vers Christian et lui lançai un petit clin d'œil. « Bien sûr. Nous allons le couper. » Je fis un signe de la main à Christian, qui tira l'interrupteur, et le moteur s'arrêta.

Nous étions heureux de le couper, parce qu'il avait tourné pendant près de soixante-douze heures d'affilée, et je n'ai jamais eu connaissance d'un groupe auxiliaire fonctionnant aussi longtemps. Il n'est pas conçu pour ce genre d'utilisation. Le groupe auxiliaire est une sorte de turbine miniature, du même genre que les réacteurs, mais plus petite. On l'utilise au sol pour l'air conditionné et le courant électrique jusqu'au démarrage des réacteurs, et pour d'autres usages intermittents. Nous voulions le couper pour deux raisons : d'une part, nous savions qu'il n'était pas bon de le faire tourner sans arrêt ; d'autre part, si nous le coupions, nos « hôtes » seraient bien obligés de nous faire sortir de l'avion. Personne ne peut rester cloîtré dans ce genre de boîte de conserve sans air conditionné sous le soleil beyrouthin de juin. Si nous pouvions sortir de l'avion, nous étions sûrs qu'il ne subirait pas de dommage supplémentaire, et nous nous retrouverions dans un environnement plus confortable, où nous pourrions entre autres choses nous doucher et nous raser plus souvent.

Dès que la conférence de presse eut pris fin, on nous ordonna de remettre en service l'air conditionné. En l'espace de quelques minutes pendant lesquelles le groupe auxiliaire avait été coupé, il commençait déjà à faire une chaleur étouffante. Christian remit l'interrupteur sur la position « ON ». Rien ne se passa. Il prit un air soucieux.

« Eh ! Quelque chose cloche ! Il ne reprend pas.

— Nom d'un chien ! fis-je en me tapant le poing dans la paume. Je savais qu'on le faisait tourner trop longtemps. »

Christian et moi bataillâmes vaillamment pendant quelques minutes pour essayer de comprendre ce qui n'allait pas, mais sans succès. Bien sûr, nous savions tous deux que la vraie raison était très simple : il suffisait de remettre le coupe-circuit en bonne position.

Nous apportâmes la mauvaise nouvelle à Ali. Sans le groupe

auxiliaire, il n'y avait pas d'air conditionné. De plus, la radio ne fonctionnait plus, et il n'était plus possible de communiquer avec la tour. Mais le pire pour les pirates était que sans groupe auxiliaire la pompe hydraulique qui servait à descendre et relever l'escalier arrière était hors d'usage. C'était important. Ils montaient toujours à bord de l'avion par cet escalier. Puis, dès lors qu'ils étaient en sécurité à l'intérieur, tout ce qui leur restait à faire était d'appuyer sur un bouton, et l'escalier remontait et se verrouillait en position bien fermée. Ainsi, les pirates se considéraient en sécurité dans leur cocon ; mais lorsque l'escalier était abaissé, ils se sentaient vulnérables et exposés, particulièrement dans le cas d'un raid des Israéliens, auquel ils s'attendaient toujours.

« N'y a-t-il pas d'autre moyen de remonter cet escalier ? » demanda un des gardes qui parlait anglais.

— Euh, si, répondis-je. Il y a la pompe à main. Christian, pourrais-tu aller à l'arrière et leur montrer comment la pompe à main fonctionne ? »

La pompe à main est accessible de l'extérieur de l'avion. Ouvrir un panneau d'accès, on tire un levier télescopique, et on pompe, et on pompe, et on pompe. Lorsqu'on en est au point de croire qu'on ne peut plus pomper, l'escalier se verrouille en position fermée... ou alors il reste à mi-hauteur !

Depuis le hublot du cockpit, j'observai les pirates pomper sous la surveillance de Christian. Il leur fallut un moment, mais au bout de plusieurs minutes passées à suer et à ahaner sous le soleil éblouissant, ils réussirent à verrouiller l'escalier en position haute.

Bien entendu, je voulais m'assurer qu'ils l'avaient bien fait, j'appuyai sur le bouton de déverrouillage. L'escalier se débloqua et retomba sur le sol. « Okay, criai-je. Essayez encore une fois. »

Mais Ali avait eu sa dose. « Ce n'est pas bon, cria-t-il. Même nous utilisons la pompe, quelqu'un doit rester dehors. »

Un autre garde marmonna quelque chose en arabe.

« Oui, et c'est trop lent ! » fulmina Ali.

Ils remontèrent dans l'avion et discutèrent un moment, essayant de décider ce qu'ils allaient faire. Finalement, l'un d'eux prit une décision. Ils iraient chercher les mécaniciens des *Middle East Airlines* pour réparer le groupe auxiliaire. Du coup, je sus qu'ils étaient déterminés à le voir à nouveau fonctionner.

« Et si vous nous laissiez l'examiner de plus près ? » fis-je. Nous pourrions peut-être le réparer nous-mêmes. »

Sans tarder, nous nous y attelâmes en faisant toute une mise en scène. Christian sortit son manuel technique de mécanicien naval

gant, et nous l'ouvrîmes au hasard au schéma de câblage d'une pompe à eau de lavage, ou quelque chose de ce genre. Nous l'étudiâmes pendant un bon moment, faisant semblant d'essayer de rassembler les pièces d'un puzzle terriblement compliqué. C'était un jeu stupide, mais il nous procurait un agréable changement, et nous nous amusions bien.

Finalement, nous décidâmes que le « problème » se situait directement derrière un certain panneau d'accès, et Christian alla l'ouvrir. Il scruta un moment l'intérieur de la cavité. « Non, fit-il en secouant la tête. Il fait trop noir là-dedans. Je n'y vois rien du tout ! »

L'un des gardiens se tenait tout près, et il lui tendit une torche électrique. Christian regarda dans la cavité avec la torche tandis que je continuais d'étudier le schéma.

« Ça y est ! s'écria-t-il, je le vois. Il y a trois contacts en haut, et deux en bas. »

Je regardai mon schéma. « Ouais, c'est ça. » Et pas à pas, nous effectuâmes la réparation d'une pièce tout à fait imaginaire.

Nous aussi, nous fûmes soulagés par la remise en route du groupe auxiliaire, parce que l'air conditionné était vraiment agréable. Nous n'avions pas réussi à quitter l'avion comme nous l'espérions, mais nous nous étions bien amusés, et cela nous avait fait du bien. Soit dit en passant, pendant les deux semaines suivantes, le groupe auxiliaire fonctionna sans le moindre accroc, et il tournait encore lorsque nous fûmes libérés. Christian gardait de l'huile en réserve dans le casier au-dessus de son siège et vérifiait fréquemment le niveau d'huile du groupe.

Le lendemain, on était jeudi, et la journée se passa sans incident notable. Les négociations ne progressaient pas et il n'y avait pas d'autres nouvelles. Puis, vers vingt heures trente, on nous dit que nous irions au terminal pour une conférence de presse à vingt-et-une heures.

« Eh, je ne sais pas si je peux y aller, fis-je lorsqu'on nous en parla. Je dois consulter mon agenda ! »

Personne ne sourit. Ou ils n'avaient pas compris, ou ils n'avaient pas trouvé cela drôle.

Mais l'heure passa et rien ne se produisit.

« A quelle heure aurons-nous cette conférence de presse ? demanda Phil.

— Euh... Il y a un problème. Plus tard. »

Nous attendîmes encore quelques minutes. Toujours rien. Puis, vers vingt-et-une heures vingt, on nous annonça abruptement : « Pas de conférence de presse ! »

Cela ne me dérangeait pas personnellement, car je n'aimais pas être sous les feux de la rampe. J'avais l'impression d'être le premier prix d'un concours de pêche, et je n'aimais pas cela. Nous apprîmes par la suite que la conférence de presse avait été annulée parce que des troubles avaient éclaté parmi les journalistes rassemblés dans le terminal. Ce qui avait débuté comme une rencontre soigneusement orchestrée s'était transformé en scènes d'émeutes. Cinq des autres otages avaient été amenés pour répondre aux questions des journalistes, mais lorsque les choses allèrent à l'encontre du but poursuivi par les pirates, le reste du « programme » de la soirée fut annulé.

Les pirates étaient bien sûr indignés ; ils ne comprenaient pas pourquoi les représentants des médias ne pouvaient se comporter de façon plus civilisée. Ce n'est pas cela qui leur attira ma sympathie, car je me disais que si eux-mêmes avaient été plus civilisés, ils nous auraient tous laissés rentrer dans nos foyers et rejoindre nos proches. De toutes façons, je ne pensais pas que nous avions besoin d'une autre conférence de presse, car il n'y avait rien de nouveau à dire.

Mais bien sûr, chaque jour, au moment où nous recevions les journaux, je m'empressais d'en prendre un pour voir s'il y avait du nouveau depuis la veille. Vendredi matin ne fit pas exception, et je feuilletai le *USA Today* dans lequel figurait un article sur notre conférence de presse de mercredi matin. En première page, il y avait une photo de Zimmermann parlant au hublot du cockpit. La légende sous la photo disait que Christian avait transmis ses salutations à son père, ignorant que celui-ci était décédé quelques jours plus tôt. Je regardai de l'autre côté du couloir. Comme d'habitude, Christian lisait sa Bible en silence. Je l'observai une minute, me demandant comment j'allais m'y prendre pour lui annoncer la mort de son père. Mais je savais qu'il n'y avait pas de bonne façon d'annoncer ce genre de nouvelle et je me dis qu'il valait mieux le faire sans tarder. Je me levai et m'approchai de lui tandis qu'il continuait sa lecture.

« Christian ? »

Il s'interrompt et leva les yeux vers moi. « Eh, John, viens et assieds-toi. »

— Ecoute, dis-je, j'ai quelque chose à te dire, et... » Je fis une pause, ne sachant pas comment m'exprimer. Christian me regardait sans rien dire.

Je repris : « C'est à propos de ton père. Je lisais le journal — je m'assis à côté de lui — et j'y ai lu que ton père est décédé. »

Christian ne dit toujours rien ; il baissa seulement la tête.

Je lui tendis le journal. Après qu'il l'eut parcouru, nous restâmes assis en silence un petit moment. Il dit alors : « J'aurais voulu pouvoir être avec lui. Mais je sais qu'il est rentré à la maison. » Il continua en me disant que son père avait servi Dieu pendant de nombreuses années, et qu'il avait été un homme rempli de foi et de l'amour de Christ. Il avait eu une vie remplie et avait passé une grande partie de sa vie comme missionnaire en Chine ; Christian savait que l'heure était venue pour lui de rejoindre sa demeure éternelle. « Ce qui me réconforte aussi, c'est de savoir que je le reverrai un jour. Merci, John. »

Lorsque les gardes apprirent que le père de Christian était décédé, ils se montrèrent très compatissants. Ils avaient un sens très aigu de la famille et lui manifestèrent beaucoup de sympathie à cause du deuil qui le frappait. Mais lui leur donnait toujours la même réponse : il savait que son père était au ciel et qu'il pourrait le revoir un jour. Je ne suis pas sûr qu'ils comprirent ce que Christian leur disait, et je sais qu'ils ne furent pas peu surpris de ne pas le voir pleurer et gémir comme eux-mêmes l'auraient fait en pareille circonstance.

En ce qui me concerne, c'était là un nouvel exemple de leur nature imprévisible. Ils ne cessaient de répéter à Christian combien ils étaient navrés du décès de son père, et pourtant ils ne semblaient éprouver aucun remords à propos de la mort de Robbie Stethem. Nous étions certains que les gardes qui nous détenaient à ce moment-là n'auraient pas tué Stethem. Ce meurtre était l'œuvre des deux premiers pirates, et nous n'avions aucune idée de ce qu'il était advenu d'eux.

A deux occasions au moins, j'essayai de parler aux gardes de la mort de Stethem et du caractère insensé de ce drame. A chaque fois, ils répondirent en mettant le New Jersey sur le tapis. Au début, je ne savais pas de quoi ils parlaient. En fait, pendant tout le temps où nous faisons des aller et retour entre Alger et Beyrouth, l'un des terroristes sillonnait les couloirs de la cabine en criant : « New Jersey ! New Jersey ! New Jersey ! »

Je ne comprenais pas. « Qu'est-ce qu'il a contre le New Jersey ? demandai-je. Ce n'est pas non plus l'endroit que je préfère, mais pourquoi ce gars lui en veut-il tellement ? »

Mais dans la discussion que nous eûmes plus tard, je compris qu'il s'agissait d'une allusion au croiseur qui en février 1984 avait bombardé Beyrouth par représailles à la suite de l'attaque terroriste menée le 23 octobre 83, où plus de deux cents jeunes gens amé-

ricains avaient trouvé la mort, sans parler des victimes parmi les soldats français. Dès que je mentionnais le meurtre sauvage de Stethem, les gardes répliquaient en décrivant les scènes horribles du bombardement du *New Jersey*. Presque chacun d'entre eux avait perdu un ami ou un membre de sa famille dans ce bombardement. Je me suis demandé si le *New Jersey* n'avait pas été le facteur déterminant dans leur décision de rejoindre la milice du Hesbollah. Ils affirmèrent très clairement qu'ils tenaient le Président Reagan pour responsable de ce massacre. Ils n'avaient rien contre le peuple américain, m'assurèrent-ils, mais ils estimaient que son gouvernement était tout à fait malfaisant.

Je ne me souvenais guère de ce bombardement de Beyrouth. Je me rappelais la destruction du quartier-général des *Marines* et de mes sentiments de colère et de douleur suscités par la perte de si nombreuses jeunes vies. Mais je commençai à me demander si nous avions bien réagi en exerçant ces représailles. J'y réfléchis pendant pas mal de temps. Pouvions-nous frapper le terrorisme sans atteindre des innocents? Avions-nous le droit d'ouvrir le feu sur une ville dans laquelle vivent des milliers d'innocents, des gens pris dans la tourmente d'une guerre qu'ils ne veulent pas? Bien sûr, rien de ce que nous avons fait ne pouvait justifier le meurtre de Robbie Stethem. Mais je commençai peu à peu à comprendre leur colère et voyais qu'eux aussi avaient souffert à cause d'actes qu'ils n'avaient pas commis.

Je réfléchissais à tout cela en ce vendredi après-midi, essayant de faire la part des choses et d'y trouver un sens, lorsque je me rendis compte qu'il y avait de l'électricité dans l'air. Tout d'abord, les gardes devinrent extrêmement nerveux et agités. Puis tous les autres gardes investirent l'avion, vingt-cinq à trente en tout, comme si on les avait tous rappelés au service actif. Ils étaient si lourdement armés que cela frisait le ridicule. Ils avaient assez de munitions pour refouler l'armée israélienne, et je me dis que c'était peut-être ce qu'ils allaient devoir faire. Ensuite, ils sortirent les oreillers des casiers, en arrachèrent les taies, firent des trous dans celles-ci pour les yeux et les enfilèrent. En quelques minutes, on eût dit que nous étions gardés en otages par une bande de « zorros ».

« Que se passe-t-il? » demandai-je à Disco Ali. Il se détourna et sortit en courant sans répondre.

« Qu'y a-t-il? » demandai-je à Abou. Il ne me répondit pas non plus.

Je jetai un coup d'œil par le hublot tandis qu'ils se précipitaient à l'extérieur et se couchaient en position, comme des fantassins,

tout autour de l'avion. Il ne faisait aucun doute qu'ils se croyaient l'objet d'une attaque. Mais de la part de qui? Je n'en avais pas la moindre idée. Malgré sa taie d'oreiller sur la tête, je reconnus Jihad. Il grimpa sur la plate-forme d'une camionnette. Je vis qu'il avait quelque chose en main qui n'était pas une arme. C'était un de nos porte-voix. Mais ensuite la camionnette s'éloigna de l'avion, et il me fut impossible de savoir ce qui se tramait. On entendit quelques cris et des bruits sourds, mais, assez étonnamment, pas de coups de feu.

Ce n'est que le lendemain, en lisant le compte rendu de cet incident dans le *Beyrut Daily Star* que nous sûmes ce qui s'était passé ; il semblait qu'une manifestation composée d'éléments anti-américains avait dégénéré en hystérie collective. Les manifestants voulaient montrer leur hostilité à l'Amérique et avaient décidé que la meilleure façon de le faire était d'incendier l'avion. Qu'on nous en laisse sortir d'abord n'était pas clair. La populace avait déjà atteint l'aéroport lorsque nos gardiens sont passés à l'action dans un vaillant effort pour « leur barrer la route au passage ». Je ne sais pas ce qui s'est dit dans le porte-voix, mais cela fit son effet. La foule se contenta apparemment de brûler le drapeau américain, de crier quelques insultes en disant que les Etats-Unis étaient associés à Satan et tout le monde rentra chez soi.

Phil, Christian et moi trouvâmes ironique que les hommes qui nous retenaient contre notre volonté s'étaient vu obligés de devenir nos protecteurs. Mais nous savions que leur préoccupation principale était de protéger l'appareil — et non pas nous. L'avion était leur butin. Ils étaient fiers de l'avoir capturé et n'allaient pas laisser une poignée d'étrangers venir s'en emparer. D'ailleurs, s'il fallait détruire l'avion, ce seraient eux qui le feraient.

Un éditorial du *Daily Star* nous fit sourire. Il décrivait la situation de ceux qui vivaient sous la menace quotidienne de la guerre qui faisait rage dans la capitale libanaise. Le journal disait que les seuls qui n'avaient pas à redouter les retombées du conflit étaient ceux qui étaient retenus en otages dans la ville. On nous surnommait « les gens les mieux protégés de tout Beyrouth ».

Et je suppose que c'était vrai. Nous étions effectivement plus en sécurité à l'intérieur de l'avion qu'à l'extérieur. En fait, nous aurions eu de bonnes occasions de nous échapper, mais nous ne les avons pas saisies pour plusieurs raisons, l'une d'entre elles étant qu'une guerre sévissait autour de nous, et que nous n'avions aucune idée où aller.

Les gardiens assuraient leur surveillance de manière si relâchée

qu'il y a eu des moments où nous aurions facilement pu quitter l'avion par l'arrière ou par les issues de secours au-dessus des ailes. Et nous y réfléchissions !

Nous savions que des vedettes israéliennes croisaient au large des côtes, mais cela représentait tout de même huit à dix kilomètres à faire à la nage dans des eaux infestées de requins. Nous avons parlé de marcher vers le nord le long des plages jusqu'à ce que nous atteignions la Turquie, ou vers le sud jusqu'à Israël, mais nous ne pensions pas vraiment que l'une ou l'autre de ces idées était réalisable.

Nous avons aussi songé à chercher refuge auprès des gens de *Middle East Airlines* sur l'aéroport même. Mais dans un sens, nous étions tout autant otages que nous, et nous ne voulions pas être une source d'embarras et d'ennui pour eux en leur demandant une aide qu'ils n'étaient pas en mesure de nous accorder.

Un autre élément dont nous devions tenir compte était le fait que nous n'étions pas les seuls otages. Si nous parvenions à nous échapper, qu'advierait-il des autres ? Nous ne le savions pas, mais nous ne voulions pas tenter notre chance en hypothéquant leur vie. Nous savions également que des négociations étaient en cours et que la moindre tentative d'évasion se solderait sûrement par l'ajournement de tout accord.

Et il y avait la question de l'avion lui-même. Nous nous en sentions responsables et ne voulions pas simplement l'abandonner.

Cependant, malgré toutes ces raisons pour ne pas nous échapper, nous étions sans cesse tentés de le faire et en discussions sans fin entre nous. Ce qui nous y poussait surtout, c'était le fait que les pirates laissaient traîner leurs armes n'importe où. Je ne pouvais jamais savoir avec certitude s'ils étaient imprudents à ce point, mais s'ils nous mettaient simplement à l'épreuve pour voir ce que nous ferions. Nous aurions facilement pu nous emparer d'armes et de munitions, mais il n'y avait pas de raison valable pour essayer de ce genre de tour de force à la « Rambo ». Nous n'aurions même pas pu enlever les sécurités des armes soviétiques face à des pirates qui manipulaient avec la rapidité de l'éclair. Il ne faisait pas non plus de doute qu'ils nous auraient abattus si nous avions tenté d'ouvrir le feu.

Au début de notre séjour beyrouthin, ils avaient été plus prudents avec leurs armes. Mais le troisième ou le quatrième jour, ils nous apportèrent un grand festin fait de nourriture libanaise. Il y avait des poulets rôtis, des olives, du fromage et toutes sortes de choses étranges et exquises. Je ne savais pas ce que c'était... m

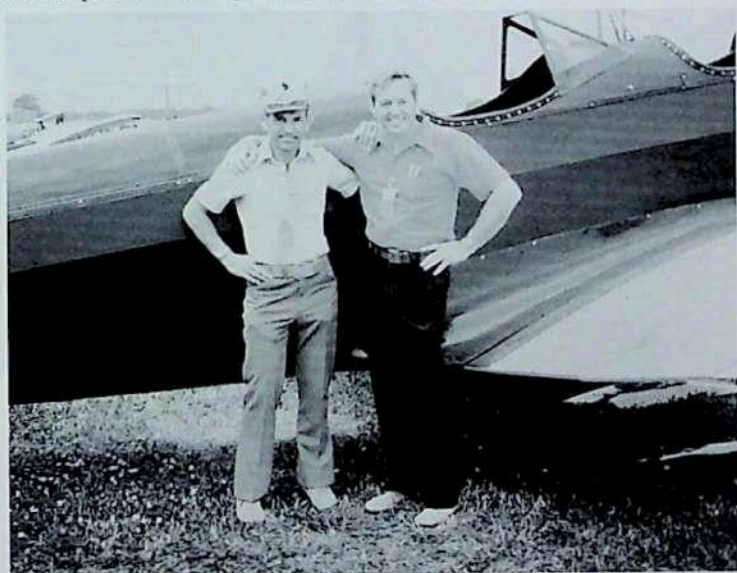


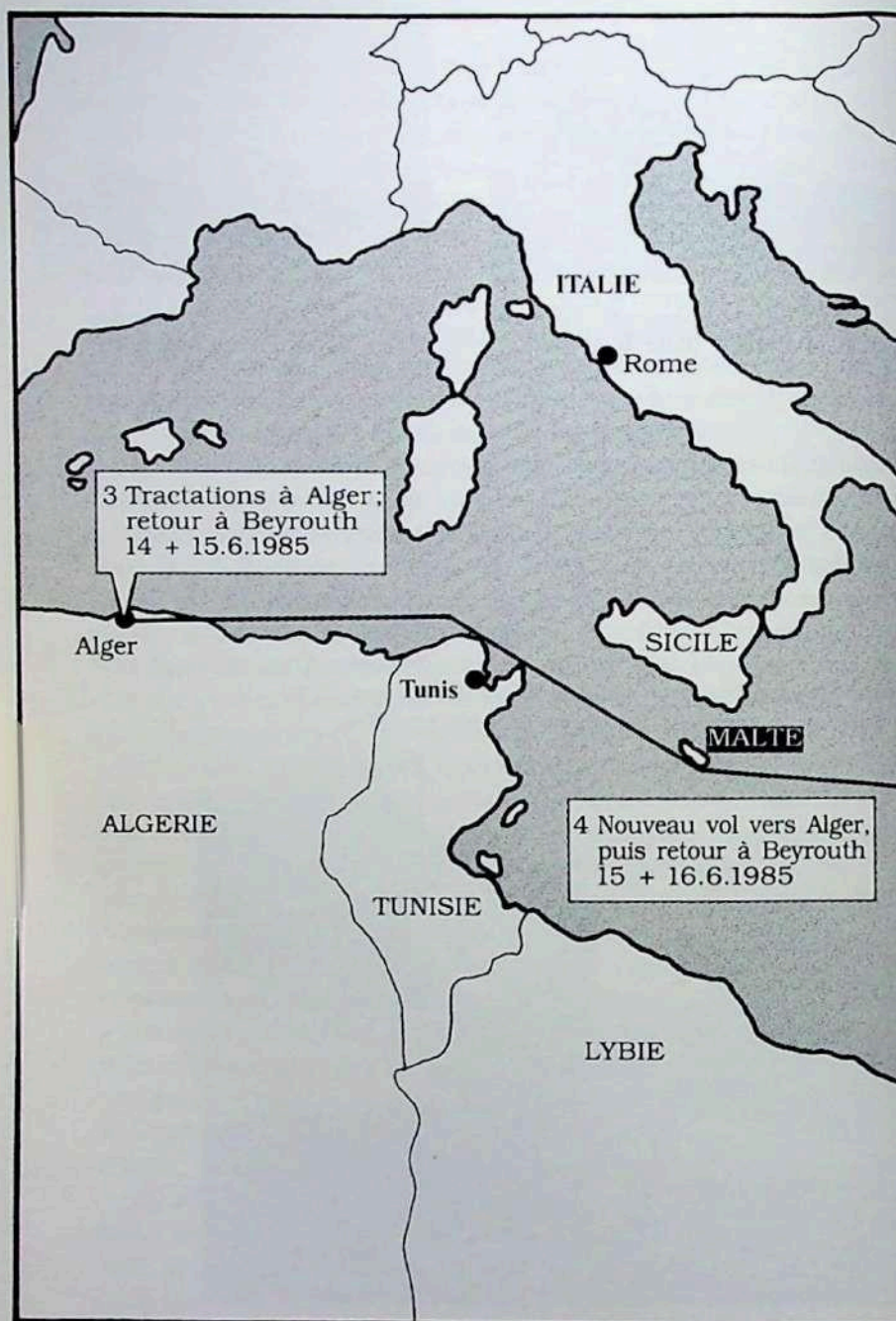
Le PT 19, au moment où John et Bob l'achetèrent pour \$ 50.

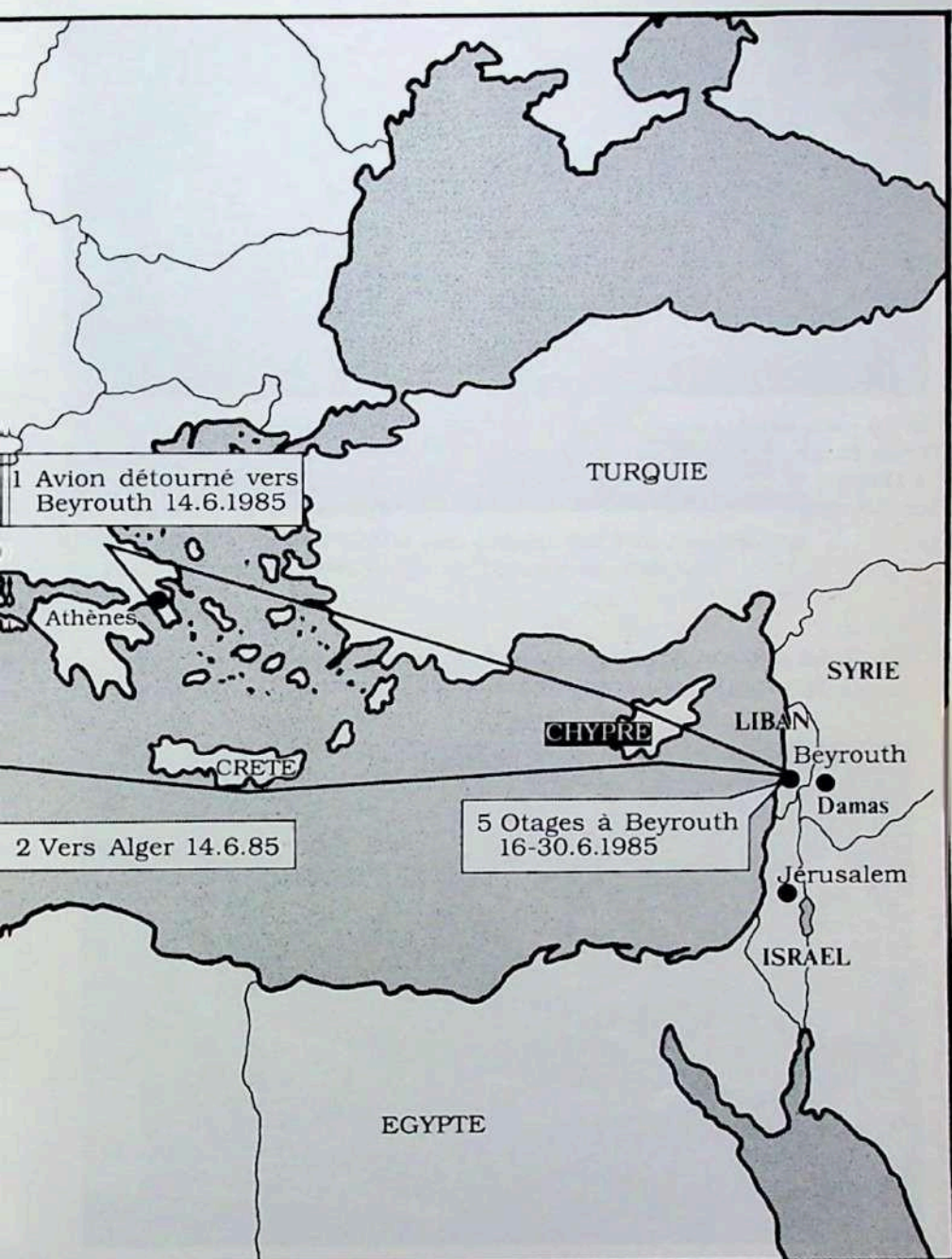


Le même appareil, piloté par John après sa rénovation.

Les commandants Bob Wilson et John Testrake à la convention d'Oshkosh (juillet 1983) devant un PT 19 identique à celui qu'ils avaient acheté en 1950.

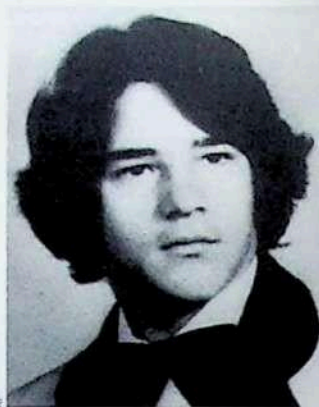








Le 16 juin, des brancardiers de la Croix-Rouge transportent Robert Peel à l'hôpital de l'Université américaine de Beyrouth.



Une photo de Robert Stethem, le jeune plongeur de l'U.S. Navy qui fut abattu sur la piste de l'aéroport de Beyrouth le 15 juin.

Le commandant Testrake et l'un des terroristes pendant la conférence de presse du 19 juin 1985.





Un des pirates de l'air pointe son pistolet par l'un des hublots du cockpit vers les journalistes de l'équipe de télévision américaine ABC.

Le 29 juin, à la veille de leur libération, le commandant Tetrake s'entretient avec son copilote, Philip Mascera, dans la cour d'une école chiite de Beyrouth.





Le 2 juillet, les membres de l'équipage du Boeing détourné — P. Mascera, J. Testrake et B. Zimmermann — ainsi que Phyllis Testrake saluent la foule avant d'embarquer pour les Etats-Unis.



Le 1^{er} juillet, George Bush, alors vice-président des Etats-Unis, et sa femme Barbara souhaitent la bienvenue au commandant Testrake après son arrivée à l'aéroport militaire de Francfort.



Le 3 juillet, un accueil délirant est fait au commandant Testrake à Richmond.

Sur la photo du bas, on le voit avec le maire de la ville sur les marches du tribunal. Sa femme Phyllis (à gauche) tient la veste de son uniforme.





John et Phyllis arrivent à Londres en septembre 1985 pour y recevoir une médaille de la "Guild of Air Pilots and Air Navigators".



Les voilà volant tout récemment au-dessus de leur maison dans leur Navion, modèle 1951, entièrement remis à neuf.



Photo du commandant Testrake prise en 1986.

c'était délicieux. Ils rabattirent les dossiers de quelques sièges, s'en servant comme tables, et en rabattirent d'autres pour que nous nous asseyions dessus. Nous étions assis en tailleur et nous nous servions dans le grand plat de nourriture devant nous. Vers le milieu du repas, je jetai par inadvertance un coup d'œil au siège replié sur lequel j'étais assis, et coincé sous le dossier, il y avait un fusil d'assaut AK 47 ! J'étais assis sur une mitrailleuse !

Lorsque nous eûmes fini de manger, la plupart des gardes sortirent, et la mitrailleuse était toujours prise dans le siège. Mais bientôt, un des gardes revint dans la cabine, le visage pitoyable.

« J'ai perdu mon fusil ! » Il le dit sur le ton de voix d'un enfant qui cherche son chien égaré.

« Oh, il est là-bas, lui dis-je, sous le siège. »

Lorsqu'il vit son arme, il poussa un grand soupir de soulagement. « Merci, dit-il dans un souffle, étreignant sa mitrailleuse contre sa poitrine.

— A votre service ! »

Leur attitude insouciance était sans doute en partie due au fait qu'ils étaient habitués aux armes à feu. Ces jeunes gens les connaissaient depuis toujours. Cela se voyait à la façon dont ils jouaient avec elles. Je les observais ouvrir et fermer la culasse de leur arme d'une pichenette, enlever et remettre le chargeur en place, et ainsi de suite. J'ai entendu dire qu'avant notre atterrissage final à Beyrouth, certains pirates avaient obligé les passagers à jouer à la roulette russe. Si c'est vrai, ils n'ont aucune excuse d'avoir effrayé les gens de cette façon. Mais je les ai suffisamment vus jouer avec leurs armes pour être certain d'une chose : s'ils ne veulent pas que leur arme fasse feu, elle ne le fera pas. Pas une seule fois, et ce en dépit de toutes les armes et munitions qui étaient à bord de l'avion, je n'ai craint que quelqu'un soit abattu accidentellement.

Ce n'étaient pas les accidents qui m'inquiétaient. Les gardes au tempérament chaud me préoccupaient bien davantage. L'un d'eux en particulier était complètement dévoué à l'ayatollah Khomeiny. Il gardait sur lui une photo de son chef spirituel, la montrant autour de lui comme un gamin américain montrerait des photos de George Brett ou Joe Montana. Il parlait tellement de Khomeiny qu'on eût pu croire qu'il émargeait au budget de l'ayatollah. Un jour, j'en eus vraiment assez.

« Toi aimer Khomeiny ? recommença-t-il.

— Non ! m'écriai-je, lui montrant mes deux pouces baissés. Khomeiny est mauvais ! »

Il me regarda comme s'il était certain d'avoir mal entendu. « Quoi ?

— Khomeiny est mauvais. Il tue ses propres gens ! »

Je ne savais pas ce que cette affirmation allait me valoir comme réponse, mais je m'imaginai qu'elle n'allait pas être très bonne.

Cependant, ses yeux s'agrandirent comme s'il venait de découvrir une vérité. Il ne rajouta rien et s'en alla sans mot dire. Nous n'avions pas fini d'entendre les exploits de l'ayatollah, mais au moins nous avions un petit répit.

Une autre chose qui me fit souci tandis que nous étions retenus captifs était mon poids. On peut grossir très vite lorsqu'on reste toujours assis — et c'était à peu près tout ce que nous faisions. Nous mangions, lisions un peu, faisons une petite sieste, marchions à nouveau, refaisions une petite sieste, puis nous mangions une nouvelle fois, et il était alors l'heure d'aller se coucher ! De plus, la nourriture arrivait à bord en abondance. Nous étions en général neuf dans l'appareil, six pirates et nous trois, et lorsqu'ils appelaient la tour pour de la nourriture, ils demandaient soixante-quinze sandwiches. Ils ne semblaient jamais pouvoir croire que nous étions rassasiés. Les pirates étaient des hommes jeunes qui opéraient apparemment avec des principes de requins. En d'autres termes, ils mangeaient tout le temps.

« Commandant Abu Ali, un autre sandwich ?

— Oh non, merci, répondais-je en me tapotant l'estomac, je n'ai plus faim.

— Tenez, un autre sandwich ! » et on m'en mettait un dans les mains. Je ne pouvais les empêcher de me donner à manger, mais c'était impossible d'avaler tout ce qu'ils me donnaient, et je mettais cette nourriture et cette boisson de côté, me disant que je trouverais plus tard l'occasion de m'en occuper. Au bout d'un moment j'avais accumulé une réserve impressionnante, particulièrement de cartons de boisson à l'orange. J'avais parfois la sensation de nager dans le jus d'orange. La source en semblait intarissable.

De temps à autre, nos gardes faisaient un effort particulier pour nous apporter quelque chose qu'ils savaient que nous aimions : des frites et des steaks hachés. Je ne savais pas d'où ils venaient, mais ils étaient bons, et c'était formidable de manger de la « nourriture américaine ». Le reste du temps, lorsque le menu ne consistait pas en fromages, olives et pain libanais, c'étaient les *Middle East Airlines* qui fournissaient les repas. Dans ce cas, les gardes ouvraient un des hublots, tiraient quelques coups de feu en l'air, et bien vite quelqu'un apportait cinquante ou soixante plateaux tout prêts. Lorsque nous voyions ces plateaux venir, nous savions que nous allions manger du poulet, en général une patte couverte o

sauce tomate. En fait, ce n'était pas si mauvais que ça, même si nous plaisantions beaucoup à propos de la nourriture des compagnies aériennes.

Nous ne sommes jamais revenus de notre étonnement en voyant combien de nourriture nos geôliers pouvaient ingurgiter. Nous ne savions pas où ils la mettaient, mais ils voulaient sans doute en profiter au maximum tant qu'ils le pouvaient. Ils se disaient probablement qu'à partir du moment où nous serions relâchés, le fleuve de nourriture cesserait de couler. Tant qu'ils nous détenaient, ils avaient en la matière des crédits illimités, et ils en profitaient à outrance ! Comme ils étaient assez jeunes, ils ne se souciaient pas de leur poids.

Ce n'était pas le cas pour nous trois. Nous avions besoin de beaucoup plus d'exercice que ce que nous faisions. Un jour, je demandai à Phil s'il ne voulait pas essayer d'y remédier. « Que dirais-tu de faire un peu d'exercice ?

— Bonne idée ! »

Nous nous plaçâmes à l'arrière et nous nous mîmes à marcher en rang serré à pas cadencé, sillonnant les couloirs de la cabine. « Han ! Deux, trois, quatre ! »

Ceci étant, j'avais appris tout au début du détournement à ne pas dormir en laissant dépasser mes jambes dans le passage. Les gardes y couraient à toutes les heures, et il pouvait être dangereux de laisser dépasser les jambes, particulièrement au milieu de la nuit. J'eus presque les jambes cassées à deux reprises avant de trouver une autre position pour dormir.

Mais tandis que Phil et moi marchions en cadence dans les allées, plusieurs gardes dormaient, leurs jambes dépassant. Pas de chance, les gars ! C'était leur problème. Nous avons décidé de faire de l'exercice, un point c'est tout. « Han ! Deux, trois, quatre ! » Broum ! Broum ! Broum ! Broum ! Nous descendîmes le couloir, et plusieurs paires de jambes se rétractèrent pour éviter la collision. Puis nous fîmes une volte-face toute militaire, et nous remontâmes le couloir, observant les jambes qui se rétractaient comme des tortues disparaissant dans leur coquille. Je suis certain que les gardes ont cru que nous avions complètement perdu la tête, mais nous avons continué notre manège pendant près d'une heure, nous amusant comme deux gamins. La cabine d'un avion de ligne n'est pas une mauvaise cellule de prison : il y a beaucoup de sièges, et elle fait trente-trois mètres de long.

Ce qui était surprenant, c'était que tandis que nous marchions au pas cadencé, la porte arrière de l'avion était ouverte et l'escalier

abaissé. Chaque fois que nous nous dirigions vers l'arrière de la cabine, nous allions droit vers la porte ouverte et la liberté qui nous attendait de l'autre côté. Il aurait été si facile de continuer à marcher tout droit hors de l'avion. Nous n'échangeâmes pas une parole, mais j'y réfléchissais, et je suis sûr que Phil y pensait aussi. Même si notre cœur nous disait de le faire, notre cerveau nous répondait que ce n'était pas possible. Nous devions avoir une petite chance de recouvrer la liberté, mais nous ne voulions pas courir le risque d'être la cause de nouvelles difficultés pour les autres otages. Nous ne cédâmes donc pas à la tentation.

Durant tout ce temps, je fis de mon mieux pour garder à jour un journal où je consignais tout ce qui se passait. J'utilisais pour écrire le dos des lettres d'affaires ou d'autres papiers que les pirates avaient éparpillés partout dans la cabine. Un après-midi, je levai les yeux de ma feuille de papier et vis un des gardes qui m'observait avec une étrange expression sur le visage.

« Quoi tu écris ? »

— C'est une lettre d'affaires. »

Sans un mot, il m'arracha la feuille des mains et s'éloigna d'un air hautain. Il ne pouvait sans doute pas lire l'anglais, et même s'il en avait été capable, je n'avais rien écrit qui eût pu me valoir des ennuis. Pourtant, je m'attendais à en entendre parler et peut-être à me voir interdire de tenir ce journal, mais rien ne se produisit. Par contre, cette perte m'indisposa, parce que tant de choses s'étaient passées en si peu de temps que je voulais en garder un rapport chronologique complet, et que du fait de cet incident, j'allais devoir m'appuyer sur ma mémoire pour me rappeler en détail ces premières journées. Cependant, quelques jours plus tard, en marchant dans l'allée, mon regard tomba sur un papier à moitié enfouï dans les détritiques qui jonchaient le sol. Il me sembla le reconnaître et je me baissai pour le ramasser. C'était le manuscrit manquant, et aujourd'hui je l'ai toujours — fripé et portant l'empreinte des chaussures des pirates.

Puis un matin, tandis que j'écrivais mes pensées sur le meurtre de Robbie Stethem et méditais sur les accès de violence des pirates, un appel retentit dans les haut-parleurs : « Commandant Abu Ali ! Commandant Abu Ali ! » On me demandait dans le cockpit pour une raison quelconque, sans doute pour changer une nouvelle fois la fréquence de la radio. Je mis mes papiers de côté, me levai et me rendis dans le cockpit, où je fis ce qu'on me demandait. Mais lorsque je revins dans la cabine, mon cœur s'arrêta, car mon journal était entre les mains d'un nouveau gardien, un homme que je

n'avais jamais vu auparavant. Il avait l'air dur, méchant, avec ses sourcils broussailleux et ses lunettes aux verres épais sur le nez. Tout chez lui était annonciateur d'ennuis ! Il me regarda d'un air suspicieux et exhiba les papiers qu'il avait dans sa main droite.

« Qu'est-ce que c'est ? »

— Donnez-moi ça ! » Je lui pris les papiers des mains.

« C'est une lettre pour ma femme. » Je mentais. « Demandez à Ali. J'écris à ma femme tous les jours. » Et pliant le papier, je le glissai dans la poche de ma chemise et me laissai choir furibond dans mon siège.

Mon adversaire haussa les épaules et se détourna pour se rendre dans le cockpit. Il fit ce que je lui avais proposé : interroger Ali sur mes habitudes épistolaires. Heureusement, il était vrai que j'écrivais tous les jours à Phyllis, et les anciens le savaient.

Au bout de quelques minutes, il revint me dire dans un anglais haché qu'il voulait s'excuser. Il était désolé d'avoir pris ma lettre.

« Eh bien... c'est en ordre, marmonnai-je. Mais c'est personnel, dis-je en me tapotant la poche.

— Je suis désolé.

— C'est en ordre. » Nous nous serrâmes la main et il se retira. Mais je ne repris pas immédiatement la rédaction de mon journal. Il fallut une heure pour que mes mains s'arrêtent de trembler et que mon cœur retrouve un rythme normal.

Je fis aussi une prière silencieuse de reconnaissance de ce que les pirates eussent un tel sens de la famille. Ils pensaient beaucoup à leur femme et à leurs enfants, ils comprenaient donc qu'il m'était difficile d'être séparé de ma famille. Ils me laissèrent une certaine intimité pour ma correspondance avec Phyllis et se proposèrent d'envoyer mes lettres par le biais des équipages des *Middle East Airlines*.

S'il y avait un sujet que les pirates aimaient bien aborder outre Khomeiny, c'était leur famille. Un jour, un homme était tout guilleret parce qu'il avait obtenu quelques jours de congé et allait pouvoir les passer avec sa femme et ses deux enfants. D'autres nous parlaient de leur épouse, de leurs enfants, de leurs parents, et l'on pouvait voir apparaître sur leur visage d'habitude si dur un sourire mélancolique. Durant ces moments, et en dépit de notre situation, je ressentis que nous étions tous membres de la même famille humaine. Quelle tragédie que le monde se soit divisé en clans armés, et que des hommes et des femmes soient tués pour la seule raison qu'ils sont Américains, ou juifs, ou arabes. Je ne veux pas tomber dans le mélodrame, mais lorsqu'on s'assied avec son enne-

mi et qu'il se met à dire, l'amour et la fierté pétillant dans ses yeux, que sa fillette apprend à marcher, il y a de quoi faire s'écrouler tous les murs de séparation et se rendre compte que tous les hommes ont été créés à l'image de Dieu. Même si nous sommes bien loin de ressembler à ce que nous aurions dû être.

Notre captivité entraînait dans sa deuxième semaine, et la vie à bord de l'avion devenait routinière. Nous avions tous un emploi du temps bien rôdé, et à l'exception de l'ennui, de la séparation d'avec nos bien-aimés et des sautes d'humeur imprévisibles de nos geôliers, la vie suivait son cours normal. Je faisais ma lessive dans le petit lavabo de nos toilettes, et je me rasais tous les jours. Je prenais aussi des « bains » avec mon gant de toilette et faisais de mon mieux pour rester propre. Cependant, une vraie douche était un luxe formidable, et j'étais heureux de toutes les rares occasions où l'on nous permettait une visite au bâtiment des pompiers dans ce but. On nous y invitait toujours au milieu de la nuit, et nous devions faire aussi vite que possible. Nous nous rasions, nous douchions, avalions une ou deux bouchées, puis nous retournions à l'appareil.

Mais un soir, je ne sais pour quelle raison, nos hôtes furent particulièrement généreux. Lorsque nous eûmes fini de nous doucher, quelqu'un nous demanda : « Aimeriez-vous dormir dans le bâtiment des pompiers, juste pour cette nuit ? »

Si nous aimerions cela ? ! Nous avons réagi comme une bande de gamins surexcités auxquels leur père venait de permettre de « camper » dans le jardin ! On nous emmena dans le patio, où de nombreux rafraîchissements nous attendaient. Il y avait plusieurs pastèques mûres et juteuses, des cerises rouges bien sucrées, des biscuits, du thé et toutes sortes d'autres bonnes choses. C'était une magnifique nuit d'été, et le ciel de velours étincelait de ce qui semblait être des milliards d'étoiles. Si les circonstances avaient été différentes, c'eût été une merveilleuse expérience.

Christian et moi décidâmes de dormir à la belle étoile, c'était vraiment le cas de le dire, ou plutôt aux belles étoiles qui nous parlaient si clairement de la main créatrice de Dieu — et nous rappelaient qu'il était avec nous en toute circonstance. On nous apporta des lits de camp militaires, et nous dormîmes dans d'excellentes conditions de confort. Phil, de son côté, choisit de dormir à l'intérieur, dans les bâtiments que les miliciens utilisaient.

Au matin, Christian et moi pensâmes que nous avions fait le mauvais choix. Nous étions couverts de piqûres de moustiques, et c'était à celui qui se gratterait le plus, tandis que Phil apparut indemne, à l'exception d'un point rouge sur le bras, résultat d'une

rencontre avec une araignée locale. Nous ne nous rendions alors pas compte que les piqûres de moustiques allaient bien vite disparaître, tandis que la morsure d'araignée de Phil — si c'était bien de cela qu'il s'agissait — allait finalement le conduire à l'hôpital. Tout ce que nous savions, c'était que ces moustiques libanais étaient assoiffés de sang.

A ce propos, quelques jours plus tard, un médecin des *Middle East Airlines* fut autorisé à monter à bord de l'avion pour nous examiner, et il constata nos piqûres de moustiques. Par la suite, nous vîmes des articles dans les journaux qui prétendaient qu'on nous forçait à séjourner dans un avion plongé dans la pénombre et infesté de moustiques. Ce n'était pas du tout le cas. La cabine était dans l'obscurité parce que nous gardions les rideaux des hublots abaissés pour nous préserver de la chaleur du soleil ; et si nous avons été piqués par des moustiques, c'était parce que nos gardiens avaient décidé de nous faire une faveur et de nous laisser dormir *hors* de l'avion.

Quelques nuits plus tard, lors d'une autre visite au bâtiment des pompiers, on nous permit une nouvelle fois de nous asseoir sous les étoiles et de savourer thé et biscuits. Précisément cette soirée-là, j'eus une conversation prolongée avec un jeune et intelligent capitaine de la milice Amal. Il avait vingt-six ans et aussi loin que ses souvenirs pouvaient remonter, il avait toujours fait partie de la milice. Il était clair qu'il pensait en rester membre sa vie durant, car il ne voyait pas de fin au bain de sang libanais. Il parlait un anglais parfait et m'impressionna par ses connaissances sur de nombreux sujets. Tandis que nous discussions, je ne pus m'empêcher de penser que s'il avait été Américain, il aurait été chirurgien, avocat ou ingénieur.

C'était un gaspillage tragique qu'un jeune homme aussi intelligent et brillant consacre sa vie aux armes et à la violence. J'appréciai énormément la conversation avec lui, et je suis sûr que c'était réciproque. Lorsque les gardiens hesbollahs nous firent réintégrer l'avion, aux environs de minuit, il vint avec nous et s'assit à côté de moi, et nous discutâmes encore pendant deux heures.

Je lui dis qu'il pouvait avoir un avenir brillant, et lui proposai d'essayer d'entrer à l'université pour qu'à la fin de la guerre, il puisse commencer une carrière à la hauteur de ses capacités.

Il secoua la tête. « Non... fit-il lentement. Les combats ne seront pas terminés. Pas de mon vivant, du moins. » Il continua en me disant que le Liban était son pays, qu'il l'aimait et qu'il avait consacré sa vie au service de sa patrie.

« Mais qu'est-ce que vous voulez ? repris-je. Comment ces combats et ces tueries peuvent-ils aider le Liban ?

— Tout ce que nous demandons, c'est la justice, répondit-il. Nous n'avons rien contre les chrétiens, Ils sont aussi bons que nous. Nous n'avons aucunement l'intention de les expulser du Liban. Tout ce que nous voulons, c'est un gouvernement représentatif. • Puis il me développa un peu l'histoire du Liban, m'expliquant comment la majorité musulmane avait été exclue de tout partage du pouvoir dans le gouvernement. « Les gens n'acceptent d'être dominés que jusqu'à un certain point, dit-il en serrant les poings, puis ils se révoltent.

— Mais pourtant... toute cette violence...

— Et la violence aux Etats-Unis ? Nous en entendons parler. Tous ces vols et ces meurtres dans vos villes ? Comment se fait-il que même votre président ne peut se rendre nulle part sans être escorté par les hommes des Services Secrets ? •

Je me redressai et regardai au plafond. « Eh bien... » J'essayai de gagner du temps. « Pour répondre à cela, je dirai simplement que comparé au reste du monde, nous sommes une nation très jeune. Nous ne sommes pas si loin de l'époque du far-west, où les gens portaient des revolvers pour se protéger. En outre, il est facile de se procurer des armes aux Etats-Unis, et donc pour les criminels aussi. •

Il sourit, acquiesça et changea de sujet. Il commença à me poser toutes sortes de questions techniques à propos de l'avion. Il comprit comment fonctionnait le système d'alimentation en carburant et comment il était contrôlé. Ses questions révélèrent qu'il saisis également le fonctionnement du système électrique et des génératrices de courant alternatif. Plus nous discussions, plus j'étais reconnaissant qu'il n'ait pas été à bord de l'avion durant les premières heures du détournement. Jamais nous n'aurions pu l'abuser en manipulant les coupe-circuits, en éteignant les réacteurs, et ainsi de suite.

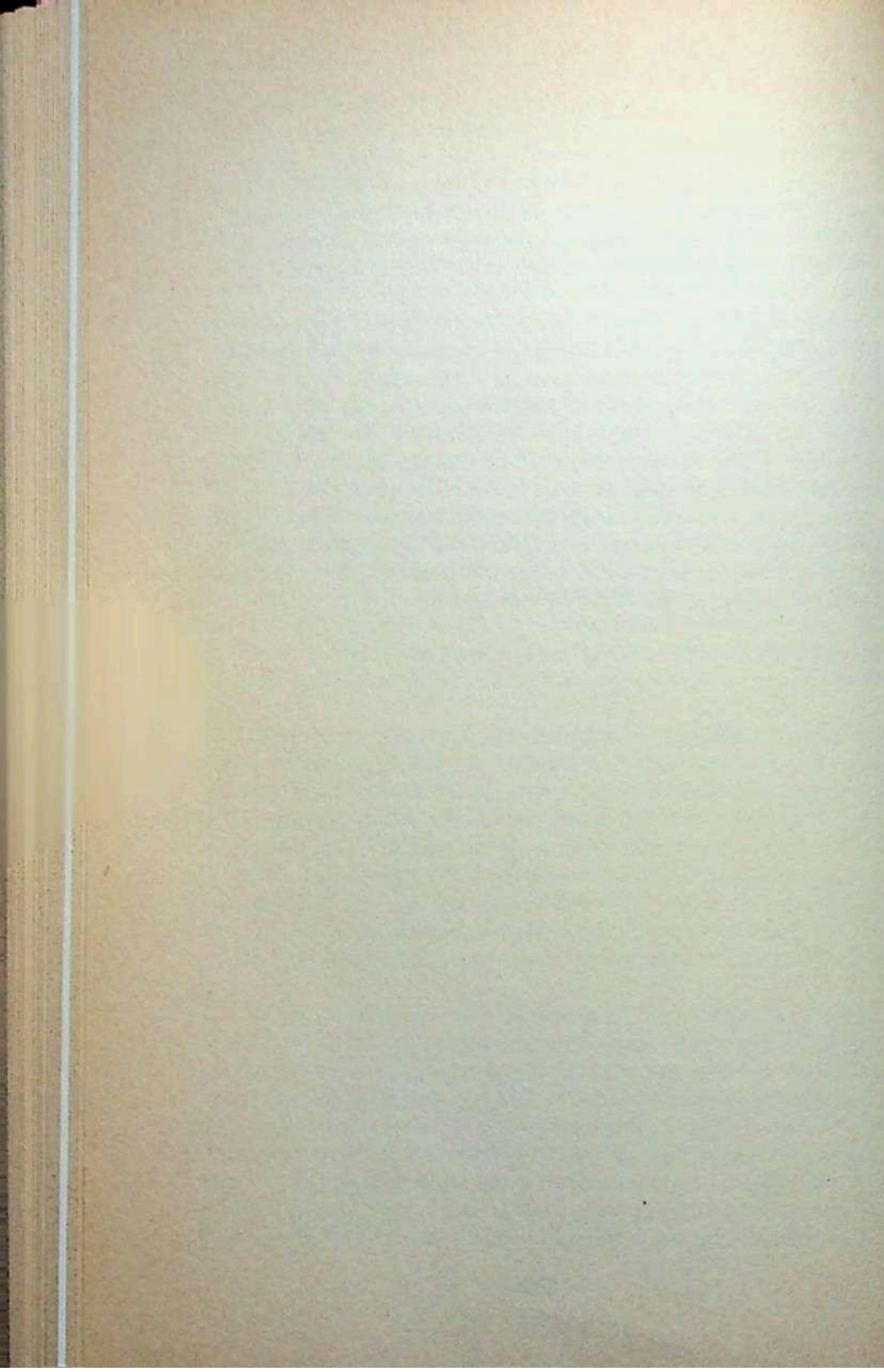
Vers deux heures du matin, il estima qu'il était l'heure de partir. Mais il voulait me laisser une dernière pensée sur laquelle méditer. « Commandant, fit-il en se levant, chacun sait que les Etats-Unis sont le pays numéro un au monde. Vous avez les plus grands bénéfices pour vos citoyens, le gouvernement le plus libre qui soit, et vous avez les plus grandes chances de réussite personnelle. Vous êtes un pays modèle, celui que le reste du monde voudrait prendre en exemple, admirer et imiter. Votre pays est si grand, si puissant... Vous ne devriez pas vous sentir obligés de venir peser de tout votre

poids contre un petit pays comme le Liban. Vous devriez plutôt conduire les affaires du monde en donnant le bon exemple, et le reste du monde vous suivrait. »

Je voulus protester, mais je me tus. Je voulais lui dire que les Etats-Unis ne voulaient exercer de pression sur personne. Mais je me souvins des récits cauchemardesques du bombardement du *New Jersey* et de la façon dont de nombreux innocents avaient été tués.

Je n'étais pas d'accord avec tout ce que ce jeune capitaine disait, et je savais qu'en bien des domaines nos divergences étaient profondes. Mais il m'avait donné matière à réflexion. J'espérais que ce fût réciproque. Nous n'étions que deux personnes insignifiantes parmi des millions, mais j'avais l'impression que nous avions contribué, d'une manière aussi infime fût-elle, à une compréhension mutuelle entre deux factions hostiles l'une à l'autre.

Nous nous serrâmes la main et nous souhaitâmes bonne nuit. Je le regardai partir, espérant que nous pourrions nous reparler un jour... et aussi qu'il pourrait survivre à la folie qui secouait son Liban bien-aimé et voir la paix y revenir.



Chapitre huit

Entre-temps, à Athènes, Phyllis...

Quelques jours après le détournement, je décidai de quitter le *Hilton* et de chercher un autre lieu de résidence à Athènes. Le *Hilton* était assiégé par les journalistes, et je n'étais pas en état de leur parler. En outre, je m'épuisais à essayer de les éviter.

Mon groupe de soutien, à savoir les commandants Billie et Shattuck, Judy, Carol, sa fille Shelly et Marie, et moi-même décidâmes de nous installer au *Astir Palace*. Avec un peu de chance, nous laisserions les journalistes au *Hilton*, et nous serions au moins libérés de ce problème. Nos tentatives d'aller du *Hilton* au *Astir Palace* sans que personne ne nous voie nous donnèrent le seul répit comique dans toute cette épreuve du détournement. Et à ce moment-là, j'avais désespérément besoin d'une franche rigolade.

Nous décidâmes finalement que les femmes de notre groupe héleraient un taxi et demanderaient ostensiblement au chauffeur de nous emmener dans les quartiers commerçants. Mais bien sûr, il nous emmènerait au *Astir Palace*. Le commandant Shattuck aurait pour mission d'acheminer toutes nos valises vers le nouvel hôtel — et il devait y en avoir plus d'une quarantaine !

Un matin, nous avons mis notre plan à exécution. Nous, les femmes, nous avons hélé un taxi et demandé, d'une voix telle que quiconque le voulait puisse l'entendre, à aller à la *Plaka*, le quartier des commerces. Puis, lorsque les portières furent refermées, nous avons dit au chauffeur que nous voulions nous rendre au *Astir Palace*. Malheureusement, il ne comprenait pas un mot d'anglais. Il se mit à parler à toute vitesse et à hausser les épaules. Nous pûmes saisir les mots « *Plaka* » et « *Astir Palace* », mais rien d'autre. À l'évidence, il n'y comprenait plus rien et ne savait plus où nous voulions aller. Finalement, nous avons réussi à lui faire comprendre que nous voulions bien nous rendre au *Astir Palace*, et nous en avons pris la direction. Mais je vis ses yeux foncés dans le rétroviseur et dans son regard je pus lire ce qu'il pensait : *Ces femmes sont dingues !*

Pendant ce temps, au *Hilton*, le commandant Shattuck avait appelé le bureau de la TWA et avait demandé si l'on pouvait lui envoyer une camionnette pour prendre nos bagages. Mais là aussi, il y eut incompréhension, car au lieu d'une camionnette, ce fut un camion de déménagement qui vint chercher nos effets ! Nous étions toutes sur le balcon du *Astir Palace*, attendant la venue de nos bagages. Vous imaginez notre surprise lorsque nous vîmes un camion de déménagement se ranger devant l'hôtel, se garer à un endroit fréquenté en général par des limousines et des voitures de luxe. Notre surprise fut encore plus grande lorsque nous en vîmes descendre le commandant Shattuck.

« Oh ! fit Marie en se tournant vers moi. C'est formidable ! Tout le monde n'y verra que du feu.

— C'est très discret », renchérit Carol.

Je ne pus que rire.

Nous observâmes le chasseur décharger les bagages. Il y en avait tant qu'un chariot ne lui suffit pas. Mais finalement, il en vint à bout.

« Très bien, fit-il, dans quelles chambres dois-je les déposer ?

— Oh, ce sont mes bagages. »

Le chasseur montra l'énorme masse de bagages d'un grand geste de la main. Il y avait des valises de toutes formes, tailles et couleurs. « Tout ça... c'est à vous ? fit-il en se tournant vers le commandant Shattuck.

— C'est exact, répondit le commandant. Ils vont tous en chambre 115.

— Très bien. »

Le chasseur était prêt à faire tout ce qu'on lui disait. Mais je suis sûre que je l'ai vu secouer la tête en poussant l'un des chariots vers le vestibule.

Plus tard, lorsque tous les bagages furent déposés et que le camion de déménagement fut reparti, nous descendîmes toutes pour récupérer nos affaires. J'éclatai à nouveau de rire quand je vis la chambre 115. C'était une toute petite pièce avec un lit simple, et il y avait tant de bagages qu'on se serait cru dans une fabrique de valises. Il y en avait partout : sur le lit, sur le sol, sur la coiffeuse ! Je me demande ce qu'a bien pu penser ce chasseur lorsqu'il les a déposés dans cette minuscule pièce. Il a dû croire que seul l'évier de la cuisine n'avait pas été emballé !

Après m'être installée dans ma chambre, je me souvins avoir déposé mille dollars, l'argent de nos vacances, dans un coffre du *Hilton*. Je demandai à Marie et au commandant Jim McIntyre s'il

voulaient bien m'y conduire pour que je puisse les récupérer. Je pensais qu'ils pourraient me déposer devant l'hôtel ; j'y entrerais avec la rapidité de l'éclair, reprendrais mon argent et en ressortirais aussi vite.

Mais dès que je fus dans le vestibule, une journaliste me vit, et elle me rejoignit avant même que j'aie eu le temps de m'en apercevoir.

« Madame Testrake ! Madame Testrake ! Je voudrais échanger quelques mots avec vous. » Elle était mince et grande, près d'un mètre quatre-vingt, et portait des lunettes ; je ne saurais dire pourquoi, mais elle me faisait peur.

J'essayai de passer à côté d'elle sans m'arrêter.

« Désolée, vous devez faire erreur. »

Mais elle s'élança à mes côtés. « Oh non, Madame Testrake, je ne fais pas erreur, et j'insiste pour échanger quelques mots avec vous. » Elle essaya de me saisir le bras, mais j'en fus encore plus paniquée et je me mis à courir. Je ne savais pas où j'allais, mais je voulais lui échapper. Sur ma droite, il y avait une porte sur laquelle était inscrit « Direction » et je m'y précipitai, espérant qu'elle ne m'y suivrait pas. Je fermai la porte derrière moi et regardai si elle venait.

« Puis-je vous être utile ? » La voix derrière moi me fit sursauter. Je me retournai et vis le directeur-adjoint de l'hôtel assis à son bureau.

« Je suis désolée, dis-je en haletant, mais il y a une journaliste là-dehors, et elle me fait peur.

— Ah bon ? » Il se leva de son bureau et se dirigea vers la porte.

« Vous voyez ? C'est elle.

— Ah oui, je la reconnais. »

Je voulais lui dire qui j'étais et pourquoi elle essayait de m'épingler, mais ce ne fut pas nécessaire. Il semblait me connaître et affirma qu'il ferait tout en son pouvoir pour m'aider. Il parlait un anglais sans accent, ce qui en soi était déjà très réconfortant.

Il secoua la tête. « Je l'ai mise à la porte ce matin, mais je ne peux pas faire grand-chose pour empêcher les gens d'entrer dans un vestibule ouvert au public. »

Lorsque je lui dis que j'étais simplement venue récupérer l'argent que j'avais déposé dans un coffre, il eut une idée. Tout d'abord, il envoya quelqu'un dire à Marie et Jim d'amener la voiture à l'arrière de l'hôtel. Puis il envoya quelqu'un d'autre chercher l'argent pour moi. Ceci fait, il me mena par les fins fonds de l'hôtel jusqu'à la porte arrière.

Même lorsque nous fûmes de retour au *Astir Palace*, je tremblais encore. Je ne comprenais pas pourquoi, et ne comprends pas

encore aujourd'hui, pourquoi j'ai réagi de la sorte. Je suppose que c'était dû aux incertitudes de la situation. Qui était-elle ? Que voulait-elle ? Elle aurait aussi bien pu être une terroriste. Je ne comprenais pas pourquoi les représentants des médias ne pouvaient pas me laisser tranquille. Ne comprenaient-ils pas que je n'étais pas en état de répondre à leurs questions ?

Trois ou quatre jours plus tard, nous apprîmes que le vestibule du *Hilton* était toujours rempli de journalistes, et cela me fit du bien. Notre discret déménagement à travers la ville avait été un succès, même s'il fut tout sauf... discret.

Au huitième jour du détournement, j'estimai qu'il n'y avait plus aucune raison pour moi de rester à Athènes dans l'attente d'un événement quelconque. Il était temps que je rentre à la maison, ou tout au moins aux Etats-Unis. Cette idée de rentrer sans John me répugna, mais je ne savais que faire d'autre. La TWA me fit voyager sous le nom de Madame Clark Billie. D'Athènes, nous nous envolâmes vers New York, où nous atterrîmes à l'aéroport international John Fitzgerald Kennedy. Une camionnette de la TWA aux vitres teintées pour préserver mon anonymat m'attendait à la sortie de l'avion. On m'emmena directement au hangar 12, où se trouvent les bureaux de la TWA. Roger, le frère de John, et son épouse Margie m'y attendaient. La TWA avait été jusqu'à donner une fausse identité à Roger. Il était désormais « le révérend Jones ». Je ne savais pas si c'était vraiment nécessaire, et la direction de la TWA non plus, mais ils faisaient tout ce qui leur était possible pour protéger mon intimité, et je l'appréciais.

Je décidai d'aller chez Roger et Margie à Imlaystown, dans le New Jersey. Imlaystown n'est pas loin de l'aéroport J.F.Kennedy, et si, comme je l'espérais, John et les autres otages étaient libérés dans les prochains jours, je pourrais facilement prendre le premier avion pour Athènes — ou pour l'endroit où je serais censée le retrouver. Roger et Margie furent merveilleux envers moi. Ils m'apportèrent leur soutien, tout en comprenant que j'avais parfois besoin de rester seule avec mon chagrin. En outre, ils me préservèrent des journalistes qui campaient devant leur maison. L'un d'eux avait même passé plusieurs nuits sur le canapé du salon ! John et Marie avaient été ouverts et accessibles à chacun durant les premiers jours du détournement, et avaient de ce fait établi d'excellentes relations avec les journalistes. Celles-ci leur permirent de leur cacher ma présence. En effet, Roger leur dit : « Ecoutez, les gars, nous avons essayé de collaborer avec vous... Nous vous avons dit tout ce que nous pouvions. Maintenant, nous avons vrai-

ment besoin d'être pour nous. Nous espérons que vous comprenez. »

Les journalistes ne partirent pas, mais ils respectèrent les souhaits de Roger, et j'en fus reconnaissante.

Je passai plusieurs jours dans le New Jersey, écoutant sans arrêt les stations d'informations permanentes, avec l'espoir d'entendre les paroles qui allaient chasser les sombres nuages de notre vie, mais bien sûr, elles ne vinrent pas. Le quatrième jour, je téléphonai à la maison, dans le Missouri, pour parler à Ken et Pat Larimore, qui logeaient chez nous durant notre absence.

Quelle ne fut pas ma surprise d'entendre notre fils John me répondre. Cela faisait près de trois ans que je ne l'avais pas vu. Il n'était pas franchement rebelle, mais il avait lutté pour « se retrouver lui-même » et décider de ce qu'il ferait de sa vie. Nous n'avions pas eu beaucoup de nouvelles de lui durant tout ce temps. Mais maintenant, la tragédie du détournement l'avait ramené à la maison. Il était revenu pour prendre soin de notre propriété, tondre le gazon et entretenir les vignes.

Je fus heureuse d'entendre sa voix, et nous eûmes une bonne conversation. Mais dans un soupir, il rajouta : « Phyllis, je ne sais pas quoi faire. Je ne peux pas délaisser mon travail indéfiniment...

— Je sais. » Je lui dis que j'attendais des directives de Dieu et que je ne savais pas non plus exactement quoi faire. En fait, j'avais de plus en plus la certitude que je devais rentrer à Richmond. Cette perspective ne m'enchantait guère, parce que j'appréhendais de me retrouver à la maison. Cela allait être étrange d'y circuler toute seule, de dormir seule dans notre lit. Cela m'était souvent arrivé auparavant, lorsque John était en voyage, mais cette fois c'était différent.

Il allait aussi être difficile de retrouver nos amis. Je savais qu'il suffirait qu'une amie intime me dise qu'elle m'aimait ou qu'une autre me demande comment j'allais pour que je craque. Il n'en restait pas moins que j'avais été absente suffisamment longtemps.

J'appelai l'aéroport international de Newark et réservai une place sur le vol du lendemain pour Kansas City. Il s'avéra que le directeur de l'aéroport s'y rendait également, et il m'accompagna.

En arrivant à Kansas City, j'appelai Pat Larimore qui me confirma ce que j'avais pressenti : les journalistes assiégeaient notre maison depuis le début du détournement.

« Mais on pourra peut-être te faire passer à leur barbe », fit-elle.

Je n'y croyais pas vraiment, mais un élément jouait en ma faveur. Pat et Ken travaillaient tous deux à Kansas City ; ils pouvaient donc

me prendre au passage à l'aéroport après leur travail, à dix-sept heures. Ainsi, au moins, on ne verrait personne quitter la maison à une heure inhabituelle. Les Larimore étaient allés travailler le matin, et maintenant ils rentraient tout à fait normalement. Johnny n'avait même pas besoin de quitter la maison. J'avais donc des chances de rentrer sans qu'on m'aperçoive.

J'eus le cœur de plus en plus serré en parcourant les quatre-vingt kilomètres qui me séparaient de Richmond. Chaque borne, chaque virage me rappelait John et le fait qu'il n'était pas avec moi. Lorsque notre maison fut enfin en vue, j'étais en proie à des émotions contradictoires. Cela faisait du bien de rentrer. Depuis des semaines — j'avais l'impression que cela faisait des années — je vivais sur nos valises, et j'en avais mon compte. Mais en même temps, le désespoir et la solitude que je ressentais me submergeaient.

Le crépuscule tombait lorsque nous empruntâmes notre chemin. Il y avait quelques journalistes, une douzaine, voire un peu plus, qui campaient au bord de l'allée. Deux d'entre eux nous firent des signes de la main lorsque nous les dépassâmes, mais à part eux, personne ne fit bien attention à notre arrivée. J'étais désolée pour eux. Eux aussi auraient préféré être chez eux. Cela ne devait pas être drôle de rester en pleine campagne des heures durant, jour et nuit, à attendre que quelque chose se passe. J'espérais que bientôt ils pourraient tous rentrer à la maison — que tous nous pourrions revenir au mode de vie qui était le nôtre avant que cette folle histoire ne commence.

Les jours suivants s'écoulèrent lentement. La meilleure description que je puisse en faire est de les comparer à ces vieux films où l'atmosphère est pesante et où l'on n'entend que le lourd tic-tac de l'horloge. Je pleurais et lisais ma Bible, j'écoutais les informations et me remettais à pleurer. J'eus des dizaines d'appels téléphoniques et un bon nombre de visites, la plupart de membres de notre église, et surtout de Brian. Si je n'avais pas eu leurs prières et leurs paroles d'encouragement, je ne sais pas comment j'aurais supporté cette période.

Et les personnes de mon groupe de soutien furent merveilleuses. Chaque fois qu'elles entendaient une bonne nouvelle, l'une d'elles m'appelait. « J'ai entendu qu'ils ont pris 40 000 livres de carburant. Cela veut peut-être dire qu'ils se préparent à décoller ! » Les pirates ont l'air de s'assouplir. Ils vont peut-être les libérer. » A chacune de ces nouvelles, mon moral remontait. Mais je fus à chaque fois déçue.

Je fus particulièrement déprimée lorsque les porte-parole du gouvernement annoncèrent que les Etats-Unis refusaient de négocier avec des criminels de droit commun. D'habitude, j'étais d'accord avec cette approche — je l'applaudissais même. Mais tout change lorsque quelqu'un qu'on aime est en danger de mort. Je pensais sans arrêt aux otages américains qui avaient été retenus 444 jours en Iran.

Le cauchemar allait-il un jour prendre fin ?



Le Seigneur est mon berger

Dimanche, le 23 juin 85

Ma bien-aimée Phyllis,

Je t'envoie des lettres avec l'espoir qu'elles finiront par te parvenir. Celle-ci est la seconde, et je l'adresse à la maison ; j'ai envoyé la première au Hilton, à Athènes. Je donne mes lettres aux gardes (non fermées, à leur demande) et ensuite je ne sais pas ce qu'il en advient.

La journée de dimanche commence à peine dans le Missouri, mais elle s'achève ici, et il ne se passe absolument rien. Nos menus persistent dans leur grande et intéressante variété ; hier soir, nous avons au dîner des œufs frits, du yaourt à l'huile d'olive et du pain de jaquier ; au petit déjeuner ce matin, nous avons eu des sandwiches au fromage et à la confiture (séparément, pas mélangés). Au déjeuner, nous avons eu un traitement de faveur : de bons gros hamburgers avec beaucoup d'oignons, de la salade et des fruits frais.

Phil a été mordu par une araignée l'autre nuit dans le bâtiment de la milice, et son bras a enflé, mais à part ça nous sommes tous en bonne santé et avons le moral. Dès que nous leur avons parlé du bras de Phil, nos gardiens ont fait venir un médecin en blouse blanche des Middle East Airlines pour le soigner. Tu te rends compte : des soins à domicile !

Nous sommes toujours dans l'avion ; nous nous y sommes maintenant habitués, et tant que le groupe auxiliaire marchera, nous préférons y rester. Ici, nous savons du moins à quoi nous attendre. Nous n'avons pas eu de contact avec les passagers depuis leur départ il y a une semaine, et nous ne savons donc pas qui est le mieux loti ! Nous avons de nombreux sièges à disposition et l'air

conditionné marche bien. Cela revient plutôt cher — nous avons pris 40 000 livres de kérosène pour le faire fonctionner une nouvelle semaine, et je ne sais absolument pas qui va payer, à part que ce n'est pas nous.

Hier, j'étais en train de replier quelques billets de cent drachmes que j'avais en poche lorsqu'un garde m'a vu et m'en a délesté, qui fait qu'il ne me reste désormais que vingt cents et une livre libanaise. J'apprends à être comme Paul, content de l'état dans lequel je me trouve. Je me suis aménagé un petit nid à rats confortable dans les sièges 15 A, B et C. Phil est de l'autre côté, en face de moi et Christian deux rangées en arrière. Aujourd'hui, j'ai choisi les toilettes les moins sales, je les ai nettoyées et j'y ai lavé mon linge sale dans le lavabo. Ça m'a rappelé la marine, quand je faisais ma toilette dans un seau il y a quarante ans. Puis j'ai fait une toilette de chat, je me suis rasé, et j'étais fin prêt pour une sortie. Seulement personne ne m'a invité.

Lorsque je me suis réveillé ce matin, j'étais animé d'un sentiment particulier de reconnaissance envers Dieu, et comme c'était aujourd'hui sa journée, il m'a semblé que nous devions faire quelque chose qui ressemble à un culte. J'en ai parlé à Christian et il était d'accord. Comme il est prédicateur laïc luthérien, il s'est occupé du sermon, et moi de la musique (ça te fait sourire ?). Je me suis noté les paroles du Psaume 8, d'Esaië 6, d'Esaië 40:31 et de Lamentations 3:22. Mais je n'ai pas pu aller plus loin parce que je n'ai pas marqué comme toi les chants de louange dans ma Bible. Nous devions encore rester un certain temps ici, il faudrait que nous m'en indiqués quelques autres.

Comme il fallait le prévoir, l'assistance à notre culte a été maigre. Phil ne s'est pas joint à nous, et les gardiens avaient déjà fait leur prière à Allah ; nous nous sommes donc retrouvés à deux.

Je voudrais que tu saches que nous cherchons tous les deux la face du Seigneur ; nous attendons ses instructions et nous voulons faire ce qu'il nous montrera. Selon les indications que nous avons de par les journaux, il semblerait que tous les plans des hommes et des gouvernements sont au point mort ; c'est peut-être l'occasion pour lui de régler cette affaire à sa façon.

Cependant, tu peux considérer que j'ai été mobilisé (soudainement !) pour une mission inconnue, et que je serai parti le temps de sa durée ; or le courrier pour les soldats qui sont au front est de prime importance ! Dans ma première lettre, je t'ai suggéré d'écrire à l'adresse suivante : c/o Vol TWA 847, aéroport de Beyrouth. Mais peut-être que si tu passais par la Croix-Rouge ou le Département

d'Etat, ta lettre aurait plus de chances de me parvenir. Tu pourrais te renseigner.

Je t'aime beaucoup.

John

P.S. : J'ai trouvé ce matin un verset qui répond précisément à notre situation : Deutéronome 31:6. Parles-en à Brian.

Je ne savais pas, au moment où j'écrivais cette lettre, que Phyllis avait elle aussi découvert Deutéronome 31 :6 et qu'elle en avait parlé à Brian. Nous étions à des milliers de kilomètres l'un de l'autre, et pourtant nous avons tous deux reçu le même passage réconfortant et encourageant de l'Ecriture ; c'était un des précieux cadeaux de Dieu qui nous aidèrent à traverser cette période difficile.

Je passais de plus en plus de temps à lire ma Bible et trouvais également force et paix dans de petits chœurs tels que celui-ci tiré de Lamentations 3:22-23 :

*Les bontés de l'Eternel ne sont pas épuisées,
Ses compassions ne sont pas à leur terme.
Elles se renouvellent chaque matin.
Oh ! Que Ta fidélité est grande !*

Ou celui-ci tiré d'Esaïe 40:31 :

*Mais ceux qui se confient en l'Eternel renouvellent leur force.
Ils prennent le vol comme les aigles ;
Ils courent, et ne se lassent point,
Ils marchent, et ne se fatiguent point.*

De temps à autre, un des gardiens me voyait lire la Bible et me demandait ce que je faisais.

« C'est quoi, ça ? demandait-il en montrant la Bible du doigt.

— C'est ma Bible.

— C'est quoi, la Bible ?

— Euh... c'est un peu comme votre Coran.

— Oh ! Okay. » Et il s'éloignait. Cette simple réponse semblait les satisfaire, et ils ne manifestèrent à ce sujet pas plus de curiosité.

Christian essaya à plusieurs occasions de leur parler du Seigneur, mais ils n'étaient pas de bons auditeurs. Ils voyaient que notre foi avait une grande importance pour nous, et j'espère que notre atti-

tude leur donna des éléments de réflexion positifs à propos du Dieu que nous servons. Mais en même temps, il était évident qu'ils étaient complètement dévoués à Mahomet, et il y avait peu de chances qu'ils écoutent ce que nous avions à leur dire à propos du salut par Jésus-Christ. Cinq fois par jour, les gardiens étendaient leur tapis de prière sur le sol de la cabine et s'inclinaient vers la queue de l'avion, qui était tournée en direction de la Mecque.

Il était intéressant de constater que durant tout le temps où nous fûmes à bord du *Boeing*, ils n'essayèrent jamais de nous parler de leur religion. Ils en observaient les règles et faisaient leurs prières, mais ils ne firent rien pour essayer de nous convertir. Je ne crois pas que les musulmans fassent de gros efforts pour essayer de faire des adeptes parmi les chrétiens ou les juifs. Sachant que les trois grandes religions monothéistes ont la même origine, ils sont assez tolérants à l'égard du christianisme et du judaïsme. J'ai parfois l'impression que bien des gens en Occident ne comprennent pas quel but les musulmans militants poursuivent. Même les shiites les plus extrémistes ne veulent pas conquérir le monde au nom de Mahomet et d'Allah. Ils n'ont aucunement l'intention de « convertir » l'Europe de l'Ouest ou l'Amérique du Nord à la pointe du fusil, mais ils cherchent plutôt à se protéger contre les forces « corruptrices » occidentales.

Lorsque les gardes faisaient leurs prières, je me rappelais que des centaines, voire des milliers de chrétiens intercédèrent en notre faveur. Je savais que notre église dans le Missouri ainsi que celle de Christian priaient pour notre sécurité et notre libération. En outre, d'autres chrétiens dans le monde entier priaient pour nous, et j'étais réconforté à l'idée que toutes ces prières en notre faveur étaient présentées à Dieu. Et ce qui était paradoxal, c'est que j'éprouvais un sentiment de paix, comme si j'étais exactement à l'endroit où je devais être. Je ne le comprenais pas vraiment, mais je gardais en mémoire le verset de Romains 8:28 : « Nous savons, du reste, que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son dessein. » Je ne veux pas dire par là que c'est Dieu qui a provoqué le détournement. C'était une tragédie du début à la fin, et je suis certain que Dieu n'est pas à l'origine d'événements aussi terribles. Mais il sait très bien les utiliser pour en faire ressortir quelque chose de bon. Après que tout fut terminé, j'ai pu voir certaines choses remarquables se produire qui étaient des conséquences directes du détournement, mais j'en parlerai plus tard.

Parfois, réconfort et encouragement nous vinrent de source tout

à fait inattendue. Par exemple, trois pilotes des *Middle East Airlines* furent un jour autorisés à monter à bord de l'avion pour nous rendre visite. Cela fit du bien de parler boutique, et cela nous permit de penser à autre chose. Mais lorsque vint le moment de nous quitter, l'un d'eux se pencha en avant et nous chuchota : « Nous prions pour vous. » Les deux autres acquiescèrent, et il était clair qu'ils priaient effectivement pour nous. Nous pensâmes qu'ils devaient être des chrétiens maronites, et nous appreciâmes infiniment leurs prières en notre faveur. Nous vîmes qu'ils étaient profondément malheureux que c'était leur pays, le Liban, qui était le théâtre de nos tribulations. Nous en avions une nouvelle démonstration : tous les Libanais n'approuvaient pas ce qui nous arrivait. La preuve en est que même à Beyrouth, il y avait des chrétiens qui priaient pour notre libération ! Cela me fit du bien de le savoir.

Néanmoins, nos émotions suivaient une courbe en dents de scie : un jour nous étions gonflés à bloc, et le lendemain nous étions fatigués, tendus et espérions de toutes nos forces pouvoir rentrer chez nous.

Nous essayions aussi désespérément de garder nos effets personnels. Au début du détournement, les pirates traitèrent mieux l'équipage que les passagers, du moins en ce qui concerne leurs affaires. Ils avaient fait le tour de la cabine, extirpant de force alliances, montres et bijoux des passagers, mais ils ne s'en étaient pas pris à nous.

Nous devions cependant être prudents, parce que si nous enlevions notre montre et la déposions quelque part, il y avait de très fortes chances qu'elle disparaisse en l'espace de quelques minutes. Les pirates nous demandèrent également s'ils pouvaient avoir nos montres, bagues, etc., mais lorsque nous refusâmes, ils n'insistèrent pas. L'un des gardes en particulier me harcela pour obtenir mon stylo et mon porte-mine assortis, qui étaient marqués d'une croix.

« Commandant Abu Ali, il me faut un souvenir ! »

Je secouais la tête. « Rien à faire ! J'ai besoin de mon stylo pour écrire à ma femme. Comment ferai-je pour écrire si je te donne mon stylo ? »

Il soupirait et s'éclipsait, ayant perdu un nouveau round. Mais bientôt il revenait à la charge, me répétant combien il lui fallait mon stylo comme souvenir.

Le problème était en partie dû au fait que les premiers gardes avaient pris le meilleur du butin. De nouveaux miliciens montaient à bord chaque jour, et il ne leur restait que ce que leurs prédéces-

seurs n'avaient pas pris. Ils voulaient tous des « souvenirs », et si ces « souvenirs » avaient de la valeur, à la bonne heure !

Pendant les premiers jours du détournement, mon sac de voyage était resté planqué dans un coin, et au bout d'un moment je cessai de m'en préoccuper, pensant qu'il était en sécurité. Il contenait entre autres choses un appareil-photo reflex 35 millimètres flamboyant neuf que j'avais acheté tout spécialement en vue de notre voyage d'anniversaire de mariage. Puis, un matin, je découvris en me levant que mon sac avait disparu. Je connaissais suffisamment les méthodes de nos gardiens pour présumer que j'allais retrouver la plupart de mes affaires dispersées sur le sol de la cabine avec les autres « débris de luxe ». J'avais raison. Mon sac était dans un coin à l'envers, et vide. Je retrouvai deux paires de chaussettes sous le siège 8A. Il y avait des sous-vêtements et une chemise d'uniforme sous le 9B. Mais pas d'appareil-photo. J'étais furieux de l'avoir perdu et je fulminais.

« Vous n'êtes qu'une bande de voleurs ! Vous faites sans arrêt tout un plat de votre religion, et puis vous venez ici et vous détoussez tout le monde jusqu'à la chemise ! »

J'étais vraiment en colère, et bien que n'appréciant guère ce que je disais, les pirates n'essayèrent pas de me faire taire. Mais une pensée me vint à l'esprit : *Tu n'as rien dit lorsqu'ils ont pris les affaires des passagers. Mais maintenant qu'ils s'en prennent à toi, tu te mets dans tous tes états !*

Cela me fit prendre conscience de mon égocentrisme. Après tout, les otages étaient tous dans le même pétrin. Qui étais-je pour penser que j'aurais droit à un régime de faveur ? Ce qui se passait m'écœurerait toujours autant, mais je décidai de ne plus m'en faire autant à propos de mes affaires.

Après cet incident, mon sac allait disparaître tous les deux ou trois jours. A chaque fois, je le retrouvais retourné, mes affaires étalées un peu partout. J'avais peut-être perdu mon appareil-photo mais à force de persévérance, je réussis à conserver la plupart de mes effets personnels.

Phil et Christian n'eurent pas autant de chance. Christian fut plumé jusqu'à sa dernière paire de chaussettes. Il se trouvait que j'en avais une vieille paire de réserve, avec un ou deux trous, que j'avais sortie d'un tiroir en faisant mes bagages. Je les avais mises dans ma valise en cas de besoin. Je les donnai à Christian et il les porta plusieurs jours durant. Il les avait encore aux pieds au moment de notre libération et de notre retour aux Etats-Unis. Deux mois plus tard, lors d'un dîner en l'honneur des ex-otages, il me

redonna cérémonieusement les chaussettes qu'il avait lavées et soigneusement réparées.

L'appareil-photo ne fut pas ma seule perte. J'avais environ trois cents dollars dans mon portefeuille et ils disparurent avant longtemps ; mais au moins, pensai-je, ils m'avaient laissé mes cartes de crédit, ma licence de pilote et mon passeport. Puis, le lendemain, je retrouvai mon portefeuille par terre, délesté des cartes de crédit, de la licence de pilote et du passeport ! Je retrouvai ma licence de pilote, mais le reste avait disparu à jamais.

Pourtant, il restait quelque chose tout au fond d'une des poches du portefeuille. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? De retour dans ma « section » de la cabine, je fouinai dans le portefeuille et en extirpai un petit billet de banque grec. On ne l'avait apparemment pas vu, et c'était tout l'argent qui me restait. Je le lissai sans réfléchir.

« Donne-moi ça ! »

L'un des gardes se tenait devant moi, la main tendue vers le billet. Je le chiffonnai et le lui lançai. « Voilà, bonhomme ! »

Il le mit en poche et s'éloigna à grands pas.

Je me tournai vers Christian, puis vers Phil ; tous deux souriaient, les yeux levés vers le ciel. Le vol permanent était presque devenu comique.

Je haussai les épaules. « Nu je suis venu au monde, et nu je le quitterai. » Aucun de nos gardiens ne sembla comprendre le pourquoi de notre hilarité.

J'avais désormais perdu tous les objets de valeur que j'avais emmenés pour ce voyage. Il ne me restait que mon alliance, ma montre et mon stylo et le porte-mine assortis. Et je compris que j'avais appris une leçon importante. Lorsque mon appareil-photo avait disparu, j'étais entré dans une colère noire. Mais plus je perdais de choses, plus je me rendais compte que je n'en avais pas besoin. Quand on en arrive à ce point, tous ces atours de la civilisation dont on pense qu'ils sont si importants ne signifient plus rien. Lorsque j'eus le sentiment que je n'avais plus de possession à protéger, c'était comme si Dieu me disait : « Maintenant, tu es parvenu au point où je voulais t'amener. » Comme pour bien d'autres choses qui se sont produites durant ce détournement, les pirates pensaient à mal, mais Dieu l'utilisait pour mon bien. C'était une précieuse leçon, qui me fit comprendre que tant que j'avais Dieu, j'avais tout ce qu'il me fallait. Même si les pirates m'avaient pris ma Bible, ils ne m'auraient pas causé de tort, car j'avais appris pas mal de passages par cœur. Le jour où je perdis mes dernières

drachmes, je compris que si l'on dépend de ses possessions ou de son argent, on est voué à l'échec. Mais si l'on fait confiance à Dieu, et à lui seul, on ne peut échouer, quoi qu'il arrive ici-bas.

Cela ne signifie pas que je n'aie pas perdu d'objets auxquels j'attachais beaucoup d'importance. Celui auquel je tenais le plus était un porte-adresses pour valise que j'avais reçu lorsque j'étais entré à la TWA en 1953. A cette époque, le nom de la TWA venait de changer ; de *Transcontinental and Western Air*, il devenait *Trans World Airlines*, et le porte-adresse révélait ce changement. Il y a bien des années, je l'avais rangé au fond d'un tiroir et l'y avais oublié. Mais Phyllis l'avait trouvé peu après notre mariage. Elle l'avait fait nickeler, y avait fixé de nouvelles courroies de cuir et me l'avait offert comme cadeau de Noël. Sa disparition me désola, car c'était un objet qui ne pouvait être remplacé, et de tous ceux que j'ai perdus, c'est celui que je regrette le plus.

Je sortis aussi de mes gonds le jour où ma trousse de navigation disparut. Je la retrouvai après une brève recherche dans la cabine. Elle gisait retournée, dans la position habituelle, et vide. Lorsque je la pris, ma colère augmenta encore en voyant ce qu'on en avait fait. Pour voir son contenu, il suffisait d'appuyer sur les deux fermoirs. Non, il a fallu qu'ils l'ouvrent à la baïonnette ! La trousse était irrémédiablement hors d'usage. Cela me dépassait, d'autant plus qu'elle ne contenait que des cartes et le manuel technique de l'avion, qui avaient disparu. Il était évident qu'aucun des pirates ne pouvait s'en servir. Je cherchai partout, mais le manuel technique resta introuvable.

Prenant la trousse, je l'apportai au jeune homme qui était de faction à ce moment-là. (C'était le même qui avait insisté pour avoir mon stylo et mon porte-mine.)

• Regarde ça ! explosai-je. Il n'y a rien là-dedans qui puisse vous intéresser. Vous prenez plaisir à tout détruire ! •

Il étendit ses mains devant lui. • Un instant, commandant...

— Vous parlez toujours de votre religion ! l'interrompis-je. Vous voudriez qu'on vous comprenne, et vous vous comportez comme de vulgaires voleurs ! •

Il avait toujours les mains devant lui et il s'éloignait à reculons. Mais je n'avais pas terminé. • Pourquoi as-tu pris mon manuel technique ? Tu ne peux même pas le lire !

— Commandant ! Commandant ! fit-il d'un ton suppliant, je t'en enverrai un autre. Aux U.S.A. ! •

Sa réponse me prit complètement à contre-pied, et malgré ma tentative d'y répliquer, ma colère s'évanouit dans un éclat de rire.

Il en fut ainsi durant tout le détournement. On était au bord des larmes ou du rire, et parfois des deux en même temps.

Jeudi, le quatorzième jour du détournement, n'était pas un jour à rires. Les dernières nouvelles à propos des négociations pour notre libération étaient particulièrement déprimantes. Le Président Reagan avait fait certains commentaires sur les pirates, disant que c'étaient des criminels et des assassins, et nos gardes fulminaient. Ils étaient tellement imprévisibles qu'on pouvait s'attendre de leur part à n'importe quoi, y compris qu'ils nous fassent sortir de l'avion, nous alignent contre un mur et nous abattent. En fait, je ne pensais pas qu'ils iraient jusque là. Mais ils étaient furieux.

Ce qui me souciait le plus par rapport à cette nouvelle et mauvaise tournure que prenait le détournement, c'était que j'avais voulu parler à Phil du Seigneur, mais qu'aucune occasion ne s'était présentée jusque là. Que se passerait-il si les choses tournaient mal et que je n'aie même pas essayé de lui parler de Dieu ? Je ne pouvais pas courir un tel risque.

Phil est un type formidable. En fait, si je devais revivre un détournement, je ne vois pas avec qui je pourrais mieux l'affronter qu'avec Phil et Christian. Mais je savais que Phil n'était pas croyant. J'ignorais comment il faisait pour vivre cette épreuve sans la présence du Seigneur dans sa vie. Qu'il en fût conscient ou non, Phil avait besoin d'entrer en contact avec Dieu.

Depuis les premiers jours du détournement, j'avais cherché un moyen de lui parler du Seigneur. J'avais lu la Bible et pris des notes que je pensais adaptées à la situation. A cet instant, j'en avais une page pleine.

Je jetai un coup d'œil vers lui. Il était assis dans son coin, regardant devant lui. Priant dans un souffle que je ne l'aborde pas trop abruptement, je me dirigeai vers lui et lui demandai si je pouvais m'asseoir à côté de lui.

« Bien sûr, me fit-il, m'y invitant d'un geste.

— Phil, commençai-je, que penserais-tu d'une assurance-vie ? »

Dès qu'il comprit où je voulais en venir, je sentis une barrière invisible se dresser entre nous deux.

« Ecoute, Phil, je ne veux pas te faire avaler quoi que ce soit de force. Ce n'est pas la manière de Dieu. Il n'oblige personne à l'accepter, et je ne veux pas non plus t'imposer mes croyances. »

Il ne répondit pas. Je repris donc la parole : « C'est d'une bonne nouvelle qu'il s'agit. Si tu as envie de l'entendre, je t'en parlerai. Si tu ne veux pas, je te laisse tranquille. »

Il se tourna vers moi et me regarda.

« Ecoute, si ça ne t'intéresse pas, je retourne de suite dans mon coin. »

Je commençai à me lever, mais il posa sa main sur mon bras. « Attends un instant, John. N'abandonne pas si vite avec ton histoire de Bible.

— Eh bien, verrais-tu un inconvénient à ce que je la prenne et que nous examinions l'une ou l'autre chose ?

— Non, c'est très bien. »

Je cherchai donc ma Bible et mes notes, et nous commençâmes par la Genèse, reprenant les versets que j'avais recopiés. Je cherchai le verset et Phil le lisait, puis nous discussions de sa signification. Au bout d'une heure environ, nous avions passé en revue l'Ancien Testament et attaqué les premiers versets que j'avais relevés dans les Evangiles. Mais j'avais peur que cela fasse trop à la fois, et je ne voulais pas rebuter Phil en m'attardant trop longtemps sur le sujet. Je jetai un coup d'œil à ma montre et dis : « Cela fait un moment que nous y sommes. Si nous faisons une pause ?

— D'accord.

— J'aimerais que tu réfléchisses à ce que nous avons lu.

— Je le ferai », promit-il.

Nous nous levâmes tous deux, et je remarquai alors qu'il se frottait le bras.

« Qu'est-ce que tu as ?

— Je ne sais pas. J'ai l'impression que cette morsure d'araignée ne s'arrange pas.

— Fais voir. »

Sur son bras, à l'emplacement de la morsure, il y avait une vilaine marque rouge violacé.

« Eh, ça a l'air sérieux. Il faut faire venir quelqu'un pour soigner ça. »

J'appelai deux gardes, et ils furent d'accord avec moi. Ils lancèrent immédiatement un appel pour que le médecin des *Middle East Airlines* vienne, et celui-ci répondit qu'il viendrait dans l'heure qui suivait. En fait, il fut là au bout d'un quart d'heure à peine.

Le médecin était un chic type. Il était de notre côté depuis le début et n'avait jamais dissimulé ses sentiments. Il regarda le bras de Phil, lui tâta les ganglions lymphatiques du cou et écouta son cœur. Puis il secoua la tête. « Je ne sais pas ce qui vous a mordu, mais vous devez aller à l'hôpital. »

Les gardes voulurent objecter, mais le médecin ne céda pas. « Cet homme doit être hospitalisé. On ne peut rien y changer. »

Il prit la radio et organisa le transfert de Phil à l'hôpital américain

de Beyrouth. Une heure plus tard, une ambulance vint le prendre. Tandis que Phil se faisait transporter dans le véhicule, le médecin se pencha discrètement vers Christian et moi.

« Ecoutez, fit-il, pourquoi ne vous arrangeriez-vous pas pour être malade demain ou après-demain ? Je suis sûr qu'il y a assez de place pour vous à l'hôpital. Vous n'avez qu'à m'appeler. »

C'était plus facile à dire qu'à faire. La morsure d'araignée de Phil était à l'évidence un problème sérieux. Mais si Christian et moi tombions soudain « malades », personne ne serait dupe et la colère de nos geôliers n'en serait qu'accrue.

En voyant Phil partir, j'eus des sentiments mêlés. D'un côté, j'étais heureux qu'il puisse quitter l'avion. Je savais qu'il serait mieux à l'hôpital, et il lui fallait vraiment des soins médicaux pour sa blessure. Mais par ailleurs, je n'aimais pas voir mon équipage dispersé. Nous avions traversé bien des difficultés ensemble, et je crois que nous formions la meilleure équipe que j'aie connue.

Tandis que la nuit tombait, j'étais de plus en plus déprimé. Je me souviens avoir songé que ce que le Président Reagan avait déclaré devait être vrai, mais j'aurais préféré qu'il attende quelques jours pour le dire. Je pensai : « Toute cette affaire restera au point mort, si les uns et les autres se mettent à s'invectiver. Et nous, nous sommes entre le marteau et l'enclume, sans pouvoir y changer quoi que ce soit. » Si je ne réagissais pas, cette dépression allait me démolir complètement. Il était temps que je ressorte ma bonne vieille Bible.

Comme d'habitude, je trouvai un formidable encouragement dans les écrits du roi David. Nombre de ses psaumes parlent de moments où il était aux prises avec de graves difficultés, entouré d'ennemis et sur le point d'abandonner, mais alors Dieu étendait sa main, il intervenait et l'aidait à traverser l'épreuve. Je savais que Dieu est le même hier, aujourd'hui et éternellement. Il pouvait donc faire pour moi ce qu'il avait fait pour le roi David.

Je trouvai aussi des paroles réconfortantes dans la lettre de Jacques, qui nous invite à « regarder comme un sujet de joie complète les diverses épreuves », car celles-ci ont pour but notre perfectionnement. Ensuite, je lus les paroles de Paul dans II Corinthiens 4 : 8-9 : « Nous sommes pressés de toute manière, mais non réduits à l'extrémité ; dans la détresse, mais non dans le désespoir ; persécutés, mais non abandonnés ; abattus, mais non perdus... » Comme l'apôtre Paul, j'étais convaincu que « ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre

créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur » (Romains 8:38-39).

Ces passages des Ecritures, ainsi que plusieurs autres, m'ont aidé à avoir une meilleure perspective de notre situation. Le fait de passer du temps avec Christian dans l'échange et la prière m'a aidé aussi beaucoup. Combien j'étais reconnaissant d'être en compagnie de quelqu'un avec qui je pouvais parler, quelqu'un qui comprenait, croyait et acceptait les promesses de Dieu telles qu'elles figuraient dans la Bible. Christian a en fait profité de son temps de captivité pour lire la Bible de bout en bout, projet qu'il avait formé depuis quelque temps mais qu'il n'avait jamais pu mettre à exécution. Dans nos prières, Christian et moi nous sommes engagés tout à nouveau à faire la volonté de Dieu. Nous lui avons dit que nous l'acceptions, quelle qu'elle fût dans cette situation. Nous savions que la meilleure chose que nous avions à faire était de nous détendre et de lui faire confiance.

Après notre moment de recueillement, je me sentis bien mieux. Les choses n'avaient pas beaucoup évolué. Nos gardes étaient toujours aussi furieux du fait des remarques du Président Reagan, mais cela ne semblait plus avoir autant d'importance. Je retournai dans mon coin de la cabine, m'étirai — autant que cela m'était possible — et m'endormis, passant une nuit paisible. Le lendemain matin, j'écrivis une lettre à Phyllis dans laquelle je lui racontai ce qui s'était passé :

Ma chérie,

Oh, mon amour, combien tu me manques... Comme de nombreux prisonniers, je passe beaucoup de temps à dormir, et tu occupes de plus en plus de temps dans mes pensées... J'aimerais tant être assis à côté de toi et te parler dans la paix de nos collines — sans coup de feu — à l'intérieur de notre maison claire et propre. Je pourrais rester un mois entier à ne rien faire d'autre.

Nous ne sommes plus que deux maintenant. La morsure d'araignée de Phil a empiré, et on l'a emmené à l'hôpital américain. Il hésitait à nous quitter, mais je lui ai dit de «ficher le camp». Je pense que si nous étions malins, nous pourrions trouver un moyen de le suivre, mais l'idée d'abandonner l'avion ne nous plaît guère. Il était de nouveau dans un triste état ce matin ; il y avait partout des restes de nourriture, des boîtes vides, des assiettes sales, etc. Mais aujourd'hui, il y a eu du nouveau : deux femmes de ménage sont montées à bord ; elles ont commencé par le cockpit et ont terminé

en sortant par l'escalier arrière une heure plus tard. L'avion est maintenant plus propre qu'il ne l'a jamais été durant ces deux semaines.

Nous avons entamé notre troisième semaine de captivité ce matin, comme tu le sais très bien toi-même. Les journaux d'hier ne parlaient que du blocage de Reagan et des Israéliens qui disent qu'ils ne lâcheraient pas leurs - cartes d'atout -. Du coup, j'avais le moral assez bas hier après-midi. J'éprouvais de la pitié pour moi-même, je pense, mais Dieu merci lui était là ; il avait un bon remontant pour moi dans sa Parole, et au bout d'une heure cela allait de nouveau bien. Voici quelques-uns des versets qui m'ont fait du bien : I Thessaloniens 5:16-18a ; Jacques 1:2 ; Philippiens 4:11 et Hébreux 12:1 et 2. Je les ai partagés à Christian, et nous avons eu un bon moment de prière ensemble.

Maintenant, nous nous rendons compte que si Dieu le veut, nous sortirons de ce guépier, et parallèlement nous attendons des directives de sa part. Nous sommes tous deux émerveillés devant sa bonté qui nous a placés ensemble dans cette épreuve. Nous pourrions affronter cette situation séparément, mais il est tellement plus agréable d'être avec quelqu'un qui sait de quoi je parle. Phil, lui, ne connaît pas cela, bien qu'il ne le rejette pas non plus, car il a vu la différence entre notre attitude et la sienne. J'ai pu discuter un long moment avec lui de choses spirituelles juste avant qu'il ne nous quitte. Nous verrons ce que le Seigneur fera de cette semence.

Je ne voyais pas quoi lui dire d'autre à ce moment, mais je voulais encore rajouter quelques lignes plus tard. Je posai mon stylo, pliai la lettre et la glissai dans la poche du dossier du siège devant moi.

Un peu plus tard, le chef de la sécurité passa et je l'arrêtai.

« Nous n'avons pas eu de douche depuis cinq jours. Qu'en est-il ? »

Il acquiesça. « Ce soir. »

C'est tout ce qu'il dit, puis il se rendit dans le cockpit. Une excursion jusqu'au bâtiment des pompiers serait formidable. Mais je ne savais pas que cette nuit n'allait pas être comme toutes les autres. Christian et moi nous étions tout à nouveau soumis à la volonté de Dieu, et c'est à ce moment-là que les choses se mirent à bouger.

Rumeurs de liberté

Vendredi soir vint, et plus un mot ne fut prononcé au sujet d'une douche dans le bâtiment des pompiers. Peut-être pourrions-nous y aller, peut-être pas. Certains gardes étaient toujours en colère d'avoir été traités d'assassins et de criminels de droit commun, et c'était peut-être leur façon de répliquer au Président Reagan : nous priver un peu plus longtemps de douche !

Entre-temps, je commençai à avoir sommeil, et Christian aussi. Nous essayions de bavarder, mais comme nous bâillions tous deux sans arrêt, nous décidâmes qu'il était temps de dormir. Alors que j'allais me coucher, j'entendis le rugissement d'un avion qui décollait. J'écartai mon rideau et regardai à l'extérieur. Un *Boeing 707* des *Middle East Airlines* s'élançait dans le ciel vers l'ouest. Je ne savais pas où il se rendait, mais j'enviais les gens qui étaient à son bord ; j'aurais voulu être des leurs.

Le fait de voir ou d'entendre les allées et venues des avions me donnait le cafard. Je voulais reprendre mon travail, et mes pensées à ce sujet me troublèrent d'autant plus que nous étions à bord d'un avion qui était parfaitement en mesure de nous emmener où nous voulions. *Si seulement...* mais cela ne servait à rien d'y songer. Je n'aurais simplement pas ressenti une frustration aussi aiguë si je n'avais pas dû entendre le bruit des avions qui venaient et partaient tandis que nous étions cloués au sol. Parfois, j'observais les passagers en train d'embarquer dans un autre appareil. Je me laissais aller à rêver, me disant combien il serait facile de me joindre à eux. « Tout ce que j'aurais à faire, pensais-je, serait de courir au bas des escaliers. Je me perdrais dans la foule des passagers et avant que l'on puisse m'attraper, je serais en route pour le Caire, Paris, ou ailleurs — cela n'avait pas d'importance, du moment que c'était loin de Beyrouth. » Je m'endormis avec ces pensées, au bruit plaintif d'un autre avion qui atterrissait. Ce dont je me souviens ensuite, c'est qu'un des gardes me secouait.

« Debout, venez ! C'est l'heure. »

Je bâillai et regardai ma montre. Il était à peine minuit passé. J'avais dormi moins de deux heures. Leur sens de l'opportunité laissait à désirer ! Mais une douche était une douche. Je bâillai, me frottai les yeux et m'extirpai de mon lit de fortune.

Christian était déjà debout, bâillant lui aussi et s'étirant en remettant son uniforme. Nous allâmes récupérer nos sous-vêtements propres et nos nécessaires de rasage. Nous nous disposions à prendre l'escalier arrière et à nous diriger vers le bâtiment des pompiers, distant d'environ cinq cents mètres.

Or, les choses ne se passèrent pas comme prévu. On nous entraîna bien au bas de l'escalier, mais lorsque nous touchâmes le sol, une voiture noire nous attendait. Quelqu'un ouvrit la porte.

« Montez ! »

Christian et moi nous glissâmes à l'arrière, encadrés de part et d'autre d'un garde. Nous étions serrés l'un contre l'autre, avec toujours en mains notre nécessaire de rasage et nos sous-vêtements propres. Nous n'avions aucune idée de ce qui se passait ni de l'endroit où l'on nous entraînait. Dès que nous fûmes à bord, la voiture s'élança vers une extrémité lointaine du terminal de l'aéroport, où nous n'avions jamais été auparavant, puis franchit un point de passage contrôlé. Le garde regarda à l'intérieur de la voiture puis nous fit signe de passer sans dire un mot.

Pour la première fois, nous étions sortis de l'aéroport. Nous nous dirigeâmes vers la ville de Beyrouth ; nous tournions un coin après l'autre, au point que j'avais l'impression de tourner en rond. À l'évidence, on essayait de nous empêcher de repérer l'endroit où l'on nous emmenait. Ce n'était pourtant pas la peine d'y mettre autant d'efforts, car j'étais déjà perdu au bout de trente secondes. Je ne savais même pas dans quelle direction nous roulions.

C'est ainsi que nous eûmes notre premier aperçu de la ville même de Beyrouth, et bien qu'il fit sombre, nous découvrîmes un horrible chaos. Ici, la rue avait disparu ou était jonchée d'énormes blocs de béton provenant de bâtiments bombardés. Là, il fallait manœuvrer pour contourner des voitures carbonisées et rouillées. Les débris s'amoncelaient partout. Les murs des hôtels de luxe avaient des trous béants. C'était une ville douloureusement mutilée que nous traversions.

D'énormes chars se tenaient au milieu de plusieurs intersections, d'où ils pouvaient braquer leur canon dans toutes les directions. À part ces blindés, il n'y avait pas de véhicules dans les rues. Elles étaient complètement désertes, et toute la ville semblait plongée dans les ténèbres, à l'exception d'un éclairage blafard qui fonction-

naît encore ici ou là. Les seuls signes de vie étaient les jeunes miliciens en uniforme qui faisaient la garde aux nombreux points de contrôle.

Nous arrivâmes à un petit abri protégé par des sacs de sable, et la voiture ralentit. Puis un soldat sortit, contrôla qui nous étions, et nous fit signe de passer.

Un des gardes qui nous accompagnait, devinant nos pensées, se mit à nous décrire la ville telle qu'elle était auparavant.

« Beyrouth était une ville qui ne dormait jamais, dit-il tandis que nous manœuvrions pour contourner un taxi carbonisé. Il se passait plus de choses la nuit que le jour. » Il se tut un moment, puis reprit. « Vous ne le croiriez pas maintenant, mais c'était une ville importante. » Il secoua la tête.

Après avoir roulé un certain temps, au moins une demi-heure, nous arrivâmes au cœur de la cité, dans un quartier de boutiques et de petits restaurants, et nous nous arrêtrâmes devant un petit parc. L'éclairage de la rue était faible, mais dans sa pâleur jaunâtre je pus voir plusieurs hommes armés et en treillis qui flânaient alentour. Je ne savais pas combien ils étaient, une douzaine peut-être, mais notre arrivée les fit passer à l'action, et plusieurs s'approchèrent de notre véhicule.

« Sortez ! »

Je me tournai vers Christian. « C'est là que nous allons être fusillés ? » Je plaisantais, mais je ne riais pas.

« Qu'est-ce que j'en sais ! » répondit-il.

Mais au lieu de nous coller au mur, les gardes nous escortèrent jusqu'à une autre voiture et nous dirent d'y monter, ce que nous fîmes. Une équipe de télévision monta avec nous. Il y avait un journaliste, un cameraman, un éclairagiste, avec tout leur équipement, et ils essayaient de s'entasser dans la voiture avec d'autres personnes, dont deux — Christian et moi-même — qui avaient désespérément besoin d'une douche. Ce n'était pas une situation très agréable.

Que se passait-il donc ? Christian et moi, trimballant toujours nos nécessaires de rasage et nos sous-vêtements, n'étions pas en état de faire la vedette à un spectacle de télévision ! Nous étions repartis pour un long trajet sinueux à travers la ville. A un endroit, je reconnus une des routes d'accès à l'aéroport. Mais au lieu de la prendre, nous nous engageâmes dans une petite rue et nous garâmes devant une luxueuse villa entourée de hauts murs.

Nous restâmes immobiles une minute, tandis que le conducteur sortait et se dirigeait vers le portail. Il le secoua et pesa contre lui,

mais il était verrouillé et refusait de céder. Le conducteur revint vers la voiture en secouant la tête, et une longue discussion en arabe s'ensuivit. Personne ne semblait savoir que faire. Au bout d'un moment, ils tombèrent d'accord sur un plan d'action, et nous nous repartîmes. J'espérai qu'au prochain endroit où nous nous arrêterions, quelqu'un serait là pour nous ouvrir. Cela faisait plus d'une heure que nous roulions dans cette voiture bondée et moite, et je n'aspirais qu'à en sortir pour m'étirer les jambes. Nous ne savions toujours pas qui étaient les journalistes de télévision, parce que personne ne donnait d'explication. Nos gardes jacobins en arabe, les membres de l'équipe de télévision conversaient en français, et Christian et moi étions assis au milieu d'eux sans prononcer un mot.

Finalement, après un autre trajet d'une trentaine de minutes, nous nous retrouvâmes dans une banlieue de Beyrouth, où il y avait des bâtiments avec des appartements des deux côtés de la rue. Cette fois, le plan se déroula comme prévu. Nous sortîmes tous de la voiture et nous rendîmes dans un appartement au rez-de-chaussée. Il était agréablement mais modestement aménagé avec un divan, quelques chaises et des tables basses. On nous ordonna à Christian et moi de nous asseoir sur le divan, tandis que l'équipe de télévision s'affairait à mettre en place l'éclairage et tout l'équipement.

Lorsqu'ils eurent tout préparé et braqué la lumière aveuglante de leurs projecteurs sur nous, le journaliste nous donna quelques mots d'explication. Il nous parlait en français et était traduit par l'un des gardes. L'équipe de télévision était venue d'Algérie pour filmer une interview qui y serait diffusée à l'échelle nationale.

Je me tournai vers Christian. Ses cheveux se hérissaient dans tous les sens, il avait besoin de se raser et avait des poches sous des yeux injectés de sang du fait de son réveil au milieu de la nuit. En outre, son uniforme était dans un état tel qu'il donnait l'impression d'avoir dormi dedans. Je savais qu'en regardant Christian, je me voyais comme dans un miroir. Nous ne donnions vraiment pas l'image de deux officiers aviateurs « tirés à quatre épingles » !

• Eh bien, pensai-je, c'est une bonne chose que je ne connaisse personne en Algérie. Je n'ai pas à rougir de honte. »

L'interview elle-même prit un certain temps, parce que les questions devaient être traduites en anglais. Puis nos réponses étaient elles-mêmes traduites dans l'autre sens, pour que les journalistes soient certains que nous les avions bien compris et que nous leur avions donné l'information qu'ils nous demandaient.

J'étais surpris de l'impartialité de l'interview. On nous posa quelques questions lourdes de sens au niveau politique, mais sans apparemment nous pousser dans une direction particulière. Les journalistes voulaient savoir comment nous avions été traités, si nous pensions que les Israéliens devaient relâcher leurs prisonniers, bref, les questions traditionnelles que tout reporter pouvait poser. Christian et moi répondîmes aussi honnêtement et précisément que nous le pouvions, mais il nous était impossible d'être complètement ouverts, du fait que la pièce était remplie des gens mêmes qui tenaient nos vies entre leurs mains. Nous n'allions pas dire quoi que ce soit qui pourrait nous valoir des ennuis. Après tout, nous espérions toujours avoir une douche chaude après en avoir terminé ici.

Au bout d'une heure, l'interview prit fin. L'équipe de télévision nous remercia ; puis nous sortîmes et nous entassâmes dans la voiture pour un voyage dont nous espérions qu'il nous ramènerait au bâtiment des pompiers. Mais au lieu de cela, nous nous rendîmes dans un autre quartier de la ville, où l'on nous conduisit dans une autre maison.

Formidable ! Nous allions probablement rencontrer des équipes de télévision de Jordanie, de Syrie ou d'ailleurs. Eh bien non ! On nous amena dans un appartement au premier étage. Lorsque nous entrâmes, nous découvrîmes une pièce meublée presque de la même manière que le studio de télévision de fortune, avec une différence notable : il y avait deux matelas étendus sur le sol du salon. Lorsque je vis ces matelas, je compris pour la première fois qu'il se passait quelque chose d'important. Soudain, l'arrivée de l'équipe de télévision semblait n'être qu'un élément d'un processus de plus grande ampleur. Je ne voulais pas me laisser aller à espérer que notre libération était proche. Mais quelle autre explication donner à la tournure prise par les événements ?

« Qu'en penses-tu ? » demandai-je à Christian.

Il secoua la tête. Lui aussi avait peur de caresser un tel espoir.

Le chef de la sécurité des hesbollahs était avec nous, et c'était un autre bon signe. Il était apparu plusieurs fois durant nos quinze jours d'épreuve — seize maintenant que nous étions samedi matin — mais à l'évidence, c'est lui qui désormais avait les choses en mains. Il nous invita à passer dans la salle de bains pour nous doucher et nous raser, ce qui était merveilleux, parce que c'était pour cela que nous croyions avoir quitté notre avion trois heures plus tôt. Il attendit derrière la porte de la salle de bains que nous nous soyons douchés à tour de rôle. Lorsque nous eûmes terminé,

il nous escorta jusqu'au salon. Puis il montra les matelas du dortoir.

« Maintenant, vous dormez.

— Une minute, fis-je. C'est tout à fait dangereux ce que nous faisons là.

— Dangereux ! ?

— Nous ne savions pas que nous nous absenterions aussi longtemps. Nous avons laissé tous les circuits branchés dans l'avion. Il pourrait exploser ou brûler à chaque instant s'il n'y a personne à bord qui s'y connaît ! »

Il fit un geste de la main et dit : « Dans la matinée. Maintenant, vous dormez !

— Okay, fis-je. Mais s'il brûle, c'est votre affaire.

— Okay ! »

Le matelas était agréable. C'était presque comme un vrai lit, et j'étais fatigué. Je ne fus pas long à être de retour à la maison, gravissant dans mes rêves les collines de ma ferme. Mais je n'allais pas y rester très longtemps.

« Okay ! Debout ! »

Mes yeux ne voulurent pas s'ouvrir, mais la voix était insistante. « C'est l'heure de se lever. »

Je m'assis, déçu que cela n'avait été qu'un rêve, et jetai un coup d'œil à ma montre. Il était sept heures trente. Nous avions dormi environ trois heures. Ils devaient penser que c'était suffisant.

Le chef de la sécurité apporta un petit plateau sur lequel se trouvaient une cafetière en argent et plusieurs tasses à moka. Il le posa sur une table basse et remplit quelques tasses d'un café arabe noir et épais. Nous restâmes assis un certain temps dans ce salon buvant du café et bavardant, Christian, moi-même, le chef de la sécurité et deux autres gardes. Bien sûr, je n'avais qu'une chose en tête.

« Qu'en pensez-vous ? » demandai-je au chef de la sécurité.

Il arbora un sourire mystérieux. « Peut-être aujourd'hui, dit-il.

— Aujourd'hui ? fit Christian.

— *Peut-être* aujourd'hui », répéta-t-il, insistant sur le « peut-être ».

Ces mots n'étaient pas nouveaux. Les gardes nous avaient souvent dit que quelque chose se passerait « peut-être aujourd'hui ou « peut-être demain ». Mais cette fois, le contexte était différent. Quelque chose d'inhabituel était en train de se passer, c'était certain. De plus, la manière dont il souriait montrait qu'il en savait plus que ce qu'il voulait bien nous dire.

« Qu'en est-il de l'avion ? demanda-t-il en se servant une autre tasse de café. Pourra-t-il voler ? »

C'était une question délicate, essentiellement parce que j'avais dit aux hesbollahs durant les quinze jours écoulés que les moteurs étaient hors d'usage, et qu'il faudrait au moins deux semaines pour les remettre en état. Si j'admettais maintenant que l'avion pouvait prendre l'air, n'allaient-ils pas le faire voler jusqu'en Israël et s'écraser sur la Knesset, le Parlement israélien ? Mais cela semblait peu probable. Le moment était venu de prendre une décision, et j'inspirai profondément.

« Eh bien... je pense qu'il pourra voler. Mais il faudra qu'un mécanicien des *Middle East Airlines* vienne avec nous et l'examine. Si le contrôle ne révèle rien d'anormal... alors, oui, il devrait pouvoir voler. Mais je ne pourrai pas prendre de passagers. Il n'est pas assez sûr pour cela. »

L'appareil avait depuis longtemps été délesté de tous ses équipements d'urgence et de sécurité, sans parler de l'absence totale de contrôles de maintenance.

« Pas de problème, répondit-il. Les passagers voleront avec les *Middle East*. » Il vida sa tasse et se leva. « Nous allons à l'aéroport, et vous faites le contrôle. »

J'essayai de garder un visage impassible, mais une énorme déchirure venait d'apparaître dans le voile de mystère et d'intrigue dans lequel on aimait nous maintenir.

Dès que nous fûmes prêts, on nous escorta jusqu'au siège arrière de la voiture. Nous allâmes immédiatement à l'aéroport, cette fois sans faire de détours, et on nous amena directement au bureau des opérations et de la maintenance des *Middle East Airlines*. Les gens de la compagnie avaient été formidables durant tout le détournement, faisant tout ce qui était en leur pouvoir pour nous aider ; maintenant, ils se comportaient en hôtes bienveillants. Le vice-président des opérations, ainsi que le chef de la maintenance et d'autres responsables, étaient présents pour nous accueillir. Ils nous offrirent du café, et nous restâmes un moment ensemble, appréciant le fait d'être avec des gens du métier.

« C'est parfois très difficile de travailler ici », dit l'un d'eux. Il nous expliqua qu'il y avait des moments où la bataille faisait rage autour de l'aéroport et les employés ne pouvaient se rendre à leur poste. Il y avait deux ou trois personnes au travail, des gens qui avaient toute une journée derrière eux, et qui ne pouvaient quitter l'aéroport, tandis que la deuxième équipe ne pouvait y entrer. « Nous ne faisons pas beaucoup de fioritures, dit-il, mais nous assurons les vols. »

En voyant l'état de l'aéroport, avec ses impacts de balles et de

roquettes, j'étais étonné qu'il puisse seulement fonctionner. L'attitude de ces gens révélait clairement qu'ils pensaient être le cordon ombilical reliant le pays au monde extérieur, et ils faisaient tout ce qui leur était possible pour le maintenir.

Finalement, après avoir savouré le café et la conversation, je demandai si l'un de leurs mécaniciens pouvait venir avec nous pour examiner l'appareil. L'un des responsables de la maintenance accepta de nous accompagner. Ainsi, lui, Christian et moi-même traversâmes le terrain, escortés comme à l'accoutumée de gardes hesbollahs.

Nous décidâmes que je m'installerais dans le cockpit et procéderaïis aux divers contrôles, tandis que Christian et le responsable de la maintenance examineraient l'extérieur de l'avion. Ils devaient s'assurer qu'il n'y avait aucun impact de balle dans les ailes ou une bombe cachée dans le logement du train d'atterrissage. Ce dernier point nous inquiétait tout particulièrement, car les terroristes étaient connus pour avoir utilisé des bombes qui n'explorent qu'à une certaine altitude, ou quand le train rentre ou sort. Nous voulions de ce fait procéder à un examen minutieux de l'appareil.

A cet instant, j'étais tout à fait certain que notre séjour à Beyrouth touchait à sa fin. Je pouvais presque sentir le délicat fumet de poisson-chat du Missouri.

Je m'assis dans le siège du pilote, ouvris le hublot et Christian et moi effectuâmes les divers contrôles en criant, moi du hublot et moi de l'extérieur de l'appareil. De retour dans le cockpit, et me rendant compte que la liberté était à portée de main, je retrouvai très vite mon état d'esprit de commandant de bord.

Tandis que nous procédions à notre contrôle, un des gardes vint se planter derrière moi. Ce jeune homme n'avait jamais été parmi mes préférés. Il avait une personnalité très rude, et j'avais tout fait pour l'éviter. En fait, il m'avait dit une ou deux fois : « Tu m'aime pas », et j'avais répondu : « Mais si, je t'aime bien. » En réalité, cependant, c'était un « gueulard » et il avait un plaisir tout particulier à exprimer sa haine des Etats-Unis.

« Quoi tu fais ? »

J'étais en plein travail, et je ne répondis pas. Cela le mit en colère. Il se pencha en avant et me cria dans l'oreille : « Quoi tu fais ? »

Je me retournai brusquement et pointant mon doigt sur sa figure je criai moi aussi : « La ferme ! »

Ses yeux s'ouvrirent tout grands de surprise et il fit un pas en arrière. Je vis la colère s'allumer dans son regard. « Je vais te teuer », cria-t-il. Puis il se pencha vers la console du mécanicien naviga-

saisit l'interrupteur le plus proche et l'alluma et l'éteignit cinq ou six fois d'affilée, pour me montrer que c'était encore lui le chef à bord. Mais tandis qu'il continuait son manège, je lui tournai le dos et repris mes opérations de contrôle. Il se mit à murmurer quelque chose en arabe et sortit furieux du cockpit.

Je regrettais d'avoir crié contre lui, car je tenais à éviter tout incident qui aurait pu hypothéquer notre libération. D'un autre côté, les pilotes d'avions de ligne n'ont pas l'habitude de se laisser importuner par des trublions qui n'ont rien à voir avec leur travail. Je m'étais simplement remis trop vite dans la peau du commandant de bord.

Continuant mes contrôles, j'oubliai bien vite cet incident. Nous examinâmes tout ce qui nous sembla nécessaire et terminâmes ce travail en démarrant tour à tour chacun des trois moteurs. Je les laissai d'abord tourner au ralenti, puis je les fis monter en puissance. A notre surprise, il faut bien le dire, tout marcha à merveille. L'avion méritait un vingt sur vingt. Le contrôle terminé, je dis au garde de service :

• Okay ! Tout est en ordre.

— Okay ! Prenez vos bagages et on y va. •

Christian et moi savions que nous quitions l'avion pour de bon.

• Tu sais, lui dis-je, nous ferions mieux de tout débrancher. •

Nous sommes donc retournés dans le cockpit, où nous avons coupé tous les systèmes. Nous avons éteint le groupe auxiliaire et les radios, débranché la batterie principale et arrêté de façon générale tous les équipements électriques.

Gros Ali nous regardait faire. • Et la radio ? demanda-t-il.

— Non, tu ne peux plus utiliser la radio, lui répondis-je.

— Mais nous besoin de la radio ! •

Je secouai la tête. • Il faudra trouver un autre moyen pour communiquer.

— Mais... nous besoin parler à la tour. • Un ton d'urgence se faisait maintenant entendre dans sa voix.

• Je suis désolé, repris-je, mais vous devrez envoyer une jeep à la tour et communiquer de cette façon.

— Mais je veux parler avec radio ! • Il insistait, comme un petit garçon auquel on avait interdit de prendre un troisième gâteau.

• Non, tu ne peux plus parler à la radio. Le moteur est éteint.

— J'utilise batterie ! •

Ce dialogue continua ainsi durant plusieurs minutes, mais je ne cédaï pas. Je n'aurais plus aucun moyen de contrôler ce qu'ils feraient lorsque j'aurais quitté l'avion. Mais j'allais faire tout ce qui

était en mon pouvoir pour éviter qu'il ne se fasse endommager. A bout d'un moment, il abandonna et sortit en marmonnant dans sa barbe. Mission accomplie, Christian et moi retournâmes dans la cabine pour récupérer nos affaires. Mais alors que nous étions sur le point de partir, je jetai un coup d'œil vers le cockpit. Gros A était assis dans le siège du pilote et avait déjà tourné l'interrupteur principal de la radio. Celle-ci marchait alors directement sur la batterie ; on ne le faisait que dans les cas d'urgence. Si tout le reste était coupé, on peut toujours utiliser cette radio VHF pour communiquer. Mais elle n'allait pas fonctionner longtemps si la batterie n'était pas alimentée.

Je fis signe à Christian. « Regarde ce gaillard ! Nous devons faire quelque chose. Débranche la batterie ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Christian sauta au bas des escaliers, se faufila sous le ventre de l'avion et ouvrit le panneau d'accès aux batteries. En moins d'une minute, il avait débranché les câbles. Désormais, l'appareil étant aussi sûr qu'il nous était possible de le laisser, nous étions prêts à partir. Mais il y avait encore un dernier point à régler.

L'un des gardes d'un rang supérieur vint me trouver en me disant qu'il avait à me parler en privé. Nous nous éloignâmes hors de la portée de voix des autres.

« Est-ce que vous avez dit " la ferme " à Hussein ? »

— Oui, admis-je.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il avait crié après moi, et je n'aime pas les gens qui me crient après. »

Il acquiesça, comme si mon explication de l'incident le satisfaisait. « Okay », fit-il, et il s'éloigna.

L'incident aurait pu en rester là, mais je pensai que j'étais allé un peu trop loin, et je cherchai le jeune homme. Lorsque je le trouvai, il était toujours en train de bouder et de ronchonner dans sa barbe.

« Ecoute, lui dis-je, je n'ai rien contre toi. Tu es un brave garçon, mais je n'aime pas qu'on me crie après. »

Il ne répondit pas.

« Je n'aime pas les gens qui me crient après, et tu n'aimes pas non plus les gens qui te crient après. Exact ? »

— Exact ! dit-il d'un air boudeur et presque provocant.

— Bon, repris-je en lui tendant la main. Nous nous comprenons. Sommes-nous amis ? »

Il me regarda durant quelques secondes, puis il me prit la main et la serra. « Amis ! » Plus tard, il demanda à être pris en photo avec moi.

Cette fois, nous étions prêts à partir. Nous jetâmes nos bagages dans le coffre de la voiture, y montâmes et quittâmes l'aéroport pour retourner en ville. On nous amena dans une sorte de propriété. C'était un bâtiment massif aux murs épais, complètement entouré d'une haute enceinte. Le conducteur s'arrêta devant un portail, et on nous ordonna de sortir de la voiture.

Lorsque le portail s'ouvrit, des acclamations fusèrent. Là, dans la cour de cette école primaire, étaient réunis tous les autres otages — ou du moins la plupart d'entre eux, y compris Phil, le bras bandé. C'était la plus belle surprise de ces deux dernières semaines.

« Phil ! Comment vas-tu ? C'est formidable de te revoir ! »

Il y eut de nombreux échanges de poignées de main et d'embrassades.

Il nous avait fallu plusieurs heures pour régler ce que nous avions à faire à l'aéroport, et nous étions maintenant au cours de l'après-midi. Phil nous apprit que lui et les autres otages avaient été amenés dans cette école le matin de bonne heure. Au début, tous étaient au comble de l'excitation. Mais à mesure que le jour avançait et que rien ne se produisait, les gens se mirent à se demander ce qui se passait réellement. C'était une chaude journée d'été, et la chaleur était assommante. La cour était en partie ombragée, surtout d'ailleurs grâce aux hauts murs qui entouraient l'école, mais la chaleur du matin avait fait son œuvre. Les hommes étaient languissants, las. Notre arrivée avait ravivé l'excitation, car elle fut perçue comme un autre signe que notre libération serait pour ce jour même. Mais le problème était que tous les otages n'étaient pas arrivés. Quatre avaient été retenus dans une mystérieuse cachette par les hesbollahs. Ils étaient censés être en route pour nous rejoindre, mais personne ne savait où ils étaient ni à quel moment ils arriveraient. Tous les autres otages, à part Christian, Phil et moi-même avaient été détenus par Amal. Nous commençâmes à comprendre que le retard dans l'acheminement des quatre derniers otages jusqu'à l'école était révélateur du conflit d'influence entre le Hesbollah et Amal. Les membres du Hesbollah étaient apparemment furieux à cause des propos tenus par le Président Reagan et avaient choisi ce moyen pour exprimer leur colère. Ils ne voulaient pas que quiconque considère leur coopération dans cette affaire comme allant de soi. Après tout, c'étaient eux qui en étaient à l'origine.

Nous comparions tous nos notes, parlions de l'endroit où nous avions été détenus et de la façon dont nous avions été traités. Les

membres de l'équipage reçurent un statut spécial de « vedettes » parce que nous avions été gardés enfermés dans le *Boeing* du tout le temps du détournement. Nous n'avions pas vu un seul passager depuis qu'ils avaient quitté l'avion douze jours plus tôt, mais eux du moins avaient été tous réunis pour des conférences de presse et avaient pu communiquer ensemble à ces occasions.

Dans la cour de l'école, il y avait aussi de nombreux journalistes représentant la presse ou la télévision. Les caméras tournaient, les éclairs des flashes jaillissaient. On se serait cru à la rencontre annuelle de la haute société. Les journalistes en savaient plus que nous sur l'ensemble de la situation. Ce furent eux qui nous apprirent que d'importantes démarches avaient été entreprises pour notre libération, et que dès que les quatre derniers otages seraient arrivés, nous partirions pour Damas. Selon eux, nous serions retenus à Damas jusqu'à ce que les Israéliens relâchent leurs prisonniers shiites. Peu m'importait, à vrai dire, où l'on nous emmenait, du moment que nous quittions Beyrouth !

Peu après notre arrivée dans la cour de l'école, un garde nous trouva, Christian et moi, et nous demanda de le suivre. Il nous fit franchir le portail, traverser la rue et entrer dans le jardin d'une villa. On eût dit que c'était un bout de paradis parachuté dans une pleine zone de guerre. Il y avait des fleurs aux couleurs vives, une cour intérieure pavée, et divers arbustes taillés de main de maître. Qu'il était surprenant de voir une telle beauté au milieu de toutes ces horreurs ! C'était comparable à la présence de Dieu durant les pires moments du détournement !

Christian et moi fûmes présentés aux propriétaires de la villa. Ils étaient attablés dans le jardin avec d'autres invités et des journalistes. Ils nous accueillirent chaleureusement, nous disant qu'ils étaient heureux de nous avoir parmi eux, et nous invitèrent à nous asseoir. Parmi la vingtaine de personnes présentes se trouvaient des photographes et des journalistes de la presse écrite. Apparemment, c'était surtout à leur intention qu'on nous avait amenés là, car ils prenaient furieusement notes et photos.

Tandis que nous parlions, des serveurs s'approchèrent, nous versèrent du thé et nous offrirent un hors-d'œuvre léger. J'eus sans doute l'air d'un loup affamé en l'attaquant, mais j'avais faim. Je n'avais rien eu à manger depuis le dîner, la veille au soir, et nous avions presque tout le temps été gardés éveillés depuis.

« Avez-vous faim ? demanda le propriétaire de la villa qui souriait en me voyant englober la nourriture.

— Oui, vraiment. »

Il appela ses domestiques et leur donna un ordre en arabe ; puis ils disparurent dans la maison. Au bout de quelques minutes, ils revinrent avec des plateaux recouverts de délicieux mets libanais. Il y avait de la charcuterie, des olives, diverses sortes de pains et de pâtisseries... et je leur fis honneur, tandis que les journalistes présents prenaient photo sur photo. Je savais que j'allais avoir l'air d'un goinfre en première page de plusieurs journaux. Mais cela m'était égal : c'était si bon !

Lorsque Christian et moi fûmes repus et que les journalistes eurent fait toutes les photos qu'ils voulaient, il fut temps de retourner dans la cour de l'école. Il n'y avait rien de nouveau. Les quatre manquants n'étaient toujours pas arrivés. Nous errions dans cette cour, bavardant les uns avec les autres tandis que l'après-midi avançait. Les ombres s'allongeaient, le soleil entamait sa descente dans le ciel de l'ouest, et rien ne se passait. Les quatre manquants devenaient le sujet principal, sinon le seul, des conversations. Nous n'avions aucune idée de ce qui leur était arrivé. Étaient-ils très loin dans la vallée de la Bekaa ? Avaient-ils été blessés, ou tués ? Et si les gardes nous disaient que nous devions partir sans eux ? Nous nous rassemblâmes pour en discuter et nous fûmes unanimes — nous ne les abandonnerions pas. Ou nous partirions tous ensemble, ou aucun de nous ne partirait.

Je finis par faire un brin de causette avec Allyn Conwell, un grand Texan éloquent, cadre dans l'industrie pétrolière ; il était devenu le porte-parole de fait du reste des otages. Allyn me fit l'impression d'un homme enjoué doté d'un bon sens et de l'humour. Ses expériences avec les geôliers confirmaient les miennes : de constants changements d'attitude, des assurances incessantes quant à notre libération, et ainsi de suite. La différence essentielle résidait dans le fait que ceux qui avaient détenu le groupe d'Allyn étaient plus modérés et avaient dans l'ensemble peut-être un peu plus d'éducation.

Tandis que nous discussions, un contingent de miliciens arriva, apportant des paniers remplis de nourriture, et tout le monde s'assit en cercle pour manger. Pendant ce repas, les dernières ombres de l'après-midi se noyèrent dans la pénombre de la soirée. Il était de plus en plus évident pour tous que nous n'allions en fin de compte aller nulle part ailleurs — en tout cas ce jour-là.

Lorsque nous eûmes fini de manger, l'un des commandants d'Amal nous demanda, à Allyn et moi-même, de le suivre. Il nous fit franchir le portail et descendre la rue pour nous faire pénétrer dans une autre résidence privée. Celle-ci fut encore plus impres-

sionnante que celle où j'avais pris mon déjeuner. Même dans la pénombre, je pus constater qu'elle était magnifique. Une famille entière était assise sous la véranda, savourant la fraîcheur de la nuit du soir. Il y avait un couple d'un certain âge, des oncles et des tantes, une femme plus âgée que je considèrai comme la grand-mère du clan, et un jeune couple — la nouvelle génération.

Je ne comprenais pas bien pourquoi on nous avait amenés. Peut-être voulaient-ils rencontrer deux des personnages centraux du détournement. Le couple plus âgé avait à l'évidence des relations étroites et cordiales avec les gens d'Amal, et il était aussi évident, à en juger d'après la taille et l'état de leur propriété, qu'ils étaient très à l'aise financièrement. Nous restâmes sous la véranda pendant une heure environ, à boire le thé et manger les pâtisseries que les domestiques nous servaient. Une fois de plus, j'étais sidéré par l'incongruité de ce genre de vie au milieu d'une ville à moitié dévastée par la guerre.

Ces gens semblaient sincèrement s'intéresser à nous. Ils nous interrogèrent sur notre famille, sur notre maison, et nous demandèrent aussi ce que nous ferions après notre retour aux États-Unis. Plusieurs fois, le père exprima son regret que notre séjour à Beyrouth se soit déroulé dans des circonstances aussi tragiques.

• Nous aurions préféré que vous soyez ici parce que vous l'auriez voulu, dit-il. Nous aurions alors pu vous témoigner la véritable hospitalité libanaise. •

Son épouse renchérit en rappelant ce qu'était la vie auparavant. • C'était un endroit où il faisait bon vivre, dit-elle. L'école... il y avait toujours des enfants qui jouaient dans les rues, et parfois on pouvait entendre leurs éclats de rire depuis la cour de l'école... • Tandis qu'elle parlait, sa voix s'éteignit, et son mari se pencha pour lui tapoter la main.

Il se mit à parler de ses amis qui étaient morts durant la guerre. Certains n'avaient pas vraiment eu d'opinion politique, mais ils étaient morts parce qu'ils avaient été au mauvais endroit au mauvais moment. Il nous parla des splendides bâtiments qui avaient été réduits en gravats et en cendres. Tous parlaient d'horreurs qu'ils avaient été témoins ou de gênes qu'ils avaient subies à cause de la guerre.

Tandis que la discussion continuait, je me rendis compte que nous étions tous des victimes. Ils étaient tout autant otages que nous. Mais alors que notre épreuve touchait à sa fin, la discussion semblait devoir continuer, continuer, continuer...

Au bout d'un moment, la discussion fit place au silence. Il

semblait plus rien y avoir à dire. Adressant nos meilleurs vœux à nos hôtes, nous leur souhaitâmes une bonne nuit et prîmes congé d'eux pour retourner dans la cour de l'école.

J'espérais y retrouver les quatre « pièces manquantes » du puzzle de notre libération. Mais elles n'étaient pas encore apparues. Aucune nouvelle n'avait filtré — on ignorait toujours le moment de leur arrivée parmi nous, et il était près de vingt-deux heures. Allyn proposa au commandant d'Amal que l'opération soit annulée pour la nuit. Cela faisait près de douze heures que la plupart des otages attendaient dans la cour de l'école ; ils étaient fatigués et avaient besoin de repos.

Le commandant approuva la suggestion d'Allyn et lui dit qu'il allait faire venir des voitures pour nous ramener dans les maisons où nous nous retrouverions en lieu sûr pour dormir. Allyn rassembla ses compagnons d'infortune et leur transmit les dernières nouvelles. Je m'attendais à quelques plaintes lorsqu'il annonça que nous allions passer une nouvelle nuit à Beyrouth, mais personne ne réagit. Je pense que tout le monde était trop fatigué — et habitué à ces ajournements.

Christian, Phil, Allyn, James McLoughlin, un prêtre catholique de Chicago et moi-même fûmes regroupés pour passer la nuit au même endroit.

On nous conduisit à un petit appartement dans lequel on étendit cinq matelas à même le sol de la chambre à coucher. La journée avait été longue et j'étais exténué. Mon épuisement était en partie dû, j'en suis certain, à la tension de l'attente de notre libération, laquelle avait finalement été trompée. En m'allongeant sur le matelas, je souhaitai que le lendemain n'apporte pas de nouvelle déception. Mais le lendemain était dimanche, le jour du Seigneur, et de ce fait une journée tout à fait appropriée pour recouvrer notre liberté.

Je dormis bien, mais me réveillai de bonne heure, peu après l'aube. Je pris ma Bible et me rendis dans le salon pour avoir un moment de recueillement en compagnie du Seigneur. Je lisais depuis trois quarts d'heure lorsque Christian entra.

« Bonjour.

— Bonjour, répondit-il. Tu crois que c'est pour aujourd'hui ?

— C'est le jour du Seigneur, n'est-ce pas ? »

Il gloussa légèrement.

« Tu sais, j'étais en train de penser que nous devrions avoir une sorte de culte, suggérai-je.

— C'est une bonne idée.

— Il serait plutôt œcuménique, avec un pasteur luthérien et un prêtre catholique ! fis-je en riant.

— Je trouve ça formidable ! •

Nous attendîmes encore un moment, mais nous étions les seuls réveillés. Finalement, nous décidâmes d'aller de l'avant et d'avoir nous deux un petit culte d'adoration. Nous remerciâmes Dieu d'avoir été avec nous durant tout le détournement. Nous priâmes pour nos familles, pour tous les otages et leurs familles, et aussi pour ce pays qui avait autrefois été si beau et qui maintenant était à feu et à sang. Nous dûmes aussi à Dieu notre reconnaissance pour pouvoir bientôt rentrer chez nous.

Le café du matin arriva à ce moment-là, et nous nous assîmes tous en cercle, sirotant notre café et attendant. Surtout attendant.

Puis, vers dix heures, il y eut de l'agitation dans le hall d'entrée. Nous allions avoir des visiteurs, et d'après le bruit, ils allaient être assez nombreux. La porte s'ouvrit, et une nouvelle équipe de télévision envahit l'appartement avec des caméras, des projecteurs, des magnétophones à cassettes et des kilomètres de câbles. Certains gardes d'Amal les aidèrent à porter leur équipement, mais je dis que d'autres leur montraient où s'installer. Nous fûmes heureux de les voir, non à cause de la nouvelle interview, qui, elle, ne nous enchantait guère, mais parce qu'ils étaient Américains, de la *Cable News Network*, et qu'il était bon de pouvoir parler à des gens de chez nous.

• Cela ne vous ennuyait-il pas de nous accorder une interview ? demanda l'un d'entre eux.

— Eh bien, répondis-je, comme pour le moment nous n'allions à nulle part et que nous n'avons rien à faire... oui, bien sûr. Allez.

Je me dis que nous étions mieux préparés pour cette interview télévisée que pour la précédente ! Nous leur parlâmes pendant plus d'une heure. Du fait qu'ils étaient Américains, et que nous sentions cette affinité, nous étions plus ouverts que précédemment. Les journalistes nous posèrent quelques questions politiques de première importance, et nous eûmes tous la possibilité de répondre. Ce que si nous n'étions pas d'accord avec les méthodes de nos rivaux, nous avions tous un certain degré de compréhension sur ce point de vue chiite. Il fut intéressant, par la suite, de voir comment bien Allyn Conwell fut critiqué pour ses déclarations de sympathie envers les chiites. En fait, il n'avait rien dit que les autres membres de notre groupe n'avaient pas dit eux aussi. Pourtant, pour quelque obscure raison, ceux qui critiquèrent Allyn ou l'accusèrent d'avoir subi un lavage de cerveau ne tinrent aucun compte de ce

déclarations. Allyn ne disait pas que le détournement était justifié. Aucun de nous ne le croyait. Mais en même temps, jusqu'au détournement, aucun de nous ne comprenait vraiment ce qui se passait au Moyen-Orient. Nous ne connaissions pas les raisons du mécontentement et de la colère qui régnaient au Liban, et nous n'avions qu'une idée bien vague des motifs des combats qui y sévissaient. Nos semaines de captivité nous avaient du moins donné une meilleure compréhension de la situation. Après que l'interview fut diffusée aux Etats-Unis, je reçus de temps à autre une lettre de quelqu'un qui me reprochait d'avoir été abusé par les terroristes. Mais je n'eus jamais de réaction négative comparable à celles que dut subir Allyn pour avoir dit tout haut la vérité telle qu'il la voyait.

Lorsque l'équipe de la *CNN* en eut fini avec l'interview, nous restâmes assis dans l'appartement à bavarder un moment sur des sujets plus légers. Soudain, quelque chose me vint à l'idée. J'avais l'impression d'avoir accordé une bonne interview à ces journalistes ; ils seraient donc peut-être prêts à me rendre un service. Ce qui m'avait le plus mis en peine durant les dix-sept jours du détournement, c'était de ne pas avoir pu communiquer avec Phyllis. Je lui avais écrit plusieurs lettres, mais je n'avais pas pu savoir si elle les avait reçues.

Je n'avais aucune idée de l'endroit où elle se trouvait ni de ce qu'elle savait, et c'était frustrant. Mais j'étais en compagnie de membres d'une société d'informations qui était en contact avec le monde entier. Si quelqu'un pouvait faire passer un message de ma part à Phyllis et me faire parvenir sa réponse, c'étaient bien eux.

« Dites, cela fait longtemps que j'aimerais transmettre un message à ma femme, simplement pour lui dire que je vais bien et lui demander comment elle va. Est-ce que vous pourriez m'aider à le faire, les gars ?

— Mais bien sûr, cela doit être possible, répondit le journaliste. Ecrivez votre message sur un bout de papier, donnez-le-moi, et nous verrons ce que nous pourrons faire. »

J'écrivis donc un petit mot, disant que je l'aimais, que j'allais bien et que je la reverrais très bientôt. Puis je tendis le papier au journaliste, Jim Clancy, qui prit le téléphone et appela l'hôtel *Commodore*, où la presse avait établi ses quartiers. Il dicta le message et donna la consigne de le câbler au quartier-général de la *CNN* à Atlanta. De là-bas, quelqu'un téléphonerait à Phyllis, lui délivrerait le message, enregistrerait sa réponse, la câblerait à Beyrouth, d'où elle serait transmise par téléphone.

« C'est en route, dit-il en raccrochant. Nous aurons une réponse dans moins d'une heure. »

Ceci fait, nous reprîmes notre conversation. Mais je n'y parvins qu'à moitié, car j'attendais avec impatience la sonnerie du téléphone. J'étais nerveux et excité à la pensée de recevoir directement un mot de Phyllis. Cela serait presque aussi formidable que de la voir en personne, bien que cela ne soit pas comparable au plaisir de voir son sourire et de la regarder dans les yeux ! Comme il était environ une heure plus tard, le téléphone sonna. A la première sonnerie, mon cœur se mit à battre la chamade. J'espérais que les nouvelles étaient bonnes, qu'elle allait bien, qu'elle se réjouissait à la perspective de notre réunion, et que cette terrible épreuve n'avait pas été trop dure pour elle.

Mais mon cœur se serra en entendant notre côté de la conversation. « Hmm... oui... oui... oh ! ... » Puis il raccrocha. « La femme qui a répondu au téléphone a dit que Madame Testrake n'était pas chez elle. »

« Quelle est cette femme qui répond au téléphone ? me demandai-je. Ne pouvait-elle pas au moins me dire où Phyllis se trouvait ? comment elle va ? A moins qu'elle ne le sache pas elle-même. »

Mais voici ce qui s'était vraiment passé : lorsque Phyllis avait raccroché, et que le correspondant se fit connaître comme étant un journaliste de *CNN*, elle ne savait pas qu'il avait un message de ma part. Elle avait posé au contraire que ce n'était qu'une nouvelle agence de presse qui voulait organiser une interview. Comme elle ne voulait pas être interviewée, elle lui dit que Madame Testrake n'était pas chez elle et demanda si elle pouvait prendre un message.

« Non, avait répondu son interlocuteur. Je ne peux pas lui laisser un message. Je dois parler à Madame Testrake en personne. »

— Eh bien, je suis désolée, avait-elle repris, mais c'est impossible. » Et la conversation en était restée là. S'il lui avait expliqué pourquoi il l'avait appelée, les choses auraient évolué différemment.

Phyllis avait adopté la stratégie de dire que Madame Testrake n'était pas chez elle après qu'elle eut donné sans y prendre garde une interview au *Kansas City Star*. Un reporter l'avait appelée et elle avait demandé si elle pouvait répondre à quelques questions. Lorsque Phyllis lui dit qu'elle ne voulait accorder aucune interview, le journaliste dit que tout ce qu'il lui demandait était d'écrire quelques points, tels que l'orthographe correcte de notre nom, notre adresse exacte, etc. Phyllis ne vit aucun mal à répondre à ces questions de ce genre, mais lorsqu'elle raccrocha, elle lui avait accordé une interview prolongée. Elle avait eu l'impression que

été trompée et en était furieuse, et pour éviter que ce genre de mésaventure se renouvelle, elle se mit à dire que Madame Testrake n'était pas chez elle.

Je fus bien sûr extrêmement déçu que mon message ne lui soit pas parvenu, mais je n'eus pas le temps d'y penser longuement. Aux environs de midi, l'un des gardes vint avec une très bonne nouvelle : les quatre otages manquants avaient été retrouvés. Ils étaient en route pour l'école, et dès que nous y serions rassemblés, nous nous mettrions en route pour Damas.

Formidable ! Les hommes de la *CNV* applaudirent et nous donnèrent des tapes dans le dos, et tous nous nous embrassâmes et nous félicitâmes mutuellement. Nous venions de faire un pas de géant vers notre libération.

On nous amena immédiatement à l'école, et dans l'heure qui suivit, tous les otages étaient réunis, à l'exception des quatre qui n'étaient pas encore arrivés. Une fois de plus, les heures se mirent à s'écouler lentement, sans un signe de la part des hommes que nous attendions. Que se passait-il donc ? Était-ce une sorte de jeu psychologique cruel qu'on nous faisait jouer ? Les gardes ne cessaient de dire qu'ils étaient en route et qu'ils devaient arriver d'un moment à l'autre. Je ne pus m'empêcher de penser à toutes les fois où on nous avait dit : « Ça a l'air bon ! Vous rentrez. Peut-être demain ! » Et pourtant, cette fois c'était différent. Tôt ou tard, ils allaient apparaître, et cette attente dévastatrice arriverait à son terme.

Vers seize heures, enfin, nous entendîmes une certaine agitation de l'autre côté du mur de la cour. Le portail s'ouvrit et, accompagnés d'un contingent de miliciens du Hesbollah, les quatre derniers otages firent leur entrée dans la cour, salués par une explosion spontanée de joie et d'ovations. On aurait cru que les quatre arrivants étaient des héros qui rentraient — et en fait, c'est ce qu'ils étaient. Les ovations, les hurrahs et les vivats durèrent plusieurs minutes, et les frustrations des dix-sept jours écoulés disparurent dans une explosion de joie.

Lorsque le calme revint, tous se pressèrent autour des quatre et voulurent savoir comment ils avaient été traités, où ils avaient été retenus, et ainsi de suite. Il s'avéra qu'ils avaient été traités comme nous. La seule différence était qu'ils s'étaient mis à croire qu'ils ne seraient pas relâchés en même temps que nous. Ils ne savaient pas pourquoi ils avaient été retenus, mais quel qu'ait été le problème, il avait été résolu, et nous étions heureux à la folie.

Devant la cour de l'école, un convoi de la Croix-Rouge nous

attendait pour nous emmener en Syrie. Il y avait au moins une dizaine de voitures, sinon plus, avec un drapeau de la Croix-Rouge internationale accroché au pare-chocs arrière. Il y avait plusieurs dizaines de miliciens, et tous semblaient presque aussi joyeux nous de nous voir partir. Je crois que la plupart étaient sincèrement contents pour nous que le détournement soit terminé et que nous allions bientôt retrouver nos bien-aimés. Ils nous félicitaient, nous donnaient des tapes dans le dos et nous disaient qu'ils étaient heureux que nous rentrions chez nous. D'autres offraient des fleurs aux otages. L'un d'eux s'approcha de moi et me mit un petit bouquet dans la main. Je ne savais pas quoi en faire, et dès que j'eus, je le posai quelque part. Mais lorsque je montai dans la voiture qu'on m'avait désignée, on m'en donna une autre. Cette fois, je ne pus faire autrement que de le garder en mains.

Il avait déjà été décidé qui monterait dans quelle voiture. On m'en demanda, ainsi qu'à Allyn, de prendre place dans la voiture de l'arrière avec Reto Meister, un Suisse qui était le représentant de la Croix-Rouge internationale. Devant nous, un véhicule blindé, équipé à l'arrière de ce qui semblait être un canon antiaérien, nous ouvrait le chemin. Le même type de véhicule fermait la marche du convoi. Des soldats d'Amal servaient ces gros canons, prêts à ouvrir le feu si le besoin devait s'en faire sentir. Lorsque tout le monde eut pris place dans les voitures, quelqu'un donna le signal de départ, et le convoi s'ébranla. En nous éloignant lentement de l'école, j'entendais les acclamations des soldats qui nous regardaient partir. Ils photographiaient leurs appareils contre les fenêtres des voitures, se tordant en tous sens pour trouver une meilleure position. Les cameramen de télévision couraient à peu de distance parallèlement aux voitures. Quelqu'un nous cria de bien vouloir baisser les vitres, mais je ne le fis pas. Je regrette aujourd'hui de ne pas avoir davantage coopéré avec la presse, mais à ce moment-là, mon seul désir était de voir le convoi avancer. En outre, je voulais être seule avec mes pensées.

J'avais aussi développé une attitude un peu négative à l'égard des journalistes. Je les considérais comme des vautours qui venaient chercher de l'argent du malheur des autres. Je sais maintenant qu'ils essaient d'obtenir des informations pour ceux qui étaient restés au pays. Ce soir-là, lorsque les familles des otages regardèrent le journal télévisé, nombre d'entre eux purent voir leur mari ou leur père abaisser la vitre de leur voiture et dire « Hello ! » et « Je vais bien ! ». Mais ma famille ne put me voir, parce que je n'avais pas abaissé ma vitre.

Il est aussi vrai que même si les journalistes étaient là en nombre, je n'avais aucune idée de l'intérêt que nous portait le public. Après tout, il y avait eu de nombreux autres détournements dans le passé, et je ne savais pas quelle attention les médias avaient consacré au nôtre. Je savais qu'il y avait en permanence des articles dans le *Beirut Daily Star* et dans le *International Herald Tribune*, mais je n'étais pas conscient que le détournement avait continué de faire la « une » dans le monde entier. Je pensais, au moment de notre libération, que la plupart des gens avaient oublié jusqu'à notre existence.

Nous progressâmes doucement, à une allure d'escargot, dans les rues de Beyrouth. Nous ne pouvions aller très vite à cause de l'état des rues bombardées. Il n'y avait pas foule en ville, mais des gens se tenaient sur les trottoirs, nous saluant de la voix et du geste lorsque nous passions à leur hauteur. Ils faisaient ce qu'ils pouvaient pour nous faire comprendre qu'eux aussi se réjouissaient de ce que nous pouvions rentrer chez nous. Je crois que beaucoup d'entre eux voulaient montrer que dès le début, ils n'avaient pas approuvé ce détournement. Oui, une manifestation shiite avait marché sur l'aéroport tandis que nous y étions, et il y avait eu d'autres démonstrations anti-américaines en ville durant notre séjour forcé à Beyrouth. Mais tout le monde ne s'y était pas associé, et maintenant la joie de voir notre épreuve à son terme semblait universelle.

Il semblait qu'il allait nous falloir des heures pour nous frayer un chemin à travers la ville. Tous les quarts d'heure environ, le convoi s'arrêtait complètement, le temps de débloquer un embouteillage. Et à chaque arrêt, les journalistes et les photographes se pressaient autour de nous. La ville semblait en pulluler.

Un peu plus tard, Meister nous demanda si nous avions été informés de ce qui allait se passer par la suite.

« Non, répondis-je. Tout ce que je sais, c'est que nous sommes en route pour Damas. »

Il acquiesça. « C'est exact. Et ce soir, vous monterez à bord d'un avion de l'Air Force américaine qui vous emmènera en Allemagne de l'Ouest. »

En Allemagne de l'Ouest ! Allyn et moi poussâmes un cri de joie et tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Pour la première fois, nous comprîmes que cette affaire était réellement terminée et que nous ne serions pas détenus à Damas, comme nous l'avions d'abord pensé.

Mais après nous être réjouis durant quelques minutes, une étrange tristesse m'inonda lorsque je me rendis compte que nous

n'allions pas tous rentrer chez nous. Je pensais au jeune Stethem et à la douleur que sa famille avait dû éprouver. La joie et l'excitation de notre libération, j'avais un moment que Stethem avait dû donner sa vie. Cet événement tragique et monstrueux, semblait irréel maintenant, perdu dans la brume du passé qui semblait remonter à des décennies. Tandis que le convoi se faufilait bruyamment dans les rues de Beyrouth, en silence que Dieu réconforte et soutienne sa famille d'un temps de deuil.

Nous étions maintenant dans le quartier le plus riche de Beyrouth, dans les collines parsemées de demeures qui autrefois avaient été magnifiques. Le conducteur expliqua que nous allions faire un détour pour aller de Beyrouth à Damas. La route principale entre les deux capitales était fermée ce jour-là en raison d'une manifestation qui y faisait rage juste à la sortie de Beyrouth. Nous allions donc passer par les collines et rejoindre la route principale à l'endroit où elle commence à descendre vers la plaine de la Bekaa.

Les maisons sur ces collines étaient de superbes constructions en pierres de taille, avec des toits de tuiles et des fenêtres aux vitres teintées. C'étaient de véritables palais, mais qui étaient maintenant réduits à l'état de ruines. Il y avait des trous béants dans les murs, les fenêtres étaient fracassées, les clôtures renversées.

« Combien de gens vivent encore ici ? demandai-je au chauffeur.

— Peut-être dix pour cent de ces maisons sont encore habitables.

Je m'interrogeai sur ces personnes. Où étaient-elles ? Reviendraient-elles pour essayer de rassembler les fragments de leur vie ?

En abordant les collines, nous entrâmes dans un secteur contrôlé par les Druzes. Et comme nous arrivions sur leur territoire, nous nous soumettions à leur contrôle. Le convoi s'arrêta, et on nous informa officiellement sous leur autorité. C'était un nouvel exemple des difficultés que rencontre quiconque essaie de rétablir l'unité au Liban. Même des groupes qui semblent combattre pour la même cause tiennent jalousement à leurs territoires respectifs, et il est d'autant plus difficile d'amener toutes ces organisations sur un terrain d'entente en vue d'un cessez-le-feu ou d'une proposition de paix.

Les Druzes contrôlant le convoi, nous descendîmes en suivant la route vers l'autre versant des collines. Nous étions les rois incontrôlés sur la route en ce dimanche après-midi. Si quelqu'un venait de nous arrêter, l'inverse, il n'avait d'autre choix que de se ranger pour nous laisser passer. S'il n'était pas enclin à le faire, on lui faisait entendre

avec quelques salves d'armes automatiques. De temps à autre, nous entendions de tels coups de feu, puis nous passions à hauteur d'une voiture ou d'un camion rangé sur le bas-côté, avec au volant un homme au visage très marqué par la peur !

Lorsque nous eûmes rejoint la route principale, nous prîmes de la vitesse. Mais la chaussée n'était pas très bonne. C'était une route asphaltée à deux voies qui sinuait et tournait à travers les collines.

Un peu plus loin, nous arrivâmes dans un secteur du Liban tenu par les troupes syriennes. Une fois de plus, il y eut un changement au commandement. De là, nous nous rendîmes directement à Damas. Le paysage était moins vallonné, et la route bonne et droite. Nous pouvions accélérer et nous allions franchir la frontière syrienne dans l'heure qui suivrait.

Les Syriens avaient la gâchette tout aussi facile que les militants d'Amal ou les Druzes. Nous roulions plus vite maintenant, et les tirs d'armes à feu étaient quasiment constants tandis que nous traversions une succession de petites villes à tombeau ouvert. Le soleil se couchait à l'ouest au moment où nous abordâmes les collines du versant est de la vallée de la Bekaa. A peine avions-nous amorcé la montée que nous atteignîmes la frontière syrienne. Une fois de plus, il y eut un « transfert de propriété », et on nous remit au gouvernement syrien. Tout un comité d'accueil nous attendait à la frontière. Plusieurs représentants de l'ambassade des Etats-Unis à Damas en faisaient partie ; ils voulaient nous souhaiter la bienvenue et nous donner des renseignements sur notre retour chez nous.

Il était bon d'être en Syrie, ou plutôt d'avoir quitté le Liban. Je pense que tous, nous avons de la peine à accepter complètement ce fait ; même si notre raison nous disait que nous rentrions chez nous, notre cœur n'était pas prêt à y croire. Mais tous ces événements, le franchissement de la frontière, la rencontre avec les représentants officiels du gouvernement des Etats-Unis, étaient autant de signes prouvant que nous étions vraiment libérés, et je ne pus m'empêcher de garder le sourire.

Il était entre vingt et une heures et vingt et une heures trente lorsque les lumières de Damas nous apparurent pour la première fois. Il nous avait fallu près de cinq heures pour couvrir cent trente kilomètres. On nous amena directement à l'hôtel *Sheraton*, où nous allions prendre part à une grande conférence de presse. De là, nous irions ensuite à l'aéroport où nous prendrions place dans un avion militaire américain qui décollerait immédiatement.

Plusieurs représentants de haut rang du gouvernement syrien

étaient au *Sheraton* pour nous accueillir, et nous fûmes salués par une foule de journalistes qui nous attendaient pour nous poser des questions telles que celles-ci : « Que ressentez-vous, maintenant que vous pouvez rentrer chez vous ? »

Cette question peut sembler stupide et banale, mais j'y répondis avec grand plaisir. J'étais ravi d'entendre enfin quelqu'un me le poser.

Nous n'étions au *Sheraton* que depuis deux heures lorsqu'à près minuit en ce lundi matin premier juillet, le moment nous vint de nous rendre à l'aérodrome pour monter à bord d'un magnifique *Lockheed C-141* de l'U.S. Air Force qui allait nous amener à Wiesbaden, en Allemagne de l'Ouest.

Seulement, ce n'était pas aussi simple que nous le pensions. Un convoi de la Croix-Rouge nous attendait toujours sur le parking du *Sheraton*, et nous n'avions plus qu'à remonter dans nos véhicules respectives pour faire les derniers kilomètres jusqu'à l'aérodrome. Mais les officiels syriens ne l'entendaient pas de cette oreille. Ils avaient joué un rôle majeur dans notre libération, et ils voulaient nous conduire dans leurs véhicules jusqu'à l'aéroport.

Nous étions là à attendre tandis que les représentants de la Croix-Rouge et ceux du gouvernement syrien discutaient de la situation. Cela nous semblait plutôt stupide ; nous n'avions rien à faire de l'identité de ceux qui nous conduiraient à l'aéroport. Au moment que quelqu'un le faisait. Mais je suppose que les officiels syriens pensaient que leur engagement dans notre libération leur fournissait l'occasion d'une bonne opération de relations publiques. Ils voulaient en tirer pleinement avantage. Finalement, les représentants de la Croix-Rouge internationale dirent aux Syriens qu'ils voulaient nous amener à l'aéroport, ils devraient se soumettre aux formalités officielles de prise en charge. Et c'est ce qu'ils firent. Cette procédure impliquait un échange de documents pour le contrôle de « l'inventaire » pour s'assurer que « rien » ne manquait. Comme nous étions la marchandise en question, on procéda à un appel. Quand il fut dûment constaté que tout le monde était présent, nous montâmes dans des bus scolaires syriens et nous partîmes en route pour l'aéroport. On nous y déposa sur l'aire de stationnement, directement derrière un gigantesque et merveilleux hangar avec ses énormes portes de chargement grandes ouvertes pour nous accueillir. Le *C-141* n'est peut-être pas le plus esthétique des avions, mais en ces premières heures de lundi, il nous apparut comme un véritable présent de Dieu. — même — et c'est exactement ce qu'il était !

Il n'y eut pas beaucoup de bavardages ni de rires tandis que nous montions dans l'appareil. D'une part, la journée avait été longue ; d'autre part, la plupart d'entre nous étaient perdus dans leurs pensées et leurs émotions. Mais dès que nous fûmes tous à bord, les réacteurs se mirent à rugir, nous avalâmes la piste... et soudain, nous étions en l'air et montions vers le ciel enténébré. A cet instant, une clameur assourdissante retentit, le cri de joie simultané de trente-neuf gorges déployées qui a dû être entendu jusqu'au cœur de Damas. Puis il y eut des poignées de main échangées, des tapes dans le dos, des embrassades, sans parler de quelques larmes chez des hommes qui n'avaient sans doute plus pleuré depuis leur tendre enfance. Je ne crois pas qu'il soit possible de décrire l'émotion de cet instant précis où nous avons quitté le sol syrien et su que nous étions enfin complètement libres !

L'équipage du *C-141* comprenait aussi des médecins qui nous examinèrent rapidement et des jeunes femmes de l'U.S. Air Force qui faisaient fonction d'hôteses. Je n'ai jamais eu de service aussi excellent que celui à bord de cet avion-cargo militaire bruyant et plein de courants d'air.

Plus tard durant ce vol, un des membres de l'équipage vint me trouver et m'invita à le suivre dans le cockpit. Durant cette visite, je dis au commandant de bord que ce serait formidable si je pouvais entrer en contact avec la TWA. Je voulais parler à quelqu'un de la compagnie de l'état du *Boeing* que nous avions laissé à Beyrouth et essayer de mettre au point un plan pour le récupérer.

« Nous devrions pouvoir faire cela pour vous », dit-il. Le *C-141* avait à son bord les mêmes radios à haute fréquence que les avions de ligne, et je lui dis sur quelle fréquence il fallait passer pour avoir un relais radio jusqu'aux Etats-Unis. Au bout de deux minutes, il avait établi un contact radio direct avec le quartier-général de la TWA à l'aéroport Kennedy, à New York, et je pus discuter avec mon chef pilote, Ed Strosheim.

Je lui dis que Christian et moi venions de faire une inspection prévol de l'avion et qu'il semblait être en bon état. Je lui dis également que nous étions tous trois volontaires pour retourner à Beyrouth et le chercher, car nous pensions qu'il était en mesure de prendre l'air. « Le seul problème, précisai-je, est que les pirates ont pris presque tous les équipements de sauvetage ; on ne peut donc pas l'utiliser pour transporter des passagers. »

Ed n'approuvait pas l'idée que l'équipage originel retourne à Beyrouth, et il me dit qu'un autre équipage était à l'instant même en route pour le Liban avec mission de récupérer l'appareil.

« Bien, fis-je. Parce qu'avec des gaillards aussi chapardeurs ne peut savoir combien de temps l'avion restera en bon état ».

En fait, un incident s'était produit la veille, tandis que nous étions dans la cour de l'école. Il y a de petites issues de secours au-dessus de chaque aile. Il suffit de tirer sur une poignée, et le panneau saute. Lorsque la fenêtre est ainsi dégagée, une corde de sauvetage apparaît ; elle est prévue pour descendre depuis l'avion jusqu'au sol. Lorsque nous étions à bord du *Boeing*, nous étions installés devant ces issues de secours. Nous avions notre mieux pour empêcher les pirates de savoir que ces issues existaient. Un jour, l'un des gardes m'avait demandé de leur s'agissait, et je lui avais répondu : « Oh, c'est une issue de secours, mais on ne peut l'utiliser que si l'avion s'écrase. Il est impossible de l'ouvrir maintenant. » Cependant, le matin, tandis que nous étions dans notre café, quelqu'un avait apporté un exemplaire du *Daily Star*. En première page, on voyait la photo d'un milicien qui déambulait sur l'aile de l'avion. Apparemment, à peine après que nous avions quitté l'aéroport qu'il avait fait sauter le panneau et était grimpé sur l'aile pour y faire un petit tour. Cet incident me fit comprendre que plus longtemps l'avion resterait là-bas, plus il risquait d'être endommagé. Le gaillard qui marchait sur l'aile ne savait pas ce qu'il faisait. Il ignorait où il pouvait peser de son poids et où il risquait de faire un trou. C'est pourquoi je fus surpris d'apprendre qu'un nouvel équipage était déjà en route pour Beyrouth pour récupérer l'avion.

Mais plus tard dans la matinée, le Département d'Etat américain contacta la TWA et lui fit savoir qu'il ne pouvait garantir la sécurité de quiconque irait chercher le *Boeing 727*. La compagnie américaine ne voulant risquer la sécurité de qui que ce soit, il fut décidé d'abandonner l'opération et de laisser l'appareil où il était pendant encore un certain temps. Il s'écoula près de deux mois avant que l'équipage puisse le récupérer et le convoyer aux Etats-Unis.

Je savourai ma visite aux pilotes de l'Air Force dans le cockpit du *C-141*, puis repris ma place. J'avais le temps de faire une somme avant notre arrivée à Francfort, mais malgré toute la fatigue, j'étais trop excité pour dormir bien longtemps. Nous suivîmes la piste de la base aérienne américaine de Rhein-Mannheim cinq heures trente du matin. De là, on nous achemina directement à l'hôpital militaire américain de Wiesbaden, où l'on nous fit passer des examens et où l'on nous interrogea.

Je passai la majeure partie de la matinée avec des agents américains qui voulaient savoir tout ce dont je pouvais me souvenir à propos

du détournement. Ils posaient des questions très détaillées, et j'y répondis avec plaisir parce que je voulais les aider autant que cela m'était possible. Mais par ailleurs, on m'avait dit que Phyllis était au-dessus de l'Atlantique en route pour me rejoindre, et qu'elle devait arriver vers les neuf heures.

« Ecoutez, les gars, fis-je, je suis tout à fait disposé à répondre à vos questions. Mais vous devez comprendre une chose : j'attends ma femme, et à la minute où elle franchit cette porte, vous, les gars, vous sortez. »

Ils éclatèrent de rire, et je rajoutai : « Je suis sérieux !

— Nous savons que vous l'êtes ! répondit l'un d'eux. Vous avez gagné. Dès qu'elle arrive, nous disparaissions. »

Nous discutâmes encore deux heures durant, puis quelqu'un frappa à la porte. Celle-ci s'ouvrit, et un visage familier apparut furtivement. C'était le commandant Billie, et il arborait un grand sourire. « Une de vos amies est avec moi », dit-il. Il ouvrit alors complètement la porte, et Phyllis apparut ; c'était ce que j'avais vu de plus beau dans ma vie. La seule chose qui avait changé pendant nos dix-huit jours de séparation était qu'elle était devenue encore plus belle.

Je me tournai vers les agents du FBI. « Au revoir, les gars ! » Sans un mot, ils ramassèrent leurs affaires et sortirent à grandes enjambées de la pièce, nous laissant seuls, Phyllis et moi.

Je la regardai en souriant, ne sachant que dire. J'avais pensé que quelque chose du genre : « Quel anniversaire, n'est-ce pas ! » serait de circonstance. Ou même : « Salut, chérie ! » Mais les mots ne venaient pas.

Puis elle fut dans mes bras. J'avais l'impression de ne pas pouvoir la serrer assez et de ne pas trouver les mots pour lui faire comprendre combien je l'aimais et combien elle m'avait manqué. Tout ce que je savais à ce moment, c'est que je me sentais en sécurité. J'étais vraiment de retour à la maison.



Comment Phyllis a appris la nouvelle

Lorsque je fus de retour dans le Missouri, les jours s'écoulèrent lentement. Je n'avais pas d'énergie pour faire grand-chose, mais en même temps j'étais incapable de dormir plus de deux ou trois heures par nuit, et encore ces heures de sommeil étaient-elles fractionnées. J'étais debout chaque matin avant l'aube, et la première chose que je faisais en me réveillant était d'allumer la radio qui était à côté de mon lit, avec l'espoir d'entendre que les otages avaient été libérés.

Mais en ce samedi matin 29 juin, lorsque j'entendis la nouvelle que j'avais tant attendue, je ne pus y croire. Le speaker à la radio disait que les otages allaient être libérés durant la journée, mais je savais, sans que je puisse expliquer pourquoi, que cela n'allait pas être le cas. Normalement, j'aurais dû être tout excitée à cette nouvelle et commencer à faire mes valises pour me préparer à partir pour l'Europe à la rencontre de John. Mais je ne fis rien. Ce n'est pas que j'avais peur de me laisser aller à de faux espoirs ; non, je ne croyais tout simplement pas qu'ils allaient être libérés. Je suppose, avec le recul, que le Seigneur me préparait. Il savait que je n'aurais pu supporter l'épreuve d'un nouveau contretemps.

Le jour suivant, j'avais prévu de me rendre au culte dans la petite ville de Knoxville ; Brian Guy y prêchait pour la première fois depuis un mois et je voulais l'entendre. Je voulais aussi y aller parce que je n'avais jamais vraiment quitté la maison depuis que j'y étais revenue, et j'avais besoin de sortir. Les journalistes et les photographes campaient toujours devant la maison, et je commençais à me sentir moi-même prisonnière.

Mais lorsque je me réveillai, à trois heures trente, et que j'allumai la radio, j'entendis le speaker annoncer :

« Les otages vont prendre la route pour Damas d'un instant à l'autre. » Et je pensai : « Ça y est ! Ça y est ! » Pour la première fois, l'excitation me gagnait.

Je restai au lit, dormis par à-coups jusqu'aux environs heures, et à ce moment-là les nouvelles semblaient excellentes. Je décidai qu'il valait mieux annuler mon voyage à Knoxville près du téléphone. Si je devais prendre l'avion pour l'Allemagne demain matin, je devrais quitter la maison vers onze heures.

Mais neuf heures passa, et le téléphone restait muet. Neuf heures trente... dix heures... dix heures et demi...

Enfin le téléphone sonna, et j'entendis les paroles que j'attendais depuis si longtemps. John et les trente-huit autres otages d'être remis à la Croix-Rouge internationale, et ils étaient en route pour Damas ! Je me mis bientôt à rire et pleurer en même temps tandis que je faisais ma valise.

On m'apprit qu'un vol direct Saint Louis-Francfort décollait à huit heures trente. Je n'avais donc pas besoin de tant me dépêcher. Mais je ne pus ralentir mon allure. Dans l'heure qui suivit, le convoi de trois voitures était en route pour l'aéroport international de Kansas City, et j'occupais la voiture du milieu avec John.

À l'aéroport, les gens de la TWA m'accordèrent de nouveau un traitement de VIP, mettant même une pièce à ma disposition jusqu'à l'heure du départ de mon vol. Ils comprenaient mon besoin d'intimité et ils faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour la préserver.

De Kansas City, je me rendis à Saint Louis, où je retrouvai les familles de six autres otages. Nous tînmes là une brève conférence de presse à laquelle j'acceptai volontiers de participer, car j'étais seule. Ce que je ne voulais pas, c'était être livrée à moi-même pour affronter les journalistes.

Pendant tout ce temps, j'éprouvai un sentiment étrange. Je ne pouvait croire que mon esprit et mon cœur tournaient à toute vitesse. C'est vrai que j'étais tout excitée. Mais en même temps, j'étais fatiguée. Durant les dix-sept jours qui venaient de s'écouler, j'avais presque eu peur de me détendre et de me laisser aller quelques instants. Mais maintenant que le détournement était trouvé une fin heureuse, j'avais l'impression que je pourrais enfin dormir pendant des jours.

On dit que le voyage de Saint Louis à Francfort dure huit heures, mais je ne pourrais l'attester. À peine étions-nous en l'air que j'm'endormis d'un sommeil serein, paisible, sans cauchemar. Je me réveillai qu'au moment où nous touchâmes le sol allemand.

Je ne savais pas à quoi je devais m'attendre lorsqu'on m'amena à l'hôpital pour retrouver John. Avait-il perdu une quinzaine de kilos, ou arborait-il une barbe patriarcale ? Mais lorsqu'en

vis, je fus surprise de le voir en aussi bonne forme. Je me précipitai dans ses bras, le cœur débordant d'amour pour lui et de reconnaissance envers Dieu qui me l'avait ramené sain et sauf, et j'eus l'impression qu'un énorme ballon se dégonflait dans ma poitrine. C'était si bon d'être à nouveau ensemble. Où que ce fût, lorsque nous étions ensemble, nous étions à la maison.



De retour aux Etats-Unis

C'était une de ces occasions où l'on croit qu'on a mille choses à dire, mais le moment venu on ne se souvient de rien. Et même si on s'en rappelait l'une ou l'autre, on se rend compte que cela n'a désormais plus d'importance. En outre, il y a des choses qu'on est incapable d'exprimer par des mots. C'est exactement ce que je ressentis lorsque Phyllis entra dans ma chambre d'hôpital à Wiesbaden. Tout ce que je voulais, c'était la serrer dans mes bras. Et en le faisant, je savais que nous communiquions, ou communiquions d'âme à âme et d'esprit à esprit.

Nous fîmes cependant une chose : nous priâmes brièvement pour remercier le Seigneur de nous avoir réunis. C'est à ce moment-là que Phyllis me raconta comment Dieu lui avait fait découvrir le verset six de Deutéronome 31, et comment elle s'y était raccrochée comme une garantie que je lui reviendrais sain et sauf. Elle suggéra que je le cherche dans ma Bible et que je le lui lise, et je le lui récitai par cœur !

Nous fûmes tous deux émerveillés quand je lui confiai que moi aussi j'avais considéré ce verset comme une promesse de l'aide de Dieu durant ces temps difficiles. En fait, lui dis-je, je lui avais écrit une lettre dans laquelle j'avais mentionné ce verset et lui avais demandé d'en parler à Brian.

« Je n'ai jamais reçu ta lettre, me répondit-elle. Mais j'ai effectivement appelé Brian et je lui ai parlé de ce verset... quand j'étais encore à Athènes. Il a même organisé une réunion de prières spéciale avec comme fil conducteur Deutéronome 31:6. »

En l'entendant, je ne pus que lever les yeux vers le ciel et dire : « Merci, Seigneur ! »

Au bout d'une vingtaine de minutes, il nous sembla qu'il était temps d'aller trouver quelqu'un qui pourrait nous dire comment se passerait notre retour aux Etats-Unis. J'ouvris la porte et jetai un coup d'œil dans le couloir. Clark Billie nous y attendait patiemment, toujours un large sourire aux lèvres à la pensée du rôle qu'il

avait joué dans le processus de nos retrouvailles. Il regarda sa montre.

« Eh bien, mes amis, cela fait deux heures que j'attends. Qu'est-ce qui a bien pu se passer là-dedans ? »

J'éclatai de rire, et avant que je ne puisse lui donner une réponse adéquate, il reprit : « Alors... qu'en pensez-vous ? Vous voulez passer la nuit à l'hôpital, ou vous préférez aller à l'hôtel ? »

— A l'hôpital ? « J'ai dû le regarder comme si je pensais qu'il avait perdu la raison. « Mais pourquoi faudrait-il donc que je sois à l'hôpital ? »

— Ce n'était qu'une simple question, dit-il en haussant les épaules. Mais je suis content que tu aies répondu comme ça. C'est fait. Sinon, on aurait dû donner la suite de l'hôtel à quelqu'un d'autre. » Il m'apprit alors que Peter McHugh, qui était le président des opérations internationales de la TWA, avait fait les démarches pour que nous puissions passer la nuit dans sa suite dans un hôtel du centre de Wiesbaden.

« Oh, c'est formidable ! » fis-je en serrant à nouveau Phyllis dans mes bras.

Le fait de nous offrir sa suite était une nouvelle attention de Peter McHugh, lequel avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour aider les familles des otages durant le détournement. Plus tard, m'apprit plus tard qu'au début de l'affaire, McHugh était allé à Athènes pour l'informer, elle et plusieurs amis, des derniers développements du détournement. Et tandis qu'il leur parlait, des larmes coulèrent sur son visage, tant il se sentait proche de ceux qui étaient détenus en otages. Phyllis fut touchée par son évidente compassion et elle me dit qu'un tel homme avait balayé les préjugés et l'esprit tout préjugé sur la prétendue insensibilité des cadres supérieurs de sociétés comme la nôtre.

Peter était aussi passé par un moment éprouvant au début du détournement lorsqu'il fut envoyé à Alger tandis que nous étions immobilisés sur la piste là-bas. Avant qu'il ne puisse intervenir dans un sens ou un autre, nous décollâmes pour Beyrouth. Plus tard, m'avoua plus tard que le moment où il nous vit repartir fut l'un des pires de sa vie. Il fit preuve d'une véritable compassion, et il nous en prodigua une nouvelle démonstration en nous offrant sa suite à l'hôtel.

Mais pour l'instant, il nous restait à régler un certain nombre de choses à l'hôpital. Plusieurs personnalités vinrent nous voir pour nous féliciter et nous poser des questions si nombreuses que nous aurions rempli un livre.

Un autre point marquant de cette journée fut la mise à disposition d'une rangée de téléphones pour que les otages puissent appeler gratuitement leurs parents et amis aux Etats-Unis. Les téléphones furent en service durant la majeure partie de la journée, et moi-même j'appelai ma mère et mes enfants. Je savais que les membres de notre église avaient constamment prié, non seulement pour ma sécurité, mais aussi pour celle de tous les otages, et je voulais que maman et les enfants leur transmettent à tous mes remerciements et mes plus chaleureuses salutations.

Le commandant Billie m'avait demandé de lui dire quand nous serions prêts à nous rendre à l'hôtel, et vers cinq heures, je pensai qu'il était temps d'y aller.

« Okay, fit-il. On peut lancer l'opération. »

Je ne savais pas que le fait de nous rendre à l'hôtel tiendrait d'un film de James Bond, mais il y avait des journalistes partout à l'extérieur de l'hôpital, et il n'allait pas être facile de leur échapper. Nous suivîmes un couloir, franchîmes la sécurité militaire, prîmes un ascenseur réservé au personnel jusqu'au sous-sol, puis sortîmes de l'hôpital par une porte arrière. Une grosse *Mercedes* noire, aux vitres teintées qui empêchaient de voir à l'intérieur, était garée devant cette porte. Nous mîmes nos affaires dans le coffre et démarrâmes immédiatement. Nous quittâmes l'enceinte de l'hôpital par une route qui le longeait. En roulant, je vis pourquoi nous nous étions défilés de la sorte. Le trottoir grouillait de journalistes, il y en avait des centaines, avec des caméras, des magnétophones et autres matériels. Mais tous nous tournaient le dos, leurs yeux et leur caméra braqués sur l'entrée principale de l'hôpital. Personne ne se retourna lorsque nous passâmes à leur hauteur.

Prochain arrêt : notre hôtel. Mais là, nouveau problème. Une équipe de télévision était à l'affût devant l'entrée arrière. Apparemment, quelqu'un avait vendu la mèche en lui disant que des gens intéressants pouvaient essayer d'entrer à la dérobée en passant par l'arrière. Comment allions-nous échapper à ces gaillards ? Je ne voulais pas leur parler ; je n'attendais qu'une chose : être seul avec ma femme.

Nous discutâmes de la situation pendant un moment, puis nous décidâmes que la seule chose à faire était d'essayer de les ignorer. C'est donc ce que nous fîmes. Nous passâmes à leur hauteur, et ils ne nous remarquèrent même pas. Ils semblaient tous regarder ailleurs. Mais lorsque nous arrivâmes à la porte, ils nous virent et se ruèrent vers nous. C'était trop tard. La porte se verrouilla en se refermant derrière nous, et nous fûmes en paix. La direction de

l'hôtel n'allait pas autoriser l'accès de l'établissement aux journalistes. Désolé, les gars, ce sera pour une autre fois.

Nous fîmes une formidable fête dans notre chambre ce soir-là. Une bonne dizaine d'amis étaient là pour partager notre joie. Les garçons de l'hôtel amenèrent un plateau de nourriture après l'autre. Cela allait des amuse-gueules aux crevettes jusqu'aux escallopes viennoises. Nous eûmes droit à des montagnes de bonne nourriture au milieu de bons amis avec lesquels nous eûmes de bonnes discussions. Ce fut une soirée mémorable, et nous avons dit à tous que c'était la plus belle réunion d'anniversaire que nous ayons jamais eue — même si c'était avec deux semaines de retard.

Peu après midi, le lendemain, la plupart des otages montèrent à bord d'un *L-1011 TriStar* de la TWA pour la dernière étape de leur voyage de retour chez eux. Neuf des otages avaient pris leurs dispositions séparément, mais tous les autres allaient se rendre à la base aérienne militaire d'Andrews où ils devaient rencontrer le Président Reagan. En fait, lorsqu'on nous avait demandé où nous voulions nous rendre, un consensus s'était fait sur New York, parce que de là il était facile d'avoir la correspondance avec des vols à destination de tous les autres coins du pays. Mais après nous avoir demandé où nous voulions aller, on nous informa que nous irions à Andrews « pour des raisons de sécurité ». Je crois personnellement que ces « raisons de sécurité » étaient plutôt en rapport avec la démarche du Président qui voulait nous accueillir à notre retour aux Etats-Unis, mais personne ne s'en plaignit.

Un autre consensus se fit parmi les otages : je devais être leur porte-parole officiel. Cela ne me dérangeait pas, mais en même temps je ne voulais pas usurper la responsabilité qu'Allyn Conwell avait assumée jusqu'alors. Mais lorsque lui-même approuva l'idée qu'en tant que commandant de bord de l'avion détourné, il était normal que je sois le porte-parole des otages, j'acceptai cette charge. L'un des hommes avait écrit une déclaration au peuple américain et me demanda si je pouvais la lire lors de la cérémonie de bienvenue au pays. Je lui répondis que je serais heureux de le faire.

Le voyage transatlantique se fit dans la joie. Tout le monde était heureux, le moral était au beau fixe. Plus d'une personne releva le fait que le Jour de l'Indépendance (la fête nationale américaine) était le surlendemain. Ce 4 juillet allait avoir un sens particulier pour chacun d'entre nous.

Vers quinze heures, nous amorçâmes notre descente vers la base d'Andrews. Une grande foule nous y attendait, dans laquelle se trouvaient mes enfants Diane, Debbie et Johnny, ainsi que mon

frère Roger et sa famille. La femme de Christian était aussi là, avec de nombreuses épouses d'otages. Lorsque tous ces parents et amis montèrent à bord de l'avion, ce fut le ciel sur terre. Je ne peux décrire autrement l'explosion de joie et de bonheur inimaginable qui se produisit alors. Ma joie de voir mes enfants fut presque égale par le plaisir que j'eus de voir les autres joyeuses retrouvailles autour de moi. Je n'aurais pas voulu manquer ce déferlement d'amour et de bonheur.

Peu après, nous apprîmes que l'hélicoptère présidentiel venait d'atterrir. Monsieur et Madame Reagan allaient monter à bord pour nous rencontrer en privé, puis nous sortirions tous de l'avion et traverserions la piste pour nous rendre à l'endroit où il ferait son discours de bienvenue. Et moi-même, m'avait-on dit, je devais m'attendre à devoir dire quelques mots.

Je ne me souviens pas exactement de ce que le Président a dit en montant à bord. Lui et Nancy rencontrèrent d'abord l'équipage du *Boeing 727* dans la section « ambassadeur » du *TriStar*, puis ils retournèrent dans la cabine pour retrouver les autres otages. Tout ce dont je me rappelle, c'est qu'il a dit être ravi de nous voir de retour, et que de nombreuses prières avaient été faites en notre faveur. Je le remerciai et lui dis que nous étions reconnaissants pour tous les efforts entrepris en notre faveur. Nous savions que pour lui aussi, la situation avait été difficile. Il n'y avait pas eu de solution toute faite, et nous étions convaincus qu'il avait fait tout son possible pour que nous rentrions sains et saufs chez nous.

Lorsque le Président eut fini de s'adresser à chacun à bord de l'avion, le moment était venu de sortir pour les discours officiels. La garde présidentielle était là, ainsi que l'orchestre de l'U.S. Air Force. On avait installé des chaises pliantes pour l'auditoire, et le Président fut escorté jusqu'à une petite estrade. Il prit la parole en premier.

« Je serai bref, si je puis prendre le temps d'avaler la boule que j'ai dans la gorge. L'heure n'est pas aux discours, mais aux retrouvailles en famille. Je n'ai qu'une seule chose à dire, et je la dis du fond de mon cœur au nom de notre pays tout entier : bienvenue à la maison. » Monsieur Reagan poursuivit en nous disant que le samedi suivant, Nancy avait son anniversaire, et il ajouta : « Elle a déclaré que vous êtes le plus formidable cadeau d'anniversaire qu'elle ait jamais reçu. » Il nous dit encore que l'Amérique tout entière s'était inquiétée à notre sujet. Il mentionna à nouveau le fait que de nombreuses prières étaient montées en notre faveur, puis il dit quelques mots à propos de la mort de Robert Stethem.

« Le jour où votre appareil a été détourné, les terroristes ont concentré leur brutalité sur un jeune homme courageux qui faisait partie des forces armées des Etats-Unis. Ils ont battu Robbie Stethem sans pitié et l'ont assassiné. Notre joie de vous voir revenir est réelle. Mais notre douleur l'est autant de voir ce que cet enfant de l'Amérique a dû subir. Je sais que vous êtes tous profondément bouleversés par la mort de Robbie Stethem. Il n'y aura pas de pardon. Ses meurtriers devront être livrés à la justice. »

Puis il fit allusion aux sept autres Américains qui étaient à ce moment-là encore gardés en otages au Liban.

« Nous n'oublierons pas non plus les sept Américains qui ont été enlevés avant vous et qui sont toujours captifs. Ils doivent être libérés. Les retrouvailles ne seront pas complètes tant que tous ne seront pas rentrés. Il est merveilleux de vous voir de retour chez vous, conclut-il. Je vous remercie tous. Que Dieu vous bénisse. »

Ce fut alors mon tour.

« Monsieur le Président, Madame Reagan, Mesdames et Messieurs du gouvernement, de la presse, familles des ex-otages et chers concitoyens des Etats-Unis. Ces paroles ont été écrites par l'un d'entre nous, un des otages. Il m'a demandé de vous les adresser et je les approuve de tout mon cœur. » Une vague d'émotion me submergea lorsque je levai les yeux vers les visages qui m'entouraient, mais je continuai. « Parlant au nom des trente-neuf ex-otages, nous tenons à exprimer notre profond respect et notre gratitude au Président Reagan et au gouvernement des Etats-Unis pour les efforts incessants qui ont été déployés et qui ont abouti au dénouement heureux et paisible d'une situation difficile. Nous espérons que vos efforts ramèneront très bientôt les sept derniers Américains encore retenus en otages. »

En deuxième lieu, nous voulons dire au peuple des Etats-Unis que nous sommes fiers et honorés de voir que vous êtes restés solidaires de nous tout au long de notre épreuve, et que vous avez tenu à faire savoir à tous que la nation entière nous soutenait à cent pour cent. Ce sont vos pensées et vos prières qui nous ont fortifiés et nous ont permis de garder notre but essentiel présent à l'esprit : à savoir la liberté. Nous sommes libres maintenant et voulons profiter de cette occasion pour vous remercier et vous applaudir. » Je levai les yeux de mon papier.

« Et pour terminer, j'aimerais dire que nombre des otages partagent avec moi la profonde conviction que c'est Dieu, notre Père céleste, qui nous a permis de traverser cette épreuve sains et saufs. Et pour rendre à chacun ce qui lui est dû, je me demande si vous

voudriez bien vous joindre à moi pour adresser quelques mots de remerciements au Seigneur. »

Je baissai la tête et me mis à prier : « Notre Père, nous voulons nous incliner devant toi pour humblement t'adorer, te louer et te remercier. Car nous savons que ce sont tes mains puissantes qui nous ont permis de surmonter cette épreuve, qui nous ont donné le courage et la force de résister durant les périodes les plus sombres. C'est pourquoi, Père, nous voulons te remercier, te louer et te glorifier. Au nom de Jésus. Amen. »

Je ne savais pas comment les médias allaient réagir, et cela m'était égal. Mon cœur débordait de reconnaissance envers Dieu, et le moment était tout à fait approprié pour le manifester. Par la suite, plusieurs personnes me remercièrent pour cette prière, disant qu'elle avait exprimé ce qu'elles aussi avaient eu sur le cœur.

Dès que la cérémonie de bienvenue fut terminée, la plupart des otages — ou plutôt ex-otages — montèrent à bord d'un avion à destination de l'aéroport international John F. Kennedy, à New York. De là, ils partiraient dans toutes les directions pour retourner chez eux. J'aspirais aussi à retrouver ma ferme au Missouri, mais ce n'était pas encore le moment. Car la TWA avait organisé une conférence de presse, cette fois avec seulement Christian, Phil et moi-même. Je m'étais accoutumé à ces contacts médiatiques et je me sentais même de plus en plus à l'aise pour répondre aux questions des journalistes. La conférence de presse eut lieu à New York le mercredi matin à dix heures, et je fus surpris par le nombre de journalistes présents pour nous écouter, Phil, Christian et moi. Je commençais lentement à comprendre quel impact le détournement avait eu, et j'en étais confondu.

Je commençais aussi à voir comment le Seigneur était en train de faire sortir quelque chose de bon de toute cette affaire. Mes affirmations à propos de la protection de Dieu durant le détournement n'étaient pas passées inaperçues, même des médias « séculiers », et je compris bien vite que j'allais avoir de nombreuses possibilités de parler de ma foi. Bien sûr, j'étais enchanté d'avoir une plate-forme pour parler de la Bonne Nouvelle de Dieu et de la façon dont il nous a secourus durant notre épreuve. A ce moment-là, pourtant, je n'imaginai pas encore le nombre de fois que l'on allait me demander d'en parler. Je pensais qu'il y aurait encore une ou deux interviews à mon retour à la maison, et qu'on en resterait là. Que ma vision était étroite !

Mais pour l'heure, les journalistes à New York posèrent des

dizaines de questions. Ils voulaient connaître chaque détail du détournement, et ils demandèrent même à Phil de leur montrer sa morsure d'araignée. Tout cela était réjouissant, mais je fus heureux lorsque l'interview toucha à sa fin, car cela signifiait que le moment était venu de rentrer, et j'étais impatient de retourner à Richmond. Combien j'avais voulu revoir ces vertes collines ondoyantes durant les longues journées où j'étais bloqué sur la piste de Beyrouth. Combien j'avais langui de pouvoir me rendre dans mes vignes et d'y faire travailler mes muscles engourdis, alors que j'étais assis toute la longueur de journée sans avoir autre chose à faire que lire et dormir. Phil et Christian brûlaient autant que moi de pouvoir rentrer chez eux, Phil dans l'Utah et Christian dans l'Idaho.

« Eh bien, Messieurs, fis-je tandis que nous échangeions des poignées de main. Cela a vraiment été un voyage mémorable ! »

Tous deux acquiescèrent. « Espérons que le prochain sera plus monotone ! » dit Phil.

Christian éclata de rire. « Ça a été formidable de travailler avec vous deux. Peut-être aurai-je de nouveau ce privilège.

— Je l'espère », répondis-je.

Et sur ces paroles, nous partîmes chacun de son côté.

Mon avion atterrit au milieu de l'après-midi sur l'aéroport international de Kansas City ; de nombreux parents et amis nous attendaient pour nous accueillir, dont Ken et Pat Larimore, qui allaient nous ramener à Richmond à bord de leur grand cabriolet rouge. Plusieurs habitants de Richmond les avaient accompagnés, et d'autres encore, me dirent les Larimore, s'affairaient à nous préparer une arrivée « correcte » dans la ville.

« Mais un homme ne peut-il pas revenir tranquillement et discrètement dans sa ville ? » demandai-je en souriant. Franchement j'étais de plus en plus gêné par toutes ces marques d'attention.

Mais il allait falloir que je m'y habitue, parce qu'une fois de plus je me retrouvai dans une salle remplie de journalistes. J'essayai d'être attentif, poli et de répondre à toutes leurs questions, mais je commençai à être fatigué de répondre encore et toujours à nouveau aux mêmes questions. Et cela ne faisait qu'un peu plus de deux jours que nous étions libres ! Il y eut cependant une question originale.

« Commandant Tetrake, demanda quelqu'un, quelle est la première chose que vous allez faire en rentrant ? »

La réponse était simple. Le lendemain matin, de bonne heure j'irais en ville chez le coiffeur pour une coupe. Si le fait d'être de retour à la maison avec ma famille semblait être le paradis, celui de

me faire couper mes cheveux hirsutes en était l'antichambre. On apprécie mieux la valeur de choses simples comme une coupe de cheveux quand on en a été privé. Cela a l'air d'un cliché, mais c'est vrai.

Lorsque la conférence de presse fut terminée et qu'on nous eut officiellement accueillis dans le Missouri, le moment fut venu pour notre convoi de voitures de prendre la route de Richmond. J'avais pris cette Route 291 bien souvent dans le passé, mais jamais elle ne m'était à ce point apparue comme une vieille amie. Tout en roulant, Ken me montra les rubans jaunes qui semblaient être accrochés partout : aux boîtes aux lettres, aux arbres, aux poteaux des clôtures, aux arbustes ; ils étaient autant de signes visibles de l'amour et du soutien de mes voisins du Missouri. La petite boule dans ma gorge grossissait sans cesse. Phyllis aussi était touchée, et je vis ses yeux s'embuer.

Il n'y avait d'ailleurs pas que des rubans. Des gens se tenaient ici et là au bord de la route, nous faisant des signes de la main au moment où nous les dépassions. La route sillonnait la campagne, hors de toute localité, et pourtant ces personnes étaient venues de leurs fermes ou des villes voisines pour nous voir passer et nous faire savoir par leurs signes et leurs sourires qu'elles étaient heureuses que le détournement était terminé et que j'étais revenu sain et sauf. En nous approchant de Richmond, il y eut de plus en plus de gens qui nous acclamaient et tenaient des banderoles disant : « Bienvenue chez toi, John » et « Nous t'aimons, John » ! C'était absolument magnifique !

J'avais l'impression de ressentir la même chose que quelqu'un qui était mort et assistait à ses propres funérailles, où il entendait tout le bien qu'on disait de lui. J'étais touché et heureux, mais aussi embarrassé et gêné par toute cette attention. Or, ce que j'avais vu jusqu'alors n'était qu'un avant-goût de ce qui allait venir.

Lorsque notre convoi entra dans Richmond, on eût dit que la ville tout entière s'était parée d'un nœud jaune vif. Il y avait des rubans partout ! Et lorsque nous nous dirigeâmes vers le parc municipal, il fut évident que tous les habitants s'y étaient rassemblés pour nous accueillir. Richmond compte un peu plus de cinq mille habitants, et ils étaient près de quatre mille à être entassés ce jour-là dans le parc. L'orchestre du lycée jouait, des ballons flottaient dans la brise, un avion cerclait au-dessus de nous, et partout des banderoles clamaient leur message de bienvenue et de joie de me voir revenir sain et sauf. Le maire fit un discours ; l'éditeur du journal local était là, ainsi que les inévitables journalistes et leurs

caméras de télévision. Ce fut une fête, et je l'appréciai énormément. Mais je fus heureux lorsqu'elle s'acheva. J'allais maintenant pouvoir rejoindre ma ferme et redevenir pleinement le vieux John Testrake.

Du moins, c'est ce que je croyais. S'il y avait des gens de Richmond qui n'avaient pas été de la fête en ville, je découvris qu'ils étaient : devant ma maison ! Là aussi, il y avait des rubans jaunes et des banderoles pour m'accueillir, une foule de gens et... encore des journalistes ! Je commençai à me demander combien il y avait dans le monde !

Tandis que Ken remontait l'allée au volant de son cabriolet, je me dis une fois de plus que jamais ma ferme n'avait été aussi belle. En voyant la maison sur la colline, j'eus l'impression que mon plus beau rêve se réalisait. Quel sentiment !

Ken se gara dans l'allée, et je sortis d'un bond de la voiture, avant tous les autres. Je voulais voir ma vigne, et je me rendis directement dans le jardin à côté, d'où je pouvais voir la ferme.

Un essaim de journalistes me suivit, me bombardant de questions du genre : « Quel effet cela vous fait-il d'être de retour chez vous ? » et « Pourriez-vous adresser quelques mots à nos lecteurs ».

« C'est formidable », répondis-je. « C'est si bon d'être de retour dans le Missouri, où je peux me détendre et retrouver la paix et la tranquillité. » Je me retournai et vis la foule derrière moi. Il semblait un peu ridicule de parler de paix et de tranquillité avec tous ces gens qui me criaient leurs questions et dont les caméras enregistraient le moindre de mes mouvements.

« Ecoutez, les amis, fis-je. Je vous verrai plus tard, d'accord ? À revoir. »

Leur réaction me surprit. « Merci, commandant Testrake », et ils s'en allèrent. Je n'en croyais pas mes yeux de voir à quel point ils étaient coopératifs. Ils comprenaient que je voulais être seul et qu'ils étaient prêts à me donner ce que je voulais.

Ce soir-là, nous étions entre nous, ma famille et quelques amis, discutant autour d'une table du détournement ainsi que de ce qui s'était passé à la maison durant les deux semaines et demi écoulées. Durant cette soirée, je me rendis soudain compte que j'avais fait une gaffe lors de la conférence de presse à Kansas City.

« Oh non ! pensai-je. Les gens ont dû croire que j'étais fou lorsque j'ai dit que j'irais demain chez le coiffeur. Demain, ce sera le 4 juillet. Les coiffeurs n'ouvrent pas un 4 juillet. » C'était d'autant plus qu'en général, Richmond célèbre cette fête avec éclat. J'espérais qu'il en serait autrement cette année, mais

pensai qu'il valait mieux appeler Howard Hill, l'éditeur du journal local, pour lui demander si quelque chose était prévu le lendemain.

« Non, John, répondit-il, Nous avons mis le paquet aujourd'hui et il n'y aura rien demain.

— Ah... c'est formidable, soupirai-je. J'espérais justement pouvoir simplement me la couler douce à la maison. »

Nous restâmes debout bien au-delà de l'heure normale du coucher ce soir-là, bavardant, riant, passant de merveilleux moments ensemble. Puis je savourai une magnifique nuit de sommeil, pour laquelle je ne trouve que le qualificatif « délicieuse ». Je ne sais pas si j'ai jamais autant apprécié une nuit de repos.

J'étais chez moi, dans mon propre lit, avec mon épouse bien-aimée à côté de moi : c'était absolument merveilleux ! Je me réveillai deux fois cette nuit-là, et à chaque fois la première pensée qui me vint à l'esprit était combien il était bon d'être dans ce lit : mon lit. Puis je me rendormais, souriant dans l'obscurité.

Peu après huit heures, le téléphone sonna.

« John, que fais-tu ? Je suis prête à te couper les cheveux. » C'était Mae Hammond, la propriétaire du salon de coiffure où j'allais toujours me faire couper les cheveux.

« Oh, Mae, répondis-je, j'ai complètement oublié que nous serions le 4 juillet.

— Mais ça ne fait rien...

— Non, Mae, écoute. Je suis désolé. Je passerai demain.

— S'il te plaît, John, gronda-t-elle. Je t'attends, et tu vas venir au salon tout de suite ! »

Je savais qu'il était inutile d'essayer de désobéir à ses ordres. « Bien, Madame, je viens immédiatement.

— D'ailleurs, rajouta-t-elle pour enfoncer le clou, tu es affreusement hirsute ! »

Et ainsi, le jour de la Fête de l'Indépendance, j'allai en ville me faire couper les cheveux, tout en méditant sur l'esprit coopératif et la nature amicale de la population des petites villes nord-américaines. Tandis que je m'installais dans le fauteuil du salon de Mae, je fus surpris de voir y déferler une équipe de télévision. Les chaînes locales de Kansas City avaient toujours en maraude des équipes en quête d'événements dignes d'être rapportés, et l'une d'elles avait dû me voir entrer dans le salon de coiffure. C'était la première fois que le fait de me faire couper les cheveux me valait d'être filmé !

« Incroyable ! pensai-je. Quand ces histoires prendront-elles fin ?

Quand pourrai-je redevenir un citoyen normal et avoir de nouveau ma vie privée ? »

Je goûtai à nouveau au « plaisir » d'être une « vedette » quelques jours plus tard, lorsque Phyllis et moi nous rendîmes à New York pour la quarantième rencontre de ma classe de terminale. C'était l'occasion de revoir ma mère, et j'avais prévu ce voyage avec le détournement. Le soir, au moment du dîner, des gens d'une chaîne de télévision nous attendaient devant le restaurant. Ils nous filmèrent tandis que nous descendions de voiture, puis ils nous suivirent dans le restaurant, enregistrant nos moindres paroles et gestes.

Le lendemain, un dimanche, j'étais l'invité d'honneur de l'église méthodiste où enfant j'avais fréquenté ma première école de dimanche. Je me réjouissais à l'avance, surtout parce que j'allais avoir l'occasion de parler de la façon dont Dieu m'avait gardé pendant le détournement, me faisant sentir sa présence et me prouvant qu'il prenait soin de moi. Mais une fois de plus, lorsque nous arrivâmes à la petite église, les caméras de télévision étaient là. Elles étaient devant l'église pour notre arrivée, et elles nous suivirent dans le bâtiment. A l'intérieur, la femme du pasteur était à l'entrée, énervée et discutait ferme avec un homme qui devait être le producteur délégué. Son mari assurait un culte matinal ailleurs, le producteur essayait de réaménager l'intérieur de l'église à sa convenance.

« Nous allons mettre les projecteurs par ici, lui dit-il, en arpenteant de long en large l'espace devant les travées, puis le pasteur pourra se tenir ici... et le commandant Tetrake de ce côté, ainsi »

— Mais ce n'est pas ainsi que l'on fait, protesta-t-elle.

— C'est-à-dire, vous savez, ma chère, on ne peut le faire autrement.

— Ce bâtiment est un lieu de culte, répliqua-t-elle. Nous venons y adorer le Seigneur, et c'est ce que nous allons faire. Nous ne sommes pas venus pour faire un show télévisé !

— Mais vous ne comprenez pas, protesta-t-il.

— Monsieur ! C'est VOUS qui ne comprenez pas ! »

Elle insista et obtint finalement gain de cause : il dut se soumettre. Que l'équipe de télévision filme le culte était en soi une intrusion suffisamment importante ; elle n'allait pas le laisser bouleverser et remanier les choses plus que ce qui était absolument nécessaire.

Je fus heureux de la voir rester sur ses positions et le lui dis. Je savais pour avoir parlé avec elle qu'elle était une personne sensible.

qui n'aimait pas se mettre en colère et traiter les gens de cette façon, mais je la remerciai et lui dis qu'elle avait fait exactement ce qu'il fallait.

Après cela, le culte se déroula normalement, mais lorsqu'il s'acheva, un nombre encore plus important de journalistes attendaient à l'extérieur pour une nouvelle conférence de presse. Étaient également présents des personnalités officielles de la ville et du comté qui me remirent des plaquettes commémoratives. Comme note finale, nous roulâmes en parade dans la rue principale de ma ville natale.

Une réunion de famille était prévue l'après-midi chez ma tante, et lorsque j'en parlai aux journalistes, ils voulurent tous s'y rendre. Mais ce n'était pas possible. La famille avait besoin d'intimité et je le leur dis. Je n'avais pas prévu de leur en parler, cela m'avait plutôt échappé.

« Commandant Testrake, qu'allez-vous faire en partant d'ici ?

— Eh bien, cet après-midi, j'irai à une rencontre chez ma tante, et... » C'est comme la pâte dentifrice : une fois qu'elle est sortie du tube, il est impossible de l'y faire rentrer. Une des leçons que j'appris très vite lors de mes confrontations avec les médias, c'est qu'il faut admirer les politiciens qui parviennent à éluder les questions délicates qu'on leur pose. Ce n'est vraiment pas évident. Mais lorsque je dis aux journalistes que j'étais au regret de leur annoncer qu'ils n'étaient pas invités à cette rencontre, ils n'insistèrent pas. Même s'ils nous gênaient considérablement avec leurs caméras et leurs magnétophones fonctionnant sans arrêt, ils semblaient prêts à respecter mon intimité. Lorsque je leur dis que cela suffisait, ils se retirèrent. Bien sûr, leur coopération était sans doute aussi due au fait que j'étais perçu comme une sorte de héros, et ils n'allaient pas s'opposer à lui.

De New York, nous retournâmes à Richmond. Les choses allaient certainement se calmer, pensai-je. Mais je me faisais des illusions. Le téléphone sonnait lorsque nous ouvrîmes la porte de notre maison ; c'était de mauvais augure. Un pasteur m'appelait, et me demandait de parler dans son église. Le responsable d'un club m'invitait à donner une conférence. Une association de vétérans de guerre me demandait d'être son orateur vedette à son banquet. Et les demandes ne cessèrent d'affluer.

Je ne savais comment faire face, et pourtant je n'aimais pas refuser. Mais mon agenda se remplit à vitesse grand V, et pour très longtemps. Je me retrouvais à onze heures du matin toujours en robe de chambre, pas rasé, sans avoir eu la moindre possibilité de

me donner un coup de peigne, en pleine conversation téléphonique à longue distance. Je continuai à cette cadence durant des semaines, jusqu'à ce que Phyllis perde tout à fait patience. (Et ce que je dois le dire, n'arrive vraiment pas souvent !) Un matin, après que j'eus été au téléphone des heures durant et que je venais de raccrocher, elle s'en empara avant même qu'il ne puisse sonner à nouveau et appela la compagnie du téléphone :

« Mettez-nous sur la liste rouge ! »

Le flot des appels diminua très sensiblement, mais je fus surpris de constater combien de gens parvenaient encore par je ne sais quel moyen à avoir notre numéro de téléphone.

Nous pensions toujours que les demandes allaient définitivement cesser, mais ce ne fut pas le cas. J'étais plus enclin à accepter les invitations émanant d'églises, car je savais que j'y avais la possibilité de parler ouvertement de l'amour et de la protection de Dieu. Mais il m'était absolument impossible d'accepter même toutes leurs invitations.

Les lettres arrivèrent aussi en masse, pour la plupart envoyées par des gens qui voulaient me faire savoir qu'ils avaient prié pour moi durant ma captivité ou me dire que mon attitude calme face au danger avait été un encouragement pour eux. J'espérais qu'ils avaient tous compris que dans cette situation, seule la présence de Dieu m'avait permis de garder mon sang-froid. Certaines de ces lettres venaient d'anciens amis, de personnes que j'avais perdues de vue au fil des années ; elles aussi voulaient que je sache qu'elles avaient prié pour moi et qu'elles étaient enchantées de me savoir de retour aux Etats-Unis. J'aurais voulu répondre à tout ce courrier, mais c'était impossible. J'avais à peine le temps de le lire !

Le flot des invitations diminua finalement lorsque Larry Hilliard se mit en devoir d'y faire un tri. Larry devint plus tard le vice-président des relations publiques de la TWA, mais à ce moment-là, il n'en était que le directeur local de Kansas City. La compagnie fit en sorte que toutes les demandes soient transmises à Larry, qui allait les passer au crible et rejeter toutes celles dont il savait qu'elles ne m'intéresseraient pas. Il m'appelait de temps en temps pour me dire : « John, j'ai une demi-douzaine de demandes que je voudrais que tu voies, et si certaines d'entre elles t'intéressent, fais-les connaître et j'y répondrai. » Je fus enchanté de l'aide de Larry, car elle me simplifia beaucoup la vie.

A travers ce tourbillon d'activités, les conférences dans tout le pays et le dépouillement de tonnes de lettres, je commençai à rendre compte que Dieu faisait sortir plusieurs bonnes choses

détournement. La plus importante était que cette affaire me donnait la possibilité de parler de sa bonté. Elle me donnait l'autorité pour le faire, en ce sens qu'on écoutait ce que j'avais à dire. On m'écoutait parce qu'on savait que j'avais moi-même vécu ce dont je parlais. On peut philosopher en long et en large sur la bonté de Dieu dans les temps difficiles, mais si on n'a pas connu soi-même de tels moments, le public peut toujours prétendre qu'on ne sait pas de quoi on parle. Par contre, lorsqu'on a été confronté à la mort et que par la grâce de Dieu, on s'en est sorti sain et sauf, les gens écoutent. Je ne me contente d'ailleurs pas de parler aux seules églises de la bonté de Dieu. Chaque fois que je prends la parole ou qu'on me demande ce qui m'a soutenu durant le détournement, je réponds sans hésiter que c'était la présence réconfortante de l'Esprit de Dieu et « sa paix qui surpasse toute intelligence ».

A l'une de ces occasions, Phyllis et moi étions invités à New York pour que je prenne la parole au *Wings Club* (le « Club des Ailes »), une association de pilotes et d'autres professionnels de l'aviation. Dans le cadre de cette invitation, nous participâmes à un cocktail dans le quartier chic de Manhattan, une rencontre très huppée. Durant la soirée, Phyllis bavarda avec quelques femmes, et la conversation revint sur la question de notre foi. Phyllis put alors leur dire comment Dieu nous soutient et nous relève ; elle devint rapidement un pôle d'attraction. Ces femmes voulaient en savoir plus et lui posaient une question après l'autre sur ce que Dieu avait fait dans notre vie. Je ne sais pas si elles se sont données par la suite à Jésus, mais du moins la semence avait été plantée.

Puis le moment vint pour moi de prendre la parole devant le groupe dans l'immense salle de danse du *Grand Hyatt Hotel*. Je n'avais pas prévu de parler de ma foi ce jour-là, car je savais que les membres du *Wings Club* s'intéressaient surtout aux aspects techniques du détournement. Après tout, ces gens dépendaient tous de l'industrie aéronautique. Mais à la fin de ma conférence, je m'offris de répondre à toutes les questions de la salle. Un homme se leva et demanda : « Commandant, pourriez-vous nous dire ce qui vous a soutenu et donné la force et le courage d'affronter cette situation ? »

Je n'avais pas vraiment prévu d'en parler, mais je n'allais pas laisser passer une telle occasion. Je répondis donc à sa question. Et les plus de 350 membres du *Wings Club* se levèrent pour me faire une ovation. Ils étaient vraiment touchés, et je fus surpris par leur réaction, surtout dans un endroit aussi « sophistiqué » et « cynique » que la ville de New York.

D'autres « bonnes choses » issues du détournement étaient d'une nature plus personnelle. Par exemple, j'appris moi-même d'importantes leçons à propos de la protection et de la bienveillance de Dieu. Auparavant, j'en avais une connaissance purement théorique, mais maintenant j'en ai moi-même fait l'expérience. Le détournement m'a aussi permis de renouer des liens avec d'anciens amis, et ce fut là un de ses aspects les plus réjouissants.

Et finalement, ce détournement ressouda ma famille. Nous sommes bien plus unis aujourd'hui. C'est comme si nous avions tous vécu le détournement, et nous y avons trouvé une force et une unité que nous ne perdrons plus jamais. Avant le détournement, par exemple, je n'avais pratiquement plus vu mon plus jeune fils, Johnny depuis près de deux ans. Mais le détournement lui rappela non seulement qu'il avait une famille qui s'en faisait pour lui, mais aussi qu'elle-même comptait pour lui.

Lorsque Johnny était plus jeune, tout semblait indiquer qu'il allait marcher dans mes traces. Je crois que tous les pères espèrent que leur fils reprenne « l'affaire familiale », et je ne faisais pas exception. Johnny s'intéressait alors vivement à l'aviation, et je prenais plaisir à parler d'avions avec lui. Je ne doutais pas un instant qu'il était fait pour être pilote. Il se rendit à des meetings aériens avec moi et acquit rapidement la technologie et la terminologie de l'aviation. En outre, il était en bonne santé et avait une vue excellente. En un mot, il était prédisposé à ce métier.

Mais lorsqu'il eut quatorze ans, l'aviation disparut de sa liste de centres d'intérêt. Je ne sais pas vraiment ce qui a été à l'origine de ce revirement. Était-ce la mort de sa mère, ou le sentiment que tout un garçon éprouve lorsqu'il veut trouver sa propre voie ? Je savais que cela n'avait pas de sens de le pousser. En outre, à cette époque, l'avenir ne semblait pas rose pour les compagnies aériennes. Le prix du pétrole montait en flèche, et les profits des compagnies diminuaient d'autant. Les perspectives n'étaient pas aussi brillantes que de mon temps. Cela, Johnny l'avait aussi compris. Je fus bien sûr déçu par son soudain manque d'intérêt pour le vol, mais je savais qu'il devait déterminer lui-même ce qu'il allait faire de sa vie.

Et il était évident qu'il avait de formidables aptitudes pour la musique. En tant que membre de l'orchestre du lycée, Johnny avait plusieurs fois été récompensé à l'échelle de l'Etat pour son talent de musicien. La musique était devenue sa passion, et je ne trouvais rien à y redire, car il était vraiment très doué. Il travaillait énormément, voulant toujours faire mieux, et j'étais fier de ses résultats. Après la terminale, il s'engagea dans l'Air Force, m

même là il n'effectua aucun vol. Je m'étais demandé, lorsqu'il s'était engagé, si son intérêt passé pour l'aviation ne s'était pas ravivé, mais il effectua ses trois années sans prendre une seule fois l'air ! Son service terminé, il resta en Floride, où il se joignit à un groupe de rock en quête de gloire et de fortune. Il jouait avec lui lorsque le détournement eut lieu, et comme je l'ai dit plus haut, cela faisait deux ans que nous ne l'avions plus vu. C'est pourquoi Phyllis fut étonnée de l'entendre répondre lorsqu'elle téléphona à la maison après le détournement. Dès qu'il en avait entendu parler, Johnny était revenu à Richmond. Il avait tondue le gazon, entretenu les vignes et fait tout ce qu'il avait pu pour maintenir la ferme en bon état.

Lorsque je pus finalement rentrer, je passai du temps avec lui à bavarder dans le patio à l'arrière de la maison. Il était découragé de sa vie avec le groupe. Il aimait toujours la musique, mais il se rendait compte que bien peu de groupes trouvaient le chemin de la gloire et de la fortune.

« Tu sais, papa, je regrette de ne pas avoir appris à voler.

— Mais il n'est pas trop tard. Tu peux encore le faire.

— Maintenant ?

— Bien sûr ! Si tu avais appris à voler à dix-sept ou dix-huit ans, tu aurais pu ne pas avoir de travail, mais maintenant tu en aurais.

— Vraiment ? »

Johnny ne s'était pas rendu compte que la situation des compagnies avait bien évolué. Il se rappelait les récessions et réductions de budget des années passées et pensait que les choses en étaient toujours au même point.

Nous restâmes assis un moment, tandis qu'il réfléchissait à ces nouvelles perspectives.

« Mais où puis-je apprendre à voler ? demanda-t-il.

— Oh, il y a beaucoup de bonnes écoles, répondis-je. L'une des meilleures que je connaisse est à quarante minutes d'ici par la route, à l'Université de Missouri-Centre. »

Plus nous en parlions, plus je voyais son intérêt grandir. Il comprit en fin de compte que s'inscrire à l'école d'aéronautique correspondait exactement à ce qu'il voulait. Il pourrait retourner en Floride pour régler ses comptes avec son groupe et en même temps faire le tour des écoles d'aviation commerciale. Il examinerait également le programme de Missouri-Centre.

En septembre, il s'y inscrivit. Durant l'année suivante, il prit plus de quatre cents heures de vol, et il est en bonne voie pour devenir un pilote de première force. J'espère de tout cœur qu'un jour il occupera le siège du commandant de bord.

Je suis bien sûr fier de l'intérêt retrouvé de Johnny pour l'aventure, parce que c'est formidable de voir que ce qui compte tant pour moi commence aussi à avoir tellement d'importance à ses yeux. En outre, à voir la joie qu'il a à voler, il est évident pour nous deux que c'est ce qu'il aurait dû faire dès le début. Si le détournement ne s'était pas produit, il ne l'aurait peut-être jamais découvert.

Non, le détournement n'a en aucune manière quoi que ce soit de bon en lui-même. Ce fut un événement horrible, brutal, néfaste. Seul un Dieu merveilleux pouvait en tirer quelque chose de bon. Et je puis vous le dire pour l'avoir vécu très directement, c'est un tel Dieu que nous servons !

Réflexions

Tandis que le détournement du vol TWA 847 s'estompe dans la nuit de l'histoire, ma vie redevient normale, bien qu'avec un sens plus aigu de la joie de vivre. J'avais sans doute un peu oublié combien j'aime voler. Maintenant, lorsque je décolle pour San Francisco ou Londres, ou pour n'importe quelle autre destination, je me rappelle que je fais précisément ce que j'avais toujours voulu faire. J'ai un plaisir renouvelé à voir un ciel nocturne constellé d'étoiles à la verticale de la Grande Prairie américaine, une satisfaction ravivée à la vue de la terre au large des côtes irlandaises.

Le détournement m'a aussi ouvert les yeux sur les joies de la vie quotidienne. J'ai toujours aimé ma ferme et le travail dans mes vignes, mais maintenant ce sentiment est plus intense. Il en va de même pour ce qui concerne mon amour pour mes proches, ma femme, mes enfants, les autres membres de ma famille, mes amis : j'éprouve quelque chose de plus profond à leur égard depuis le détournement.

Notre église, *Christian Fellowship Ministry*, essaie de suivre l'exemple de Jésus en accueillant et entourant les marginaux et les sans-abri, et j'ai découvert que j'avais un amour renouvelé pour eux aussi. Je reconnais qu'il y a de nombreuses fissures et taches dans mon caractère, et que toutes mes capacités et mon assurance me viennent de Dieu, et non de moi-même. De ce fait, il m'est plus facile de voir au-delà de l'apparence rude et parfois désagréable des autres le bien que Dieu trouve dans chacun de ses enfants.

Il me semble naturel d'étendre le même principe aux nations et aux cultures qui sont différentes de la nôtre. Notre premier mouvement, et c'est humain, est d'être méfiant, voire hostile, à l'égard de ceux qui diffèrent de nous, mais une observation impartiale et un peu plus profonde révèle que tous les humains d'où qu'ils soient se ressemblent dans leur essence. Au-delà des barrières, traditions et différences de tous ordres établies par les hommes, tous ont en eux le même mélange de bien et de mal, les mêmes élans vitaux.

Tous éprouvent orgueil, peur, suspicion, envie, jalousie et haine, mais tous ressentent également le besoin de protéger leur famille et de subvenir à ses besoins, d'avoir une certaine valeur à leurs propres yeux et d'être libres, de ne pas être sous la domination d'autrui.

Pour résumer, j'ai une perception renouvelée, plus fraîche de la vie et des gens, et je ne considère plus rien comme allant de soi. J'ai une conscience plus claire de l'œuvre de Dieu, qui fait sortir le bien du mal. J'ai eu intensément le sentiment qu'il était présent et me protégeait au travers des événements qui se sont déroulés à bord de l'avion, et je vois son influence dans nos vies depuis lors. Toutes ces expériences m'ont rapproché de lui et m'ont donné l'occasion de découvrir d'une nouvelle manière combien il était merveilleux.

Depuis mon retour aux Etats-Unis, je suis étonné de voir combien de pilotes m'ont remercié pour la façon dont je m'étais conduit durant le détournement. Pour dire les choses clairement, un nombre d'entre eux ont été enchantés de m'entendre parler haut et fort du Seigneur. Ma surprise a été tout aussi grande en découvrant l'intérêt et l'inquiétude que le détournement avait suscités à l'échelle mondiale. Durant notre captivité, nous avions estimé que cet événement était un détournement comme les autres — un accès de violence qui éclate un jour et est oublié le lendemain. Mais cela n'a pas été le cas.

Après la succession éblouissante de conférences de presse, de parades et de discours, nous sommes retournés à la maison et nous avons découvert un raz-de-marée de courrier venant de tout le monde entier : de la Corée à Paris, des îles Féroé dans l'Atlantique Nord à la Tasmanie dans le Pacifique Sud. Presque toutes les lettres parlaient de prières intenses en notre faveur et de reconnaissance envers Dieu qui les avait entendues et exaucées. Des invitations à parler à la télévision ont afflué. En soi, c'était compréhensible, compte tenu de l'importance que les médias avaient accordée à l'événement. Mais ce qui est surprenant, c'est que l'intérêt qu'il a éveillé n'a pas disparu avec le temps. Lorsque, en souhaitant aux passagers la bienvenue à bord, les hôtesse annoncent mon nom dans les haut-parleurs de l'avion que je pilote, les passagers réagissent toujours et veulent souvent me remercier d'avoir bien représenté l'Amérique.

Je reçois encore des invitations pour prendre la parole. Les rencontres concernées sont pour la plupart peu importantes : il s'agit de groupes d'aviateurs, d'églises, de lycées, d'associations, et ainsi de suite. Mais je traite toutes les demandes de la même façon, c'est

j'ai vite appris que les résultats les plus réjouissants provenaient souvent des coins les plus reculés.

L'affirmation que j'avais faite dans une de mes lettres à Phyllis reste toujours valable : « J'ai apparemment été mobilisé pour accomplir une mission inconnue, et je serai parti le temps de sa durée. » La seule différence est qu'aujourd'hui mon épouse m'accompagne, et que nous sommes prêts à nous engager dans tout service qu'on nous demande d'effectuer. Nous voulons nous souvenir de la phrase qui dit : « Dieu ne demande pas des gens brillants, mais des gens fidèles », et nous efforcer de suivre fidèlement le chemin qu'il nous trace. Et en même temps, je remercie Dieu de me permettre de consacrer une telle part de ma vie à faire ce que j'aime : piloter.

J'ai toujours aimé piloter, je ne m'en lasserai pas. Aucun groupe de terroristes ne pourra rien y changer. Et la prochaine fois que je me rendrai à Athènes ou au Moyen-Orient, je ne me rappellerai qu'une seule chose : la protection et la présence de Dieu dans les moments d'épreuve.

Epilogue

Questions souvent posées

Lorsque je donne une conférence, j'aime prendre le temps de répondre aux questions de mon auditoire. J'ai constaté que certaines reviennent souvent. En voici quelques-unes, avec mes réponses.

Pilotez-vous toujours ?

Oui. En fait, j'ai ressenti le besoin de retourner dans un cockpit pour retrouver le calme et la paix, pour échapper aux sonneries de téléphone, aux demandes d'interviews, et ainsi de suite. Par ailleurs, j'approche rapidement de l'âge de la retraite, fixé par l'Administration fédérale américaine de l'Aviation civile à soixante ans, et il ne me reste donc plus beaucoup de temps pour exercer la profession que j'aime tant.

Combien de jours de congé la compagnie vous a-t-elle accordés après le détournement ?

On m'a dit d'en prendre autant que je voulais, mais au bout d'un mois j'étais prêt à me replonger dans le calme et la paix de la navigation aérienne.

Où volez-vous à présent ?

Ma préférence va aux trajets intercontinentaux, mais du fait de la régression du nombre d'Américains se rendant à l'étranger, j'assure surtout des missions transcontinentales.

Avez-vous peur des vols outremer ?

Non. Ils sont bien plus sûrs que mon trajet en voiture jusqu'à l'aéroport. Les médias rapportent de façon très consciencieuse le moindre détail de chaque incident terroriste, tandis qu'ils passent sous silence les milliers de vols quotidiens qui se déroulent sans accroc (on n'a rien à dire, puisqu'il n'y a pas eu de violence). De ce fait, l'importance du risque est gonflée hors de toute proportion.

Dans le journal *Newsweek* est paru en marge d'un article un petit entrefilet qui faisait montre d'une rare objectivité ; c'était un bilan de diverses causes de décès en 1985. D'après ce magazine, Américains sont morts du fait du terrorisme cette année-là. Pendant ce même temps, il y a eu plus de 1300 homicides rien qu'à New York. Toujours d'après ce journal, il y a également eu en 1985 aux Etats-Unis 3000 décès par noyade et 50 000 morts dans des accidents de voiture. A l'évidence, les voyages à l'étranger ne comptent pas parmi nos activités les plus dangereuses, mais le manque de mesure dans l'information, et la vision déformée que, de ce fait, le public a des événements relatés ont été un certain temps très préjudiciables à ma compagnie et ma profession.

Des batteries entières de nouvelles mesures de sécurité ont été mises en place dans un effort de convaincre les terroristes que les avions de ligne ne sont plus des proies faciles. Il est désormais moins commode de monter à bord d'un avion commercial, mais une fois que les passagers ont passé le contrôle des services de sécurité, nous pouvons être confiants qu'ils arriveront à destination à l'heure annoncée. Les voyages internationaux ne tarderont pas à retrouver leur affluence normale.

Avez-vous des cauchemars ou des troubles du sommeil, la nuit ?

Non. Je comprends que ce genre de difficulté puisse apparaître chez des gens qui ont substitué la confiance en eux-mêmes ou en quelque institution humaine à la confiance en Dieu. La confiance en soi tient bon jusqu'à ce qu'on soit dépassé par les événements. Elle s'évanouit alors et ce sont peur, colère et panique qui prennent le dessus. Même si l'issue est satisfaisante, le traumatisme subsiste et laisse des séquelles dont on ne peut savoir si elles guériront.

J'ai appris il y a longtemps que je peux m'appuyer sur les promesses de Dieu si je m'en suis remis à ses soins et à sa protection. J'ai aussi appris que les paroles du roi David sont autant à propos aujourd'hui qu'il y a trois mille ans : « Je me confie en Dieu, je ne crains rien : Que peuvent me faire des hommes ? »

Comme je n'ai pas éprouvé de terreur à ce moment-là, il n'y a pas eu de traumatisme ni de séquelles depuis.

Que faudrait-il faire pour lutter contre la piraterie aérienne ou le terrorisme ?

A court terme, nous sommes sur la bonne voie. La sécurité des compagnies aériennes a été renforcée jusqu'à un niveau militaire.

et les avions de ligne ne sont plus des cibles faciles pour ceux qui voudraient les utiliser à leurs fins, quelles qu'elles soient. Aujourd'hui, les voyages internationaux sont plus gênants pour le passager, mais ils sont beaucoup plus sûrs. Nous sommes déterminés à mettre fin à la violence dirigée contre d'innocents passagers, tout comme les hommes armés qui conduisaient les diligences au siècle dernier.

Pourtant, il faut reconnaître que la plupart des terroristes militants venant du Moyen-Orient n'ont aucun point commun avec les bandits de grand chemin d'antan, si ce n'est leur méthode d'opérer. En général, ils exigent comme rançon la libération de compatriotes détenus dans quelque prison, une idée qui aurait laissé pantois un Jesse James. Les membres de notre gouvernement les ont traités de brutes, de lâches et de voyous, mais des bandits de ce genre-là ne se suicideraient pas pour parvenir à leur fin. La comparaison avec les pilotes kamikazes japonais de la Deuxième Guerre mondiale serait plus appropriée. Pour notre esprit occidental, les actions des uns comme des autres sont de la folie pure, mais elles ont d'extraordinaires similitudes entre elles, notamment la ferveur de la consécration à un but ou une cause.

Ne pas comprendre la motivation et l'engagement de son adversaire revient à l'affronter après s'être lié une main derrière le dos. Lorsqu'on essaie de comprendre les problèmes complexes du Moyen-Orient, il est tentant de simplifier en qualifiant les opposants de criminels de droit commun et en prenant les mesures habituelles d'application des lois pour préserver la paix.

La principale faiblesse d'un tel système est qu'à un niveau pratique, il sera inopérant. Si la motivation est assez forte, l'ingéniosité humaine trouve toujours un moyen de mettre en échec un système défensif. Israël en est un bon exemple. C'est un véritable camp retranché. De plus, c'est le champion de la répression immédiate et sévère. Pourtant ses citoyens ne sont pas plus en sécurité aujourd'hui qu'il y a quarante ans. Au point de vue moral, Israël refuse de considérer qu'il pourrait y avoir une certaine justification à la violence et la colère des terroristes, et nie l'opportunité d'une action positive dans cette affaire. Actuellement, nos mesures de protection ressemblent à du sparadrap collé sur une plaie non nettoyée. Tout a l'air en ordre, mais l'infection poursuit son chemin.

Avant le détournement, comme la plupart des Américains, je n'avais aucune idée de ce qui se passait dans l'arène politique du Moyen-Orient et ne comprenais pas grand-chose aux revendications des divers groupes. Je suis sorti de cette torpeur typiquement

américaine au vu de la gueule noire d'un pistolet automatique braqué sur mon visage et du regard impitoyable derrière lui. Le commandement forcé qui s'en est suivi m'a amené, moi et les autres captifs, à regarder autour de nous avec plus d'intérêt pour essayer de comprendre ce qui se passait. Dans mon cas, cet intérêt s'est maintenu et j'ai découvert que si nous voulions pointer un doigt accusateur vers les responsables des troubles au Moyen-Orient, tout le monde serait visé, nous y compris.

Cela est gênant pour les Américains, surtout pour les plus âgés comme moi. Nous avons grandi au son des parades du 4 juillet, nous avons cultivé le sentiment que nous avions gagné les deux guerres mondiales et rétabli la paix sur la planète, le couronnement ayant été le triomphe de la générosité avec le Plan Marshall. Si le reste du monde ne partageait pas notre admirable opinion de nous-mêmes, c'était son affaire. Nous étions de braves gens et portions fièrement le chapeau blanc de la vertu. Pourtant, notre chapeau blanc n'est plus très éclatant au Moyen-Orient. Il est taché et déchiré. J'ai constaté que dans cette région du monde, on en voulait à notre pays, et ce pour deux raisons essentielles, la première étant notre propension à épauler certains régimes douteux. Notre soutien au shah d'Iran, longtemps après qu'il ait perdu l'appui de son propre peuple, est sans doute l'exemple le plus malheureux de cette politique. Le peuple iranien et le reste du monde ont de ce fait été affligés d'un Khomeiny et de ses adeptes, ainsi que de leur haine viscérale à l'encontre de tout ce qui est occidental, et en particulier américain.

Un autre cas, dans lequel j'ai été directement impliqué, a été notre soutien américain au gouvernement Gemayel au Liban. A aucun moment il n'a bénéficié d'un soutien populaire. Il n'a pas su profiter de l'aide massive américaine durant notre présence à Beyrouth et n'a eu depuis aucune influence positive depuis sur le pays. Gemayel n'a fait aucun geste en notre faveur pendant que nous étions gardés en otages, sans doute parce qu'il n'en avait pas les moyens. Il demeure un obstacle à la paix dans ce pays en ruines. Le soutien que nous lui accordons a valu aux Etats-Unis une profonde hostilité de la part de la majorité musulmane.

L'autre cause majeure qui a attiré ce ressentiment des Palestiniens et des Arabes sur les Etats-Unis est le soutien aveugle et inconditionnel que nous apportons à Israël et à sa politique. Cela fait des années que j'admire l'Etat hébreu et son peuple, depuis que j'ai vu le désert fleurir sous ses mains talentueuses. Pourtant, les Israéliens ne sont que des êtres humains comme nous, et ils font des erreurs.

En fait, ils en ont commis de très graves dans la région, et ce ne sont pas de bons voisins. Nous sommes leurs amis et leurs alliés, dit-on ; si vraiment nous étions leurs amis, nous leur dirions : « Chers amis, ce que vous faites là n'est pas juste. » C'est ce qu'a fait le Président Carter en 1978 lorsqu'il a demandé et obtenu le retrait des troupes israéliennes après la première invasion du Liban.

Le Premier Ministre Menahem Begin a réussi dans son opération suivante, à savoir l'installation de colons dans les territoires occupés sur la rive ouest du Jourdain, et depuis, Israël doit maintenir une armée d'occupation dans un secteur qu'il ne peut ni assimiler ni gouverner correctement, et dont il ne se donne pas la peine d'envisager l'autonomie.

L'eau du Jourdain a été détournée sur une décision unilatérale pour les besoins de l'irrigation israélienne, ce qui a engendré ressentiment et amertume chez les Arabes de la région. Tout fermier du sud-ouest des Etats-Unis les comprendrait.

L'erreur la plus spectaculaire fut l'invasion du Liban en 1982, qui fut condamnée par tout le monde, sauf par le gouvernement de Washington. Les massacres dans les camps de réfugiés de Beyrouth n'ont rien eu à envier à l'Holocauste nazi, et seule une vigoureuse réaction de l'opinion publique israélienne a empêché que le gouvernement Begin étouffe l'affaire.

Shimon Peres a dit que l'invasion du Liban était une lamentable erreur, car elle a fait sortir le génie shiite de sa bouteille, tandis que durant toutes les années où ils avaient lutté contre l'Organisation pour la Libération de la Palestine, l'OLP, les Israéliens n'avaient jamais vu de terroriste se transformer en bombe humaine. Israël est entré au Liban pour anéantir un ennemi, mais sa dureté a suscité une haine qui lui a valu un adversaire encore bien pire.

Et cette même haine est dirigée contre notre gouvernement, parce qu'on lui reproche de faire cause commune avec Israël. Le Président syrien Assad a dit : « Les Etats-Unis n'ont pas d'opinion indépendante ni de politique américaine dans cette région. Les Etats-Unis ne font qu'exécuter la politique décidée par Israël. »

C'est une pensée similaire que le jeune capitaine d'Amal exprimait lorsqu'il me demanda pourquoi les Etats-Unis n'avaient pas empêché Israël d'envahir le Liban. Je me rappelai l'énorme indignation du peuple libanais à ce moment-là, mais je lui répondis : « Nous ne pouvons avoir d'autre politique étrangère dans ce secteur.

— Allons donc, commandant, m'avait-il répondu en riant à ma réflexion. Vous êtes la plus grande superpuissance sur terre, et le

petit Israël dépend entièrement de vous. C'est vous qui avez financé cette invasion. Ne pouviez-vous pas lui dire comment dépenser votre argent ? »

Si le Président Reagan avait suivi l'exemple de Carter en arrêtant l'invasion lorsqu'elle a commencé, il aurait sans doute épargné bien des douleurs tant aux Israéliens qu'à nous-mêmes.

S'ils connaissent les divers éléments d'une situation donnée, les Américains réagissent en général avec honnêteté et compassion. Mais nous avons reçu une image altérée, partisane, des événements du Moyen-Orient, et notre perception et nos réactions ont été faussées. Au Moyen-Orient comme partout ailleurs, « on n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son ». Si nous ne considérons que les torts que nous avons subis, il est certain que violences et terrorisme continueront indéfiniment. Nous devons être très fermes lorsqu'il s'agit de prendre des mesures pour empêcher des actes de violence dirigés contre d'innocents citoyens, mais nous devons également être justes dans notre comportement à l'égard de tous les peuples du Moyen-Orient. Les Etats-Unis devraient revenir à une politique équitable. On peut discuter si nos actions ont toujours été à la hauteur de nos discours, mais il y a quelques années, les avions de ligne n'étaient pas attaqués ni l'Amérique perçue comme une puissance malfaisante.

Si l'on s'aperçoit que les Etats-Unis s'attellent avec équité à la réparation des torts et à l'élimination de l'injustice et de l'oppression de quelque côté qu'elles se trouvent, cela fera faire un grand pas au désamorçage de la haine dirigée contre nous.

Si un jeune homme se rend compte qu'il peut obtenir du travail, se marier et pourvoir aux besoins de sa famille, qu'il a une certaine valeur à ses propres yeux et du succès dans ses entreprises, il n'aura sans doute pas envie de vivre dans des tranchées ou lancer des bombes sur des innocents. Des hommes comme le colonel Khadafi n'auront plus le potentiel humain nécessaire à l'exécution de leurs projets et seront ainsi facilement désarmés.

Si la méthode divine, qui consiste à comprendre l'autre, à le considérer et à communiquer avec lui remplace celle de l'homme qui consiste à frapper et à riposter, nous n'aurons bientôt plus besoin de nous inquiéter de nouvelles formes d'un terrorisme qui nous frapperait par surprise, et je pourrai en toute sécurité survoler la Méditerranée d'un bout à l'autre avec mes passagers.

***Événements qui ont abouti au détournement
du vol TWA 847***

1982 : Les forces israéliennes envahissent le sud du Liban pour y attaquer les bases de l'OLP. Les Israéliens sont d'abord accueillis en libérateurs par les habitants du Sud-Liban, mais leur politique du « poing d'acier » leur aliène très vite la population.

1983 : *Les Marines* américains entrent à Beyrouth en tant que partie intégrante d'une force multinationale de paix.

19.9.83 : Le *U.S.S. Virginia* bombarde les forces druzes pour défendre l'armée libanaise assiégée. Cette action fait perdre aux Etats-Unis son apparence de neutralité. Le commandant des *Marines* à Beyrouth critique cette action comme étant extrêmement dangereuse pour la sécurité de ses troupes.

23.10.83 : Un camion-suicide bourré d'explosifs s'écrase contre les bâtiments des *Marines* américains à Beyrouth, tuant 241 des leurs. Un autre camion-suicide fait 58 victimes parmi les soldats français.

1984 : Au début de l'année, le croiseur *New Jersey* bombarde le quartier et les faubourgs musulmans de Beyrouth, intensifiant très fortement les sentiments anti-américains.

6.9.84 : Les Etats-Unis opposent leur veto à une résolution des Nations-Unies condamnant la stratégie d'Israël au Liban.

20.9.84 : L'annexe de l'ambassade américaine à Beyrouth est détruite par un commando-suicide, et les forces américaines commencent à se retirer du Liban.

8.3.85 : Une attaque par voiture piégée est dirigée contre le domicile du cheikh Fadlallah, une autorité religieuse de premier plan et influente au Liban. Il n'est pas tué dans l'attaque, mais la rumeur se répand largement dans la ville que la C.I.A. est impliquée dans l'attentat.

Février à juin 85 : Israël se retire du Liban en emmenant plusieurs centaines d'otages shiites pour protéger le départ de ses troupes. Au lieu de relâcher les prisonniers lorsque le retrait est terminé, les Israéliens les internent dans la prison d'Atlit, au nord d'Israël.

14.6.85 : Le vol TWA 847 est détourné par des terroristes shiites qui exigent la libération des prisonniers détenus en Israël.

30.6.85 : Libération des otages américains, suivie de celle des otages shiites détenus dans le camp d'Atlit.

Chronologie du détournement

Vendredi 14 juin 85 : Le vol TWA 847 (143 passagers, 8 membres d'équipage) partant d'Athènes à destination de Rome est détourné peu après le décollage par deux pirates de l'air libanais appartenant au Hesbollah shiite. Leur but : Alger. Du fait du manque de carburant, ils dirigent l'avion sur Beyrouth, où ils libèrent 19 passagers et font faire le plein en kérosène.

Puis décollage vers Alger. Les terroristes y font connaître leurs revendications : la libération de 700 prisonniers libanais détenus en Israël. Ils maltraitent deux militaires américains et libèrent 21 otages. Puis ils font redécoller l'avion vers Beyrouth.

Samedi 15 juin : Vers deux heures trente du matin, deuxième atterrissage à Beyrouth. Les terroristes assassinent Robert Stethem. Des miliciens du groupe Amal montent à bord. Neuf passagers sont entraînés hors de l'avion et emprisonnés en ville.

En début de matinée, deuxième décollage vers Alger, où 63 passagers et membres d'équipage en tout sont libérés. Le troisième membre du groupe de pirates initial, Ali Atweh, monte à bord.

Dimanche 16 juin : Pour la troisième et dernière fois, décollage pour Beyrouth. Arrivée vers 15 heures. Un nouvel otage est libéré.

Lundi 17 juin : Dans la nuit de dimanche à lundi, tous les passagers restant à bord de l'avion sont emmenés dans diverses maisons de Beyrouth. Durant l'après-midi, trois passagers grecs, qui avaient été emprisonnés à Beyrouth après le deuxième atterrissage, sont libérés. Le nombre d'otages s'élève désormais à 40 (37 passagers emprisonnés en ville et les trois pilotes retenus dans l'avion).

Mercredi 19 juin : « Conférence de presse » au hublot du cockpit.

Jeudi 20 juin : « Conférence de presse » de la milice Amal avec cinq des otages retenus en ville.

Vendredi 21 juin : Une émeute anti-américaine essaie de s'en prendre à l'avion.

Mercredi 26 juin : Un nouvel otage est libéré pour raisons de santé.

Jeudi 27 juin : Le copilote Philip Maresca est hospitalisé à la suite de l'infection d'une morsure d'araignée.

Samedi 29 juin : 32 des otages retenus à Beyrouth et les trois pilotes sont amenés dans une cour d'école ; la libération est imminente. Mais comme les quatre prisonniers détenus par le Hesbollah n'arrivent pas, les otages doivent passer une nouvelle nuit à Beyrouth, dans des logements privés.

Dimanche 30 juin : Les quatre otages détenus par le Hesbollah rejoignent les autres. Les 39 otages sont acheminés vers Damas, capitale de la Syrie.

Lundi 1^{er} juillet : Un avion de transport de l'U.S. Air Force emporte les otages vers Francfort, en République fédérale d'Allemagne. Ceux-ci sont ensuite emmenés à l'hôpital militaire américain de Wiesbaden, où ils sont examinés.

Mardi 2 juillet : Vol de retour vers les Etats-Unis. Le Président Reagan accueille les otages libérés sur la base aérienne d'Andrews, près de Washington.

Table des matières

Chapitre un	: Le calme avant la tempête	7
Chapitre deux	: J'apprends à voler	13
Chapitre trois	: A la maison à la ferme	31
Chapitre quatre	: Terreur dans le ciel	57
Chapitre cinq	: Le cauchemar se prolonge	81
Chapitre six	: Le récit de Phyllis	103
Chapitre sept	: De jours en semaines	109
Chapitre huit	: Entre-temps, à Athènes, Phyllis...	131
Chapitre neuf	: Le Seigneur est mon berger	139
Chapitre dix	: Rumeurs de liberté	153
Chapitre onze	: Comment Phyllis a appris la nouvelle	181
Chapitre douze	: De retour aux Etats-Unis	185
Chapitre treize	: Réflexions	203
	Epilogue	207
	Evénements qui ont abouti au détournement du vol TWA 847	213
	Chronologie du détournement	215

Un policier irlandais face au terrorisme

Ben Forde

Les bombes ne tuent pas l'espoir

Paperback ebv, 128 pages

Une fiancée voit ses projets d'avenir anéantis.
Une épouse est flétrie avant l'âge par la tragédie.
Une mère arrose de ses larmes la tombe de son fils.
Toute une nation porte le deuil.

L'Irlande du Nord — terre de peur, de suspicion, de larmes, de ressentiment...et d'espoir ?

Existe-t-il une solution aux problèmes de l'Irlande du Nord ? Ce livre incite à l'espoir. Il est écrit par un homme qui croit que la seule solution réside dans l'amour — et que Dieu est amour. Partout où Dieu peut entrer, il apporte la paix.

Ben Forde est inspecteur de la police judiciaire à Belfast. Il a participé à des patrouilles à la frontière des deux Irlandes. Il a vu la haine se déchaîner. Il a eu peur. Il a pleuré. Les bombes ont tué nombre de ses collègues. Mais elles n'ont pas tué l'espoir. Car il a aussi vu l'amour et la réconciliation vaincre la haine dans la vie d'hommes qui ont été touchés par la grâce de Dieu.

éditions brunnen verlag bâle

ebv

Un accidenté de la route face à la souffrance

Max Sinclair

A mi-chemin du ciel

Paperback ebv, 192 pages

«Max Sinclair est un miracle — après une fracture de la nuque, il est sur pied et sur le point de pouvoir marcher.»
Joni Eareckson

En une fraction de seconde, un matin de juillet, la vie de Max Sinclair connut un changement dramatique. Lors d'un accident de la route, il eut la nuque fracturée. Evangéliste, père de trois enfants, jusqu'alors optimiste quant à son avenir, il eut soudain à faire face à la terrible éventualité de rester paralysé à vie. Des centaines de personnes se mirent à prier pour lui. Des espoirs de guérison naquirent, puis s'écroulèrent avant de se voir miraculeusement réalisés.

Max fut la quatrième personne en vingt ans à sortir sur ses pieds de l'hôpital Stoke Mandeville où il avait été hospitalisé. Les leçons qu'il tira de ses souffrances furent puissantes, passionnantes et touchèrent toute sa vie. Lui et sa femme découvrirent comme jamais auparavant la dimension merveilleuse et la pertinence de la promesse d'éternité que Jésus-Christ nous a laissée.

«Fascinant... le compte-rendu vivant et honnête de la façon dont la réalité de Christ dans une vie peut transformer un "accident" en un triomphe de la foi.»
Alan Redpath

Aucun acte récent de terrorisme n'a autant tenu le monde en haleine que le détournement du vol TWA 847 Athènes-Rome, qui eut lieu le 14 juin 1985. Peu après le décollage, deux terroristes shiites armés exigèrent d'être conduits à Alger. Par manque de carburant, l'avion dut d'abord se rendre à Beyrouth, d'où débutèrent des allées et venues insensées entre les capitales libanaise et algérienne. Les terroristes maltraquèrent les passagers et assassinèrent l'un d'eux. Dans cette tourmente, le commandant Testrake puisa sa force et sa sérénité en Dieu, qui s'est avéré suffisant pour affronter toutes les situations. C'est le témoignage de cet homme qui nous est rapporté ici.

Mais le commandant Testrake s'est aussi penché avec beaucoup d'attention sur l'arrière-plan politico-culturel du détournement. Avec franchise, il nous donne le fruit de ses réflexions quant à la politique américaine dans cette partie du monde.

Face à la terreur, John Testrake aurait été un anti héros à Hollywood. Là où l'on parle de vengeance à coups d'obus, lui répond : « Je sais que Dieu est avec moi. Et cette certitude me permet de vivre sans éprouver de crainte. » S'il peut lancer une telle affirmation, c'est qu'il a fait l'expérience de ce verset qui lui est devenu si cher : « Fortifiez-vous et avez du courage : ne craignez pas et ne soyez pas effrayés devant eux, car l'Éternel, mon Dieu, marchera lui-même avec toi. Il ne te laissera pas, il ne t'abandonnera pas. » (Deutéronome 31-6)